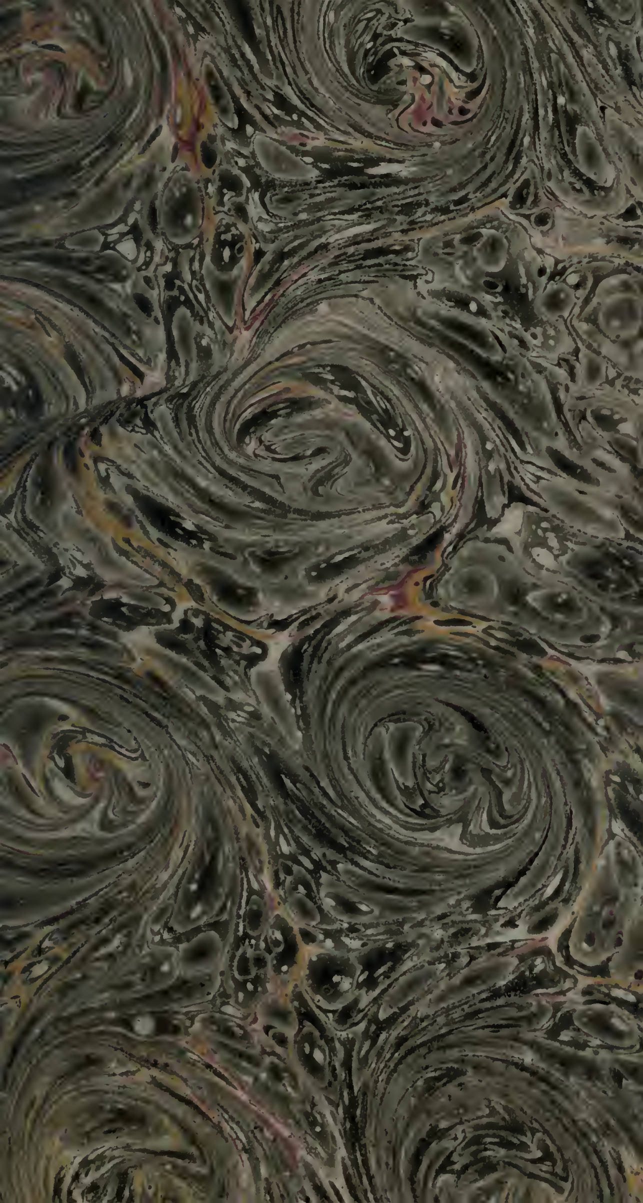

R. PERCY ATTENBOROUGH,
Haydon Hill.
Bushey. Herts.



AUX GRANDS MAUX LES GRANDS REMEDES.



Laurence s'amusait a placer dans ses beaux cheveux un diadème de plumes de perroquet



par

Mme. MALLÈS DE BEAULIEU.

TOME SECOND.

IIe. Editn.



L'ESPRIT ET LE BON SENS.

PARIS,
A la Librairie d'Education de Pre. BLANCHARD,
Galerie Montesquieu, No. 1, au premier.

LF
M2527c

CONTES D'UNE MÈRE A SA FILLE,

PAR Mme MALLÈS DE BEAULIEU;

ORNÉS DE DOUZE GRAVURES.

TOME SECOND.

SECONDE ÉDITION,

REVUE ET AUGMENTÉE DE PLUSIEURS CONTES.

PARIS,
A LA LIBRAIRIE D'ÉDUCATION
DE PIERRE BLANCHARD,
GALERIE MONTESQUIEU, No. 1, AU PREMIER.

1820.

421624
6.4.44

PQ
2345
M47C6
1820
t.2

CONTES D'UNE MÈRE A SA FILLE.

CONTE VIII.

L'ESPRIT ET LE BON SENS.

Madame de Vercel, veuve depuis quelques années, avait deux filles jumelles, qui avaient quelque ressemblance pour la figure et pour la taille, mais dont le moral offrait un contraste frappant. Rosa, douée d'une imagination vive et d'une mémoire heureuse, avait une conversation légère, des saillies brillantes et les plus fines reparties. Dès l'âge de dix ans elle annonçait

CONTES
D'UNE MÈRE
A SA FILLE.

CONTE VIII.

L'ESPRIT ET LE BON SENS.

MADAME de Verceil, veuve depuis quelques années, avait deux filles jumelles, qui avaient quelque ressemblance pour la figure et pour la taille, mais dont le moral offrait un contraste frappant. Rosa, douée d'une imagination vive et d'une mémoire heureuse, avait une conversation légère, des saillies brillantes et les plus fines reparties. Dès l'âge de dix ans elle annonçait

du talent pour la poésie; elle faisait de mauvais vers, qui en promettaient de bons lorsque son goût serait formé, et qu'elle aurait étudié les règles. On la trouvait toujours un livre ou une plume à la main, jamais l'aiguille ni la navette. La couture, la broderie, la dentelle, étaient pour elle des occupations ennuyeuses et insupportables. A treize ans, Rosa ne faisait cas que de l'*esprit*; passait la moitié de sa vie à orner son *esprit*, et l'autre à montrer son *esprit*. Elle se liait indistinctement avec toutes sortes de personnes, pourvu qu'elles fussent spirituelles, qu'elles sussent parler littérature, et deviner des énigmes. Elle ne pouvait soutenir un quart d'heure de conversation avec des femmes ordinaires, qui ne s'entretiennent communément que de leur

ménage, de leurs enfans, ou des modes du jour.

Cécile, plus posée et plus réfléchie que sa sémillante sœur, n'avait pas des dehors si brillans; elle parlait peu, mais ses idées étaient d'une extrême justesse, et elle les exprimait avec une noble simplicité. Sans négliger les lectures utiles et les talens agréables, elle n'y donnait pas la plus grande partie de son temps; elle avait beaucoup de goût pour tous les ouvrages de son sexe; elle y excellait, et jamais on ne la trouvait oisive. Elle ne s'attachait pas facilement, et jamais sans bien connaître; et, pour obtenir sa confiance, il fallait mériter son estime. Elle savait s'ennuyer par politesse, et par égard pour les personnes qu'elle voyait, et parlait toilette et

chiffons avec un air d'intérêt, quoiqu'elle fît peu de cas de ces frivolités.

Ces deux jeunes personnes étaient ce que la nature les avait faites. Leur mère, bonne et sensible, avait toujours eu les meilleures intentions; mais elle manquait du talent nécessaire pour tirer parti des bonnes dispositions de ses enfans, et corriger les mauvaises. Elle était fort contente de ses deux filles; l'une flattait son amour-propre par les éloges qu'on donnait sans cesse à son esprit et à ses connaissances; l'autre lui était très utile dans son ménage, et elle avait en elle une entière confiance. Les deux sœurs, malgré le peu de rapport de leurs caractères, s'aimaient avec tendresse; chacune d'elles aspirait

à un genre de mérite différent : ainsi il n'existait entre elles aucune rivalité.

Madame de Verceil passait tous les étés à la campagne ; plusieurs familles voisines lui composaient une société agréable qui se réunissait tour à tour chez l'une ou chez l'autre. Cinq ou six jeunes personnes étaient les compagnes de Rosa et de Cécile. Quelques unes avaient des frères qui partageaient leurs amusemens. Toute cette jeunesse se livrait, sous les yeux de ses parens, à ces jeux si chers à cet heureux âge. Tantôt ils s'exerçaient en plein champ à la course, ou dansaient en rond au refrain d'une chanson burlesque; tantôt dans un salon, ils jouaient aux gages, au secrétaire, ou au propos interrompu. Les jeux d'esprit étaient les

seuls qui convinssent à Rosa ; elle ne se prêtait aux autres qu'avec répugnance. Cécile s'amusait de tout, parce qu'après une journée bien employée, elle sentait le besoin d'un agréable délassement.

Un jour de fête les deux sœurs eurent envie de faire une promenade en sortant de l'office ; la chaleur les engagea à gagner un petit bois qui leur offrait de l'abri : elles y avaient à peine fait cent pas, qu'elles aperçurent un jeune homme assis au pied d'un hêtre ; il écrivait sur des tablettes, s'arrêtait de temps en temps pour promener ses regards sur le paysage riant et fertile que l'on découvrait du lieu où il s'était placé ; ses yeux pleins de feux, et le jeu de sa physionomie annonçaient qu'il était inspiré par les muses, et qu'il s'occupait d'une inté-

ressante composition. Il n'en fallait pas tant pour exciter la curiosité de l'imprudente Rosa; cachée derrière un massif d'arbres, elle l'examinait avec attention. En vain Cécile lui représentait l'inconvenance de sa conduite, et la conjurait de se retirer; elle s'y refusa absolument, et finit par lui dire qu'elle pouvait s'en aller; mais que pour elle, ne voyant aucun danger à deux pas du village, elle était résolue de demeurer, et de savoir quel était cet étranger. C'est peut-être, disait-elle, quelqu'un de ces auteurs charmans qui font les délices de la capitale; quel bonheur si nous faisions une telle connaissance! Cécile, quoique très affligée de l'obstination de sa sœur, ne crut pas devoir la laisser seule; pendant qu'elle redoublait ses instances pour l'enga-

ger à quitter ce lieu, le jeune homme se leva, et tourna ses pas du côté des jeunes demoiselles. Comme il ne pouvait manquer de les voir, elles reprirent leur promenade ; il passa près d'elles, et les salua respectueusement. Quelques minutes après elles entendirent un cri ; elles se retournèrent, et virent que l'inconnu, ayant rencontré une souche d'arbre qu'il n'avait pas aperçue, était tombé à terre ; il paraissait souffrir, et ne pouvoir pas se relever. Le premier mouvement de Rosa fut de courir à lui, et de lui demander s'il était blessé ; Cécile fut obligée de la suivre. L'étranger remercia la première, et dit qu'il croyait s'être foulé le pied, qu'il y sentait de vives douleurs, et qu'il lui serait impossible de se tenir debout ; mais que, lorsqu'il aurait resté

quelque temps assis, il se trouverait peut-être en état de marcher. Ses tablettes, qu'il tenait à la main au moment de sa chute, étaient tombées assez loin de lui; Rosa les releva, et allait les lui rendre; mais les vers qu'il y avait tracés frappèrent ses regards: elle ne put résister au désir de les lire. — J'avais deviné, dit-elle, que vous cultiviez la poésie; serais-je trop indiscrète si je vous priais de me montrer les vers que vous venez sans doute de composer? — Ils sont, mademoiselle, bien peu dignes de votre curiosité; sensible aux beautés de la nature, je les célèbre sans art; j'aurais peut-être été plus éloquent si j'avais vu plus tôt son plus bel ouvrage. Rosa trouva ce compliment bien tourné, très spirituel; les vers lui parurent excellens, et

elle se mit dans la tête que l'inconnu était Demoustier, Légouvé, ou un de leurs émules. Elle mourait d'envie de l'attirer chez sa mère, pour faire assaut d'esprit avec lui; son accident lui parut un motif suffisant. Eh bien! monsieur, lui dit-elle, croyez-vous pouvoir actuellement vous lever, et marcher un peu? — Bien difficilement, mademoiselle, et j'ai deux lieues à faire pour regagner la terre d'un ami chez lequel je suis depuis quelque temps. — Il est certainement impossible que vous entrepreniez cette route. La maison de maman est au bout du village; elle sera charmée de vous donner l'hospitalité; si vous avez la force de nous y suivre, vous pourrez vous reposer quelques jours, et le chirurgien de l'endroit visitera votre

pied. L'étranger ne se fit pas presser pour accepter cette offre, dont il témoigna une vive reconnaissance. Cécile souffrait le martyre; elle blâmait l'inconséquence de sa sœur; elle avait tâché de l'arrêter par des signes expressifs, mais Rosa n'avait pas paru les voir; et tout cela s'était passé si vite, qu'il semblait que ce fût un songe. Cécile était d'autant plus contrariée, qu'elle connaissait la faiblesse de sa mère qui ne savait rien refuser à ses enfans; elle était persuadée qu'elle recevrait favorablement le jeune homme quand Rosa le lui présenterait. Il se leva avec beaucoup de difficulté, marcha en boitant, et à chaque pas il laissait échapper une plainte ou un soupir : ce qui excitait la pitié d'une des sœurs, et ne guérissait pas la défiance de l'autre. On mit beau-

coup de temps à faire un très court trajet; en arrivant, Rosa courut prévenir madame de Verceil; elle excita son intérêt pour l'étranger par le récit de son accident, et par ce qu'elle lui dit de son ton distingué, de ses manières honnêtes, et de son extrême politesse. Il fut donc reçu agréablement, et invité, par la maîtresse de la maison, à s'arrêter chez elle jusqu'à sa guérison. Le chirurgien du village fut appelé; malgré son ignorance, il ne vit aucune apparence de foulure ni d'entorse; mais, saisissant volontiers l'occasion de gagner quelque argent, il mit un cataplasme émollient sur le pied malade, et recommanda beaucoup de repos. Le jeune homme fut placé sur une chaise longue dans le salon, parce qu'il supplia ces dames de ne pas le pri-

ver de leur société. Il dit à madame de Verceil qu'il était fils d'un négociant de Marseille, et se nommait Dubuisson; qu'ayant la passion des lettres, il était venu à Paris comme au centre des grands talens pour y perfectionner ses dispositions; mais qu'il était depuis huit jours à la campagne d'un de ses amis, à qui il écrirait le lendemain pour calmer l'inquiétude où il devait être sur son compte. Madame de Verceil, incapable de trahir la vérité, supposait les autres sincères, et l'expérience ne l'avait pas guérie d'une crédulité souvent dangereuse; elle crut aveuglément l'histoire que lui fit le jeune homme, et le combla d'égards et de politesses.

Le soir on vit arriver la petite société; Rosa raconta l'accident de M. Dubuisson, et il fut décidé qu'on

ne jouerait que des jeux tranquilles auxquels il pût prendre part. On joua d'abord aux gages; plusieurs jeunes demoiselles chantèrent avec beaucoup de goût et d'agrément. Rosa eut pour pénitence de faire des comparaisons; elle y mit plus d'esprit que de justesse; elle fit preuve de mémoire en récitant plusieurs morceaux de poésie; Dubuisson, condamné à faire une épigramme et un portrait, s'en tira fort bien, et passa pour avoir fait deux impromptus. Le dernier gage appartenait à Cécile, qui devait aussi réciter des vers. Elle choisit ceux-ci.

Parlez peu, mais bien; ce qu'on dit
Jamais ne peut manquer de plaire,
Quand la raison, quand la gaîté,
Quand le sentiment assaisonne
Un mot, dont la simplicité
N'offense l'orgueil de personne.

Ce morceau de Demoustier plai-

sait singulièrement à Cécile, parce qu'il exprimait sa manière de penser, et l'ornait des charmes de la poésie.

A ce jeu succéda celui où l'on choisit un mot qui a plusieurs significations, comme *mère, mer, maire*. On convient de celui qu'on veut donner à deviner à quelqu'un de la compagnie. Il demande à quelque personne : Comment l'aimez-vous? où le placez-vous? Les réponses que l'on fait à ces deux questions, doivent lui faire deviner le mot. Après plusieurs autres mots, on choisit *moi*, qui n'a que deux acceptions; *moi* pronom personnel, et *mois* de l'année. Rosa mettait toujours dans ses réponses beaucoup de recherche et de finesse, et n'aimait à rien dire comme une autre. Quand on lui demanda, comment

l'aimez-vous? — Elle répondit : je l'aime après *lui*. Où le placez-vous? près de *lui*. Le *moi* fut deviné, et cela lui attira quelques plaisanteries qui ne l'embarrassèrent point, et dont elle se tira avec esprit. Dubuisson tira ses tablettes, et y traça ces vers qu'il lui présenta :

Où donc est-il cet heureux *lui*
Que tu chéris plus que toi-même?
Quand tu te déclares pour *lui*,
Connait-il son bonheur extrême?

Je serais jaloux de ce *lui*
Si je n'étais pas aimé d'*elle*.
Mais, quand tu ne songes qu'à *lui*,
Je dois aussi m'occuper d'*elle*.

Tu veux te placer près de *lui*,
Eh bien! je resterai près d'*elle*;
Mais ne t'éloigne pas de *lui*
Pour que je ne sois pas loin d'*elle*.

Ces vers passèrent de main en main, et furent trouvés charmans. La vanité de Rosa était vivement flattée de cette galanterie; elle ne

doutait pas que Dubuisson ne fût bientôt compté au nombre des poëtes les plus admirés ; et elle se flattait qu'il la célébrerait plus d'une fois, et que son nom serait comme ceux de Laure ou de Corinne.

Trois ou quatre jours se passèrent très agréablement. Dubuisson commençait à marcher avec le secours d'une canne. Le cinquième jour il ne parut point à l'heure du déjeuner. On envoya un domestique l'avertir qu'il était servi ; ce garçon revint annoncer à sa maîtresse qu'il n'était pas dans sa chambre, et qu'il ne paraissait pas y avoir couché, puisque le lit n'était pas défait. On s'inquiète, on court ; madame de Verceil entre dans son cabinet. Son secrétaire était forcé, son écrin enlevé, ainsi qu'une somme de deux mille écus en or. Les montres et les bi-

joux des jeunes demoiselles avaient aussi disparu : il est clair que l'étranger, reçu avec tant d'égards, est un adroit filou. Madame de Verceil se désole; Rosa est désanchantée, et humiliée de sa méprise. On fait les démarches usitées en pareil cas, mais elles n'aboutissent à rien; le voleur avait trop bien pris ses précautions.

Celui qui se faisait nommer Dubuisson était un jeune homme de bonne famille, qui avait reçu de l'éducation et ne manquait pas de talens; mais, s'étant lié à Paris avec de jeunes libertins, il avait donné dans tous leurs travers. Ayant perdu au jeu tout l'argent que ses parens lui avaient donné pour se perfectionner dans ses études, il avait appris à corriger la fortune par l'adresse des mains. Il ne s'était pas borné là;

il avait volé dans plusieurs rencontres : c'était enfin un véritable escroc. Il avait entendu parler de madame de Verceil et de ses filles, de la vanité de Rosa, et de la facilité qu'on trouvait à lui plaire en flattant ses prétentions littéraires ; c'est d'après ces données qu'il avait formé son plan. Il s'était rendu dans le village que ces dames habitaient ; il avait vu les deux sœurs prendre le chemin du petit bois ; il s'y était posté pour les attendre ; et, au moyen de beaucoup d'audace et de facilité à composer de petits vers de société, il était parvenu à son but sans de grandes difficultés.

Cette aventure avait tellement déconcerté Rosa, qu'elle parut pendant quelque temps un peu plus réservée ; mais son caractère reprit bientôt le dessus ; elle avait une

telle confiance dans ses lumières, qu'elle commettait sans cesse de nouvelles inconséquences. Parmi les voisins qui fréquentaient la maison de madame de Verceil, il y avait un homme de soixante ans, veuf et sans enfans. C'était un négociant qui s'était retiré des affaires avec une fortune considérable. Il avait acheté une terre superbe dans ce canton; son esprit était plus solide que brillant. Il était bienfaisant et sensible, aimait beaucoup la jeunesse, et se plaisait à la voir se livrer aux plaisirs innocens qui lui conviennent, et qu'elle sait si bien goûter. Cet honnête homme, que l'on nommait Duclos, s'était attaché à madame de Verceil; il venait chez elle tous les jours, et lui donnait souvent d'utiles conseils. Elle était engagée dans un procès qui compro-

mettait toute sa fortune et l'existence de ses enfans, qui n'avaient rien du côté de leur père. M. Duclos n'en prévoyait pas une heureuse issue, et désirait qu'elle s'accommodât avec sa partie; mais, contre son ordinaire, elle ne voulut point se rendre à son avis, et s'obstina à soutenir ce procès ruineux.

Cécile causait souvent avec M. Duclos; elle estimait son caractère, et respectait sa personne; il avait aussi pour elle une véritable affection; le bon sens qu'il lui trouvait, sa modestie, sa retenue, le charmaient également; il disait souvent que, s'il avait eu le bonheur d'avoir une fille, il eût voulu qu'elle ressemblât à cette aimable enfant. Rosa n'aimait point le négociant; elle le trouvait ennuyeux, et se permettait quelquefois des railleries qu'il pa-

raissait ne pas entendre, par égard pour madame de Verceil, et pour se dispenser d'y répondre. Cécile rougissait dans ces occasions, et cherchait à réparer les torts de sa sœur par de nouvelles attentions pour le vieillard.

Madame de Verceil, apprenant que la décision de son procès approchait, n'attendit pas la fin des beaux jours pour retourner à Paris; tous les hommes d'affaires qu'elle avait consultés, l'avaient assurée que la sienne était bonne, et ses droits incontestables; elle n'éprouvait donc que très peu d'inquiétude, et le coup qui la frappa fut aussi terrible qu'inattendu. Elle perdit sa cause, et fut condamnée au payement des frais et dépens; tous ses biens fonds passaient à sa partie en toute propriété, et la vente de son mobilier suffit à

peine pour l'acquitter avec son avocat, son avoué, son procureur, etc. Qu'on se peigne l'état de cette malheureuse mère, qui adorait ses enfans et qui les voyait ruinées, car il ne lui restait aucune ressource! Son âme n'était pas assez forte pour soutenir une pareille épreuve; elle tomba dans une langueur mortelle qui la conduisit rapidement au tombeau. En vain ses filles embrassaient ses genoux, et la suppliaient de se consoler; Cécile lui représentait, qu'ayant toujours beaucoup travaillé pour son plaisir, il lui serait doux de le faire pour une mère chérie. Rosa promettait aussi de lui être utile; elle aimait tendrement sa mère, et les torts de son esprit n'avaient jamais passé jusqu'à son cœur. Elle crut ranimer le courage de madame de Verceil,

en lui apprenant que depuis quelques mois elle travaillait à composer une pièce pour le Vaudeville; que M. Sissol, son maître de musique, qui connaissait beaucoup les directeurs de ce spectacle, lui avait promis de la leur présenter, et l'avait assurée qu'elle devait réussir. Dans ce cas, chère maman, ajouta-t-elle, elle me vaudra assez d'argent pour vous tirer de peine; il ne me faut pas plus de huit jours pour l'achever : ainsi cessez de vous affliger, et conservez-vous pour vos enfans. Madame de Verceil était fort sensible à leur tendresse; elle eût adouci ses derniers momens, si l'affreuse idée de laisser après elle deux filles de quinze ans, dénuées de toutes ressources, n'eût déchiré son cœur. Elle écrivit à différentes personnes de sa famille, pour leur re-

commander ses pauvres orphelines, mais sans oser se promettre beaucoup de succès de cette démarche. Enfin, après huit jours de maladie, elle expira presque sans douleurs dans les bras de ses enfans. Rosa et sa sœur furent accablées de cette perte qu'elles n'avaient pas prévue; elles s'étaient toujours flattées que leur mère, encore jeune, recouvrerait ses forces et sa santé. La nouvelle de cette mort fut bientôt répandue; il se fit une assemblée de parens : après s'être occupé des obsèques de la mère, on discuta ce qu'il y avait à faire à l'égard des filles. Dans le nombre de ceux qui composaient cette famille, il ne se trouva pas une personne assez généreuse pour consentir à s'en charger. Madame de Verceil avait une sœur, vieille fille qui habitait une

campagne à cinquante lieues de Paris ; on lui écrivit pour lui proposer cette bonne œuvre. En attendant sa réponse, les deux sœurs allèrent occuper une petite chambre au quatrième, chez un cousin, notaire, dans la rue Montorgueil. Elles y passaient les jours et les nuits à pleurer leur tendre mère, et à faire les plus tristes réflexions sur l'abandon où elles se trouvaient.

M. Duclos n'avait point oublié son amie ; il lui avait écrit peu de jours après son départ ; sa lettre lui était parvenue le jour même où elle avait appris la perte de son procès ; elle resta sans réponse. Madame de Verceil, se reprochant de n'avoir pas suivi les conseils de son vieux ami, éprouvait une certaine honte à lui avouer les suites funestes de son entêtement. La maladie dont

elle fut attaquée, et son extrême faiblesse, furent de nouveaux motifs de garder le silence. M. Duclos n'apprit que par la voix publique le malheur de madame de Verceil, et enfin sa mort. Il en fut pénétré, et l'on va voir qu'il ne se borna pas à de stériles regrets. Il forma sur-le-champ un projet digne de son cœur, et ne tarda pas à l'exécuter.

Dix jours après la mort de madame de Verceil, sa sœur, mademoiselle Prudotti, arriva à Paris; elle en fit prévenir la famille, en l'invitant à se rassembler le lendemain chez le notaire leur parent. Il s'y trouva une douzaine de personnes, tant hommes que femmes. Les orphelines y parurent en grand deuil : on allait décider de leur sort; la douleur et la crainte se pei-

gnaient sur leurs visages pâles et défaits.

A midi précis la porte du salon s'ouvrit à deux battans; mademoiselle Prudotti fit son entrée. C'était une femme d'une haute stature, dont le regard était dur, et les traits fortement prononcés; ses sourcils noirs et épais se rejoignaient par le haut, et l'ensemble de sa physionomie exprimait l'orgueil et le dédain; elle était vêtue de crêpe, et un long voile noir lui descendait jusqu'à la ceinture. Après avoir répondu aux salutations qu'on lui fit, jeté un œil scrutateur sur ses nièces désolées, et s'être établie dans le fauteuil qu'on lui présenta, elle prit ainsi la parole :

« Cette assemblée, messieurs et mesdames, a pour objet de décider ce que l'on va faire des deux filles

que laisse feu madame de Verceil, ma sœur. Je suis bien aise de l'instruire de quelques circonstances antérieures qui pourraient me dispenser de m'occuper de ces enfans, et qui sans doute ne vous sont pas connues.

» Une vieille tante, sœur de mon père, Dieu lui pardonne comme je le fais, avantagea, par son testament, madame de Verceil à mon préjudice, et la rendit indépendante. La suite de cette injustice fut le sot mariage qu'elle contracta avec un cadet de bonne maison, mais qui n'avait pas le sou. Plus âgée qu'elle de quinze ans, je voulus me permettre quelques représentations ; elle y répondit par un éloge exagéré du mérite et des qualités de son futur époux, et ajouta qu'elle se faisait un plaisir délicat de répa-

rer à son égard les torts de la fortune. Elle ne tint aucun compte de mes conseils, et le mariage se fit. Je conviens qu'il fut très heureux ; mais après la mort de M. de Verceil, un frère de notre tante, que l'on croyait mort aux îles, s'est présenté pour revendiquer son héritage; on l'a pris d'abord pour un aventurier qui se parait d'un faux nom ; mais il a prouvé l'identité ; il est rentré dans tous ses droits ; ma sœur s'est vue entièrement ruinée, et ses enfans réduits à la misère ; ce qui ne serait pas arrivé si, suivant mon avis, elle avait épousé un homme qui eût eu un bien solide. »

Mademoiselle Prudotti en était là de ce long discours, et ne paraissait pas disposée à le terminer, lorsqu'un laquais annonça M. Duclos. Il fit des excuses à l'assemblée, de

s'y présenter sans être appelé; il avait une affaire à communiquer à la famille; il suppliait que l'on continuât la discussion qu'il avait interrompue, et qu'ensuite on voulût bien l'entendre. Il s'assit après avoir salué affectueusement les jeunes demoiselles dont les larmes abondantes le touchaient vivement. Mademoiselle Prudotti reprit ainsi :

« D'après les faits que je viens d'exposer, personne n'oserait avancer que je sois dans l'obligation de faire quelque chose pour les enfans de M. de Verceil; mais je sais ce qu'exigent de moi la nature et la religion; et je consens à me charger d'une des deux petites; c'est tout ce que je peux faire, et assurément plus que l'on ne devait attendre. »

Lorsque cette femme insensible eut cessé de parler, on garda un

morne silence; chacun blâmait dans son cœur sa dureté et son égoïsme, et, par une bizarrerie de l'espèce humaine, on s'autorisait de son exemple pour ne pas agir mieux qu'elle. M. Duclos mit fin à l'embarras que tout le monde éprouvait; il annonça à l'assemblée que l'attachement qu'il avait pour madame de Verceil, et les qualités personnelles de mademoiselle Cécile, l'avaient déterminé à l'adopter pour sa fille et son unique héritière; qu'il venait demander pour cela l'agrément de sa famille. Qu'ayant appris que le maître de la maison était notaire, il désirait que l'acte fût passé sur-le-champ. Il me semble, ajouta-t-il, que cet arrangement aplanit toutes les difficultés, puisque mademoiselle Rosa pourra profiter de la bonne volonté de sa tante.

La proposition du négociant fut accueillie avec transport; on l'accabla de remercîmens et d'éloges, dont mademoiselle Prudotti, en se rengorgeant, paraissait s'appliquer une partie. Cécile était touchée, jusqu'au fond du cœur, de la bonté de M. Duclos, et s'estimait bien heureuse de retrouver en lui un père; mais le sort qui attendait sa sœur lui paraissait si fâcheux, que son âme ne pouvait se livrer à la joie. Rosa ne voyait pas les choses tout à fait du même œil; elle se flattait de trouver tôt ou tard des ressources dans ses talens et dans son esprit. Elle ne se faisait pas une idée agréable de la société de sa tante; mais, pensait-elle, j'aurai du moins le plaisir de m'en moquer; elle me fournira le sujet de quelques épigrammes; et, parmi les personnes

qu'elle voit, il s'en trouvera bien quelqu'une en état de m'apprécier, et avec qui je pourrai me dédommager de l'ennui qu'elle me donnera.

Il fallut que les deux sœurs se séparassent; M. Duclos emmena Cécile dans son carrosse, et Rosa monta dans un fiacre qui la conduisit, avec mademoiselle Prudotti, à l'hôtel où elle était logée. La jeune personne se flattait encore de ne la pas suivre à la campagne; elle avait reçu la veille un billet de M. Sissol, qui la prévenait que sa pièce avait été agréée par les directeurs du Vaudeville, et qu'elle serait jouée le dimanche suivant. La tête lui en tournait, et elle fondait, sur un succès qui lui paraissait certain, les plus brillantes espérances.

Cécile, libre d'exprimer à son

bienfaiteur toute sa reconnaissance, la lui témoigna de la manière la plus touchante. Il lui montra les sentimens du père le plus tendre, et son extrême bonté lui inspira le courage de lui parler de sa sœur, et de lui laisser voir combien elle était affligée de la savoir sous la dépendance d'une femme hautaine et dure, telle que lui paraissait leur tante. Le bon négociant l'écouta avec complaisance, et loua sa tendre affection pour sa sœur. Crois, mon enfant, ajouta-t-il, qu'elle m'est chère comme à toi; je me suis souvent aperçu qu'elle s'amusait à mes dépens; mais je suis incapable d'en conserver le moindre ressentiment, et je pardonne ces petits torts à l'étourderie de son âge; toutes les filles de quinze ans ne sont pas sensées comme la mienne. Je désire

cependant que ta sœur devienne raisonnable, surtout qu'elle abandonne ses prétentions à l'esprit et à la célébrité; qu'elle acquière le jugement qui lui manque, et apprenne à se bien conduire. C'est pour obtenir ce changement que je veux la laisser un an ou deux près de mademoiselle Prudotti. Je me trompe fort si ce temps d'épreuve ne lui devient pas salutaire; ne doute pas qu'alors je ne m'occupe de son bonheur; la mémoire de sa mère, et ma tendresse pour toi, t'en sont garans. Il fallut que Cécile se contentât de cette promesse; pendant que leur tante resta à Paris, elle alla tous les jours voir sa sœur; celle-ci ne l'entretenait que des projets qu'elle formait d'après le triomphe qu'elle croyait obtenir. Elle se trouva près d'elle, lorsqu'un nou-

veau billet du maître de musique lui annonça la chute de sa pièce; les sifflets du parterre n'avaient pas permis de l'achever. Malgré les traits d'esprit et les jeux de mots dont elle était semée, l'invraisemblance de l'intrigue avait choqué les spectateurs; enfin elle était tombée pour ne s'en jamais relever. Rosa soutínt ce revers avec assez de courage; son nom n'était pas connu, et cette circonstance la consola. Elle vit bien qu'il fallait se soumettre à son sort, et partir avec mademoiselle Prudotti, qui faisait ses apprêts pour retourner dans sa province. Les deux sœurs se quittèrent avec mille témoignages d'amitié, après s'être promis de s'écrire régulièrement. Leur correspondance, que je vais mettre sous les yeux de mes jeunes lectrices, les instruira de leurs

actions et de leurs sentimens pendant leur séparation.

LETTRE DE ROSA A CÉCILE.

« Nous sommes à peine arrivées, chère Cécile, que je songe à m'entretenir avec toi ; je prévois que ce sera ici mon seul plaisir ; il serait toujours le plus doux quand je pourrais en goûter beaucoup d'autres.

» La campagne de notre tante n'est qu'à cinq lieues d'Auxerre ; elle est située sur un coteau planté de vignes ; les jardins sont beaux et bien distribués ; mais ce qui sera mes délices, c'est un petit parc à l'anglaise, où les grottes, les chaumières, les ruines, les ponts et les cabinets chinois offrent une variété qui amuse l'imagination. Si je puis obtenir la liberté de m'égarer dans ces sombres bosquets, si favorables aux douces

rêveries, je m'y entretiendrai de ton souvenir, et j'y ferai ma cour aux muses, que je chéris toujours malgré le tour qu'elles viennent de me jouer. Au reste, je n'ai à me plaindre que de Thalie, et ses sœurs pourront me traiter mieux qu'elle.

» Tu vas peut-être dire que je fais encore de l'esprit; mais je cherche seulement à me distraire des tristes idées qui me poursuivent. Mademoiselle Prudotti conserve avec moi un air de dignité tout à fait imposant; rarement elle daigne me parler; et, quand elle s'y décide, c'est pour me débiter une morale sévère avec une sécheresse rebutante. Je ne sais encore comment elle va se conduire avec moi; elle a de longues conférences avec une vieille femme de charge, qu'on nomme madame Durocher, et qui paraît posséder

toute sa confiance. J'ai lieu de croire que je fais le sujet de leurs entretiens, et j'en conçois de l'inquiétude : que pourrait-il sortir de bon de ces deux têtes-là ?

» Ma plus douce consolation, ma Cécile, c'est de te savoir heureuse. Que j'aime ce bon M. Duclos ! depuis qu'il est devenu ton père, je le respecte, et je le chéris ; combien je regrette ma ridicule conduite avec lui ! j'espère qu'il me l'a pardonnée ; il me serait affreux d'être un objet d'aversion pour le bienfaiteur de mon amie. »

LETTRE DE CÉCILE A ROSA.

« J'ai reçu ta lettre avec grand plaisir, ma chère Rosa ; je vois que tu auras besoin de beaucoup de patience dans la situation où tu te trouves placée ; ton heureux carac-

tère me rassure; tu as un fond de gaieté qui ne te permettra pas de te livrer au chagrin que pourraient faire naître les contradictions que je crains pour toi. Tu tires parti de tout pour t'amuser, et c'est un talent qui te sera utile. Tu trouveras sans doute dans la société de mademoiselle Prudotti quelque femme aimable et digne de ton attachement; mais permets que je t'engage à ne choisir une amie qu'après un mûr examen; ne te laisse pas séduire par des qualités brillantes, qui n'ont souvent aucune solidité; un cœur sensible, de la prudence et de la discrétion, voilà ce que tu dois chercher dans une amie.

» Je reconnais ton cœur dans les sentimens que tu témoignes pour mon père; la basse envie n'entrera jamais dans ton âme. Le bonheur

de ta Cécile te console; chère amie, il est loin d'être parfait, puisqu'elle ne peut le partager avec toi. Espérons tout du temps; quelque chose me dit que nous ne serons pas toujours séparées, et que la comparaison que je fais de ton sort au mien n'affligera pas toujours mon cœur.

» M. Duclos m'a mis à la tête de sa maison; une ancienne femme qui la gouvernait a été réformée avec une forte pension. J'ai beaucoup d'occupations pour mettre les choses sur un bon pied, après quoi ce ne sera plus qu'un jeu; mon bienfaiteur est content de ce que j'ai fait jusqu'ici, et c'est ma plus douce récompense.

» Continue de m'instruire de tout ce qui t'arrivera; les moindres détails me seront précieux, quand ils toucheront ma Rosa. Ton amitié,

ta confiance sont mes biens les plus chers ; je n'entends pas que l'absence m'en fasse rien perdre ; en réclamant de toi ces sentimens, je ne compte pas être en reste ; je suis en fonds pour m'acquitter. »

ROSA A CÉCILE.

« Tu me demandes des détails, mon amie, tu peux te fier à mademoiselle Prudotti, pour me donner sujet de te satisfaire. Je sais enfin ce qui se tramait contre moi, dans son conseil privé. Pendant huit jours, on m'a laissée assez tranquille ; mais lundi dernier, ma tante est entrée dans ma chambre à huit heures du matin. Je lisais en attendant le déjeuner : Belle occupation ! a-t-elle dit, en levant les épaules ; et que lit mademoiselle ? Elle m'a arraché mon livre, c'était la *Hen-*

riade. Du Voltaire! s'est-elle écriée; un auteur pernicieux pour la jeunesse! Mademoiselle, ai-je répondu, avec assez de tranquillité, je sais que tous ses ouvrages ne me conviennent pas, mais ce poëme et ses pièces de théâtre, m'ont été permises par ma mère. — Votre mère, votre mère, elle s'entendait bien à vous élever; vous faites beaucoup d'honneur à sa méthode. Une petite personne, dont l'esprit n'est rempli que de fadaises, qui ne s'occupe de rien d'utile, et qui ne sait à quoi perdre le temps. Je viens vous annoncer qu'il faut changer de conduite. J'ai bien voulu me charger de vous, mais je bornerai mes bienfaits à la pension que je vous donne. Je répondrais devant Dieu de vous laisser vivre dans l'oisiveté. Si vous voulez être vêtue dé-

cemment et conformément à votre condition, vous travaillerez pour votre entretien; je me doute que vous n'êtes pas forte sur la couture et la broderie; madame Durocher vous en donnera des leçons. Je me suis procuré pour vous de l'ouvrage qui vous offrira un joli bénéfice. Vous allez me suivre dans le salon où vous travaillerez. Je commence par m'emparer de ce tas de livres qui ne sont propres qu'à vous détourner de vos devoirs.

» J'avais rangé sur des tablettes mon maître Boileau, mon ami La Fontaine, Delille, Gessner, Florian, tous ces compagnons de mon exil, dont l'aimable entretien pouvait adoucir mes ennuis; la cruelle me les a enlevés sans pitié; je suis descendue pour eux aux prières et aux supplications, mais sans pouvoir la

toucher. Elle m'a fait passer dans une chambre, où deux tables étaient couvertes de chemises toutes taillées, de linge de table, et de plusieurs autres objets propres à exercer mes doigts, et à mettre ma patience à bout. Tu sais, Cécile, que je suis naturellement douce, mais des procédés si durs révoltent tout mon être ; je crains que l'affreux sentiment de la haine ne se glisse dans mon cœur ; mais je tâcherai de m'en préserver par le secours de la religion, dont notre tendre mère nous a fait connaître les belles maximes et la touchante morale.

» Il fallut me mettre à l'ouvrage ; mon tyran me délivra de sa présence, et me laissa tête à tête avec madame Durocher, ma maîtresse de couture. Forcée de me soumettre à la nécessité, je fis ce que je pus

pour la satisfaire, et j'eus le bonheur d'y réussir; cette femme heureusement n'est pas aussi verbeuse que sa maîtresse; elle ne me dit pas vingt paroles dans la journée, et j'ai la liberté de me livrer à mes réflexions. J'en ai beaucoup fait sur la conduite de mademoiselle Prudotti. Peut-être a-t-elle raison de vouloir réformer mon caractère; je suis obligée de convenir qu'il est beaucoup trop futile; je ne puis donc blâmer que la manière dont elle s'y prend. Si notre bonne mère avait eu un peu de sa sévérité, tempérée par sa tendresse et son extrême douceur, elle eût sans doute réussi à corriger mes défauts; mais je ne reproche rien à sa mémoire adorée. Ma Cécile, élevée précisément comme moi, n'est-elle pas un modèle de raison et de jugement?

» Mademoiselle Prudotti ne voit personne, et n'a encore reçu aucune visite. Je présume que son caractère altier éloigne tous ses voisins; je ne puis donc espérer aucune distraction; mon seul plaisir sera de t'écrire et de recevoir de tes nouvelles. Je n'ai pas fait quatre vers depuis ma dernière lettre; mon imagination s'éteint par les contradictions que j'éprouve sans cesse. Adieu, ma tendre sœur; prends pitié de ta Rosa, et ne lui refuse pas tes douces consolations. »

Je supprime les lettres que les deux sœurs s'écrivirent pendant une année. Cécile employait toutes les ressources de l'amitié pour consoler sa chère Rosa, et pour soutenir son courage. Elle était d'une grande réserve sur ce qui la touchait elle-même; la peinture du

bonheur dont elle jouissait, sans exciter la jalousie de sa sœur, aurait pu lui rendre ses peines plus sensibles. M. Duclos était pour Cécile le père le plus tendre; il prévenait tous ses désirs, et se faisait un plaisir de lui procurer tous les amusemens honnêtes. Il la menait au spectacle, aux fêtes publiques, et se plaisait à la voir parée, selon sa fortune et son état.

Rosa avait mis son infortune à profit; elle s'était formée aux travaux de son sexe, et le défaut de toute dissipation lui avait fait y trouver du plaisir. Par le conseil de sa sœur, elle continuait de composer quelques poésies, mais elle ne s'en occupait plus que comme d'un délassement. Elle avait adouci madame Durocher au point que cette femme avait pris pour elle un

véritable attachement. Mademoiselle Prudotti était seule sur qui la douceur et la soumission ne produisaient aucun effet. Elle apercevait cependant le changement qui s'était fait dans sa nièce, mais elle s'en attribuait tout l'honneur, et n'en était que plus attachée à son système d'éducation.

Les choses étaient en cet état lorsque Cécile reçut de sa sœur la lettre suivante :

ROSA A CÉCILE.

« Je t'ai dit, chère sœur, qu'au moyen de ce que me rapporte mon ouvrage, je m'étais monté une garderobe fort honnête, au moins pour la campagne ; j'y ai trouvé depuis peu une source de jouissances bien plus chères à mon cœur. J'ai déploré bien des fois, dans mes lettres,

l'extrême misère qui règne dans ce canton; mademoiselle Prudotti, qui a toujours à la bouche le beau nom de *charité chrétienne*, pratique bien peu cette vertu ; elle laisse languir dans le besoin des familles entières qu'elle pourrait soulager. Si quelque malheureux se hasarde à pénétrer chez elle pour implorer sa compassion, il est reçu avec une dureté qui m'a souvent arraché des larmes ; je désirais depuis fort longtemps de consacrer le produit de mon ouvrage à la vieillesse indigente et à l'enfance malheureuse ; mais les moyens me manquaient absolument, n'ayant pas la liberté de sortir, si ce n'est pour accompagner ma tante à l'église: comment découvrir les infortunés, et leur donner des secours ! Je me suis enfin déterminée à m'adresser à madame

Durocher, mais avec la crainte de la trouver insensible. J'ai sans doute plaidé la cause de l'humanité avec quelque éloquence, puisque j'ai vu une larme tomber sur son mouchoir. Enfin j'ai obtenu d'elle tout ce que je pouvais désirer; voici les arrangemens que nous avons pris:

« Mademoiselle Prudotti, qui prend un soin extrême de sa chère personne, reste au lit jusqu'à dix heures; madame Durocher et moi nous sommes très matinales. Nous sortons à sept heures par la petite porte du parc, et nous allons visiter les plus misérables chaumières. Depuis trois jours que nous avons commencé nos excursions, que de pleurs nous avons déjà essuyés! qu'il est doux, ma Cécile, de soulager des êtres souffrans, et d'être utile à ses semblables! que je continue

de jouir de ce bonheur; je sens qu'il me fera supporter toutes mes peines. Oh! comme je vais m'attacher à l'ouvrage, puisque lui seul peut me donner le moyen de faire un peu de bien.

» Adieu, chère Cécile; j'entends sonner sept heures; je quitte une douce occupation pour une autre qui ne l'est pas moins. »

M. Duclos avait suivi toute la correspondance des deux sœurs; Cécile lui montrait les lettres de Rosa, et les réponses qu'elle y faisait. Cette dernière lui fit éprouver un vif attendrissement; et prenant la main de sa fille adoptive : Réjouis-toi, mon enfant, lui dit-il, ta sœur est maintenant telle que je la désirais; il est temps de mettre un terme à ses peines, et de la dédommager de tout ce qu'elle a souf-

fert. Demain nous prendrons la poste, et nous irons la chercher. Mes biens te sont destinés; mais je veux te rendre complétement heureuse, en assurant à Rosa une dot de 80,000 francs. Cécile se jeta dans les bras du vieillard, et ses larmes lui exprimèrent encore mieux que ses paroles la vivacité de sa reconnaissance.

La chaise de poste arriva chez mademoiselle Prudotti à trois heures de l'après-midi; elle reçut M. Duclos avec une grande affectation de politesse, et fit avertir Rosa, qui, travaillant dans un appartement reculé, ne savait rien de ce qui se passait; on lui dit seulement que deux étrangers la demandaient : sa joie égala sa surprise en apercevant sa sœur; elles se précipitèrent dans les bras l'une de l'autre, et dans cette

douce étreinte, toutes leurs facultés paraissaient suspendues. Mademoiselle Prudotti, à qui les effusions de la tendresse étaient étrangères, dit sévèrement à Rosa, que ces transports déplacés lui faisaient oublier ce qu'elle devait à M. Duclos. La jeune personne rougit, et mettant un genou en terre devant le négociant : Permettez, lui dit-elle, que je rende cet hommage au bienfaiteur de ma chère Cécile, à l'homme à qui je dois le plus de respect et de gratitude; veuillez oublier les torts de ma jeunesse, je ne me releverai point que je n'en aie obtenu le pardon. Le vieillard l'embrassa tendrement, et l'assura de son affection. Les deux sœurs obtinrent la permission de se promener dans le parc jusqu'au moment du dîner. Cécile apprit à

Rosa que M. Duclos l'emmenait le lendemain, et l'instruisit de ce que cet homme généreux voulait faire pour elle. On peut juger de l'impression que tant de bontés firent sur un cœur aussi sensible.

Le vieillard profita de l'absence des jeunes filles, pour demander à mademoiselle Prudotti de lui céder Rosa; il prit pour prétexte l'amitié qui unissait les deux sœurs, et qui ne permettait pas qu'elles vécussent séparées : Depuis un an, ajouta-t-il, je m'occupe du bonheur de Cécile, et je vois qu'il est toujours troublé par l'absence de son amie. Mademoiselle Prudotti ne se fit pas beaucoup prier; mais elle fit valoir la réformation de Rosa, les qualités qu'elle avait acquises auprès d'elle, et avertit M. Du-

clos de ne pas gâter son ouvrage par une excessive indulgence; content d'avoir obtenu ce qu'il désirait, il se laissa prêcher avec toute la complaisance possible.

Le lendemain il prit congé de la maîtresse de la maison; Rosa observa, en la quittant, tout ce que la décence exigeait d'elle. Elle fit un joli présent à madame Durocher, qu'elle assura de son amitié. En s'éloignant de ce triste séjour, il lui sembla qu'elle respirait avec plus de facilité; le voyage fut très gai; ces trois personnes étaient également satisfaites, et le sentiment de la joie embellit tous les objets.

La vie douce et agréable que Rosa mena chez M. Duclos, acquit un nouveau prix par la comparaison; elle partagea avec sa sœur toutes

les affections du vieillard, et s'en rendit digne par une conduite parfaite, par l'attachement le plus sincère, et les soins empressés de la fille la plus tendre.

CONTE IX.

AUX GRANDS MAUX LES GRANDS REMÈDES.

Une maladie de langueur conduisait lentement au tombeau madame de Saint-Léger, âgée au plus de vingt-sept ans ; elle regrettait, en quittant la vie, l'époux qui, depuis dix ans, ne s'occupait que de son bonheur ; mais sa douleur la plus amère, était d'abandonner sa chère petite Elisa, et de la laisser sans guide au milieu d'un monde rempli d'écueils, que la tendresse éclairée d'une mère prévoit et redoute pour sa fille : elle s'était plu à former mille projets pour

l'éducation de cette enfant, que sa mort prématurée allait livrer à des mains étrangères.

Madame de Saint-Léger avait une ancienne femme de chambre qui avait mérité son estime par des sentimens fort au-dessus de son état, et par un attachement qui ne s'était jamais démenti; ce fut à elle qu'elle ouvrit son cœur, et qu'elle fit part de ses sollicitudes maternelles; l'y trouvant extrêmement sensible, elle lui demanda si elle l'aimait assez pour lui promettre de consacrer sa vie à son Elisa; de ne la jamais quitter, de surveiller sa santé, et de la préserver, par ses soins et sa vigilance, de tous les accidens qui menacent l'enfance.

Laurence, qui aimait tendrement sa maitresse, et à qui sa fille était aussi très chère, n'eut pas de peine à

prendre cet engagement; madame de Saint-Léger le fit ratifier par son mari, de qui elle exigea pour dernière faveur la promesse de ne jamais séparer Laurence de leur enfant. Cet arrangement terminé, après avoir prodigué à son Elisa ses dernières caresses, et avoir appelé sur elle toutes les bénédictions du ciel, elle ne s'occupa plus que de l'Etre suprême auquel elle allait se réunir, et elle expira doucement entre les bras de Laurence.

Elisa n'avait que cinq ans lorsqu'elle perdit sa mère, c'est-à-dire, qu'elle ne sentit pas toute l'étendue de son malheur; l'affection de sa bonne, les soins empressés qu'elle avait pour elle, sa douceur et ses complaisances ne lui laissaient rien à désirer. Malheureusement pour cette enfant, M. de Saint-Léger,

voulant commencer de bonne heure son éducation, se décida deux ans après à la mettre en pension, et choisit une maison où toutes les élèves étaient des filles de qualité ou de familles très opulentes. Les principes de madame Langle, c'était le nom de la maîtresse, n'étaient propres qu'à gâter le cœur et l'esprit des jeunes personnes; elle ne faisait cas que de la naissance et de la fortune : bassement avide, celles de ses élèves qui lui faisaient les plus beaux présens, obtenaient toutes les préférences, et n'avaient à redouter ni réprimandes ni punitions. M. de Saint-Léger, fidèle à la promesse qu'il avait faite à sa femme mourante, exigea que Laurence fût reçue dans la maison avec sa jeune maîtresse, et qu'elle couchât dans sa chambre; et la forte pen-

sion qu'il offrit pour elle, leva toutes les difficultés.

Elisa, alors âgée de sept ans, était un vrai bijou ; sa figure était charmante ; la gaieté animait ses traits enfantins, et ses manières caressantes lui gagnaient tous les cœurs; elle annonçait un bon naturel; mais, dans un âge si tendre, les dispositions les plus heureuses demandent à être cultivées, et sont bientôt corrompues par la mauvaise éducation. M. de Saint-Léger, en montrant à madame Langle toute sa tendresse pour sa fille, lui avait demandé pour elle des soins particuliers, et lui avait fait entendre que sa reconnaissance n'aurait point de bornes; il lui avait aussi recommandé d'inspirer à cette enfant des sentimens généreux, en ajoutant qu'elle ne manquerait jamais d'argent pour

ses libéralités. C'était plus qu'il n'en fallait pour séduire cette âme vénale. Elisa devint l'objet de toutes ses complaisances; elle lui parlait sans cesse des richesses de son père, et du rang qu'elle était destinée à tenir dans le monde, et c'était par ce motif qu'elle l'engageait à acquérir des talens qui pussent encore ajouter à l'éclat qui l'environnait; ses compagnes reçurent l'ordre de lui céder en tout, et les domestiques, celui de la servir avec empressement, et de prévenir tous ses désirs. Quel changement pour Elisa, qui n'avait trouvé dans Laurence que des soins inspirés par une vive affection, une grande complaisance pour ses désirs raisonnables; mais nul égard pour ses caprices, et point de faiblesse pour ses défauts! Jamais elle ne l'avait flattée, et chaque éloge qu'elle

en avait obtenu avait été mérité par une bonne action ou par un sacrifice. Aujourd'hui elle se voyait l'objet d'une continuelle adulation; ses moindres succès, dans ses études, étaient célébrés et exagérés, ses fautes étaient palliées; un concert de louanges retentissait sans cesse à ses oreilles.

Laurence voyait avec douleur l'effet que produisait sur Elisa une si mauvaise éducation; mais que pouvait-elle faire? Cette enfant avait déjà perdu toute considération pour elle; on lui répétait sans cesse qu'elle ne devait aucune soumission à une femme uniquement destinée à la servir; que les conseils qu'elle en recevrait se ressentiraient nécessairement de la bassesse de sa naissance, et qu'on ne devait attendre de sentimens nobles que des per-

sonnes bien nées. D'après ces maximes, Elisa avait remplacé le respect et l'attachement qu'elle avait pour elle, par la hauteur, le dédain et le ton le plus dur.

Laurence avait été tentée de prévenir M. de Saint-Léger du tort qu'il faisait à sa fille en la laissant en de si mauvaises mains; mais elle n'osait se promettre aucun succès de cette démarche; son maître ne l'avait jamais bien connue; il n'appréciait point le jugement de cette fille, ni la délicatesse de ses sentimens, et il eût attribué à quelque motif d'intérêt ses plus justes observations. Elle se contenta donc de gémir en secret, et les défauts d'Elisa, qui croissaient avec l'âge, ne diminuèrent point son attachement, mais la rendirent tout à fait malheureuse. Cette jeune personne, gâtée

par la flatterie, parvint en quelques années à se persuader qu'elle était d'une autre nature que tout ce qui l'environnait ; qu'elle avait droit aux respects et aux services de tout le monde ; quelque chose qu'on fît pour elle, elle n'en avait aucune reconnaissance, et croyait s'acquitter par de l'argent ou des présens. Au lieu de cette tendre humanité qui nous rend sensibles aux peines de nos semblables, et nous porte à les soulager, elle n'avait qu'une générosité d'ostentation ; elle accablait de présens ses maîtres et ses maîtresses, mais elle donnait sans grâces, et ces dons ne pouvaient flatter que des gens sans délicatesse. Elle donnait à ses compagnes des fêtes brillantes, mais elle y dominait toujours ; ses fantaisies réglaient tous les amusemens ;

elle ne cherchait point d'amies; elle ne voulait que des esclaves de toutes ses volontés. Excessivement paresseuse, elle ne savait pas se rendre le moindre service; et lorsqu'elle en exigeait de pénibles des domestiques, si Laurence osait se permettre quelque représentation, elle répondait qu'ils étaient faits pour la servir, et accoutumés à la fatigue. M. de Saint-Léger, qui ne voyait sa fille que de loin en loin, ne s'apercevait pas de ses défauts; et la tendresse paternelle le disposait à ne voir en elle que des perfections; l'air de hauteur qui régnait sur sa physionomie lui paraissait de la noblesse, et son ton tranchant lui semblait une preuve des connaissances qu'elle avait acquises. Madame Langle l'entretenait dans son erreur, par les éloges qu'elle prodiguait à son élève; les

têtes que le maître avait corrigées, passaient pour être entièrement l'ouvrage de l'écolière, et les extraits remis au net, et purgés de toutes les fautes, étaient présentés comme d'elle. M. de Saint-Léger se croyait le père le plus heureux, et donnait toujours à la maîtresse de nouvelles preuves de sa reconnaisance.

Cependant à douze ans Elisa était détestée de tout le monde ; la seule Laurence l'aimait encore, quoiqu'elle en fût traitée avec la dernière dureté ; le tendre souvenir qu'elle conservait de sa chère maîtresse, et l'engagement sacré qu'elle avait pris à son lit de mort, lui faisaient supporter l'ingratitude de sa fille, et rien au monde n'aurait pu l'engager à la quitter.

A cette époque, M. de Saint-Léger apprit la mort d'un parent qu'il

avait à l'Ile de France, et qui l'avait nommé son légataire universel ; il était nécessaire qu'il se rendît sur les lieux pour recueillir cet immense héritage, et ce qu'il savait des belles possessions qui allaient lui appartenir, lui fit naître le désir de se fixer dans cette colonie. Il en prévint sa fille, en lui annonçant son départ, et lui dit qu'aussitôt ses affaires terminées, il lui écrirait de le venir joindre avec Laurence, et qu'il prendrait tous les soins possibles pour qu'elle fît la traversée avec agrément. Elisa n'éprouvait aucune répugnance pour ce voyage ; elle avait entendu dire que les créoles étaient les femmes du monde les mieux servies ; qu'un grand nombre de négresses étaient toujours prêtes à leur obéir au moindre signe ; enfin, que dans

les colonies les blancs exerçaient un empire despotique sur les hommes de couleur : son orgueil jouissait d'avance, dans l'espoir de voir ramper devant elle les esclaves de son père.

Ce fut un an après qu'elle reçut les ordres de M. de Saint-Léger; il lui enjoignait de se rendre à Lorient avec sa bonne pour s'y embarquer sur le navire le *Zéphyr*, dont le capitaine était son ami, et lui avait promis d'avoir pour elle tous les soins et les égards qu'il pouvait désirer. Elisa reçut cette nouvelle avec joie; son père lui avait fait passer des fonds considérables; elle prodigua l'argent pour accélérer son départ; se sépara, sans aucun regret, de madame Langle et de ses compagnes, à qui elle n'en laissa pas davantage, et ne fut contente que

lorsqu'elle se vit en chaise de poste et sur la route de Bretagne. Laurence quittait avec plaisir une maison qui avait été si funeste à sa jeune maîtresse ; tous lieux lui étaient égaux, pourvu qu'elle remplît les devoirs qu'elle s'était imposés ; elle concevait aussi l'espérance qu'Elisa, éloignée de sa dangereuse institutrice, pourrait changer à son avantage, et reprendre pour elle quelques sentimens d'amitié.

Mademoiselle de Saint-Léger passa trois semaines chez l'armateur du *Zéphyr*. Le capitaine, qu'on nommait M. Lenoble, lui avait fait préparer, à bord, une jolie chambre, et n'avait négligé aucune des commodités qui pouvaient lui être agréables. Nos passagères s'embarquèrent le 15 avril 17.., et le 17, le vais-

seau mit à la voile avec un vent favorable.

Le spectacle de la mer fit d'abord naître l'admiration d'Elisa, mais lorsqu'on eut perdu les côtes de vue, et que ses yeux n'aperçurent plus que l'immensité de l'Océan, elle ne put se défendre d'une vive frayeur ; bientôt elle fut atteinte du mal de mer ; ce fut alors que les soins de Laurence lui devinrent précieux, et qu'elle sentit combien elle était heureuse d'avoir auprès d'elle un être à qui elle inspirait un véritable intérêt ; étrangère à tous ceux qui l'entouraient, elle eût souffert sans consolation, mais sa bonne ne vivait que pour elle, et ne s'occupait que d'adoucir ses maux.

Il y avait à bord un nègre qu'on nommait Pompée ; c'était un Caffre,

qui avait passé en France avec son maître, riche colon, que ses affaires appelaient en Europe. Il y était mort au bout de dix ans, et par son testament il avait donné la liberté à son nègre, en lui laissant 30,000 liv. pour reconnaître ses bons services, et l'attachement qu'il avait toujours eu pour lui. Pompée avait donné bien des larmes à la perte de son maître, et ne pouvant plus vivre dans des lieux qui lui en rappelaient le souvenir, il avait arrêté sa place sur le *Zéphyr*. Il avait toujours regretté les lieux qui l'avaient vu naître, et son intention était, après avoir débarqué à l'Ile de France, de regagner sa chère patrie, et d'aller mourir au milieu de ses compatriotes. C'était un homme de cinquante ans, fort et robuste, d'un bon naturel

et d'un cœur excellent. Deux mois après le départ du vaisseau, il fut attaqué d'une fluxion de poitrine, qui le réduisit à l'extrémité. Les marins sont très malheureux dans leurs maladies; quoique les chirurgiens soient instruits, que la pharmacie soit bien montée, il leur manque les soins empressés que les femmes seules savent donner aux malades : qu'il est à plaindre celui que ses souffrances attachent sur un lit de douleur, s'il est privé des secours et des attentions délicates de ce sexe compatissant! Laurence entendit parler de la situation du malheureux Pompée, elle en fut attendrie, et ne se borna pas à une stérile pitié; dès qu'elle voyait Elisa profondément endormie, elle l'enfermait dans sa chambre, et se rendait près du nègre mourant. Elle

passa neuf nuits dans cet exercice d'humanité; elle accompagnait ses soins d'un air d'intérêt qui les rendait encore plus doux, et de mots consolans qu'elle adressait au malade pour ranimer son courage abattu. Le bon noir était pénétré de reconnaissance, et dès que la parole lui fut revenue, il chercha à l'exprimer dans son langage naïf. Vous, bonne blanche, disait-il, vous sauver jours à moi, moi toujours souvenir; moi pas content si moi pas trouver l'occasion de mourir pour vous.

Pompée, convalescent, prenait l'air sur le pont; Elisa, qui ne se ressentait plus du mal de mer, s'y promenait tous les jours; le nègre était souvent témoin de la manière hautaine dont elle parlait à sa bonne, et des mauvais procédés qu'elle avait

pour elle; il en était indigné; on l'entendait gronder entre ses dents, et quand la colère le gagnait, il descendait brusquement dans l'entre-pont.

Il y avait près de trois mois que le vaisseau voguait avec des vents favorables, lorsqu'ils changèrent de direction, et que des nuages noirs et sulfureux annoncèrent un violent orage; la mer s'élevait en bouillonnant, et les vagues en furies battaient les flancs du navire et menaçaient de le briser. Bientôt le bruit du tonnerre, et les éclairs qui sillonnaient les nues, vinrent ajouter à l'horreur de cette situation. La nuit augmenta l'épouvante et le danger; la foudre tomba sur le grand mât, et brisa le gouvernail; le vaisseau faisait eau de tous côtés, et, pour comble de malheur, les pompes

se trouvèrent engagées; l'équipage était entièrement découragé, et les plus intrépides ne voyaient aucun moyen d'échapper à la mort. Le retour de la lumière leur offrit cependant un rayon d'espoir : on aperçut une côte éloignée d'environ deux lieues; en abandonnant le bâtiment, et se jetant dans les chaloupes, on pouvait se flatter d'y aborder. Le capitaine prit ce parti, et voulut mettre de l'ordre dans l'embarquement, mais aucun commandement n'était plus écouté; chacun, occupé de sa propre sûreté, ne songeait qu'à s'éloigner au plus vite d'un vaisseau qui ne pouvait tenir deux heures; les matelots se jetèrent en foule dans les deux chaloupes, et il ne resta à bord que le capitaine, deux officiers, le chirurgien, Pompée, Laurence et Elisa. La première, indifférente sur

son sort, ne tremblait que pour sa jeune maîtresse, qui, mourante dans ses bras, offrait l'image du plus sombre désespoir. Il restait encore un petit canot, mais quelle apparence qu'il pût résister à une si violente tempête ; c'était cependant l'unique ressource de ces malheureux. M. Lenoble, qui avait conservé toute sa présence d'esprit, le fit mettre à la mer; on y descendit les deux femmes, les hommes s'y placèrent ensuite, et se mirent à ramer vigoureusement. Les chaloupes avaient sur eux beaucoup d'avance, mais elles étaient tellement surchargées, qu'ils eurent la douleur de les voir couler à fond l'une après l'autre. Le nègre était le plus fort rameur ; dans les momens de repos qu'il était forcé de prendre, il s'approchait de Laurence, et lui disait, en lui serrant la main :

Vous pas peur, si canot chavirer, moi sauver vous, moi nager comme poisson, vous pas craindre aucune chose. — Non, mon cher Pompée, ce n'est pas moi qu'il faut sauver, c'est cette enfant dont la mort entraînerait la mienne. — Non, non, Elisa pas bonne, maltraiter vous, moi pas pouvoir l'aimer. — Cependant si elle périt, je ne lui survivrai pas. — Eh bien, moi sauver elle aussi pour l'amour de vous. Elisa entendait ce dialogue avec une mortelle frayeur ; ses bras étaient étendus vers le nègre, et ses mains jointes, semblaient implorer son secours, mais elle n'avait pas la force de prononcer une parole, et ses larmes et ses soupirs exprimaient seuls les angoisses qu'elle éprouvait.

Nos marins combattirent pendant plusieurs heures contre les vagues

irritées. Ils n'étaient plus qu'à un demi-quart de lieue de la côte, lorsque leur frêle esquif donna sur un écueil caché sous les eaux, qui le fracassa. Pompée avait prévu ce funeste accident; il avait mis une planche entre les mains de Laurence, et lui avait recommandé de l'embrasser fortement pour se soutenir sur l'eau; au moment où le canot fut brisé, l'adroit nègre saisit Elisa par les cheveux, et nageant près de la planche sur laquelle Laurence s'était cramponnée, il la poussait vigoureusement vers le rivage; le vent commençait à se calmer, et la marée montante secondant ses efforts, il eut le bonheur d'atteindre la plage avec ses deux compagnes d'infortune. Il était temps qu'il les mît en sûreté; ce n'était pas sans des peines incroyables, qu'il venait

de les sauver, et ses forces étaient tellement épuisées, qu'il tomba près d'elles, privé de sentiment. Elisa n'était guère en meilleur état; elle avait bu beaucoup d'eau, et la frayeur avait glacé ses sens. Combien Laurence fut alarmée du danger que couraient son libérateur et l'enfant qu'elle chérissait si tendrement! elle se souvint qu'elle avait sur elle un flacon de sels; elle leur en fit respirer, et eut la joie de les voir ouvrir les yeux, et revenir à la vie. Leur premier mouvement fut de rendre grâces à Dieu de leur délivrance, et le second, de souhaiter que leurs compagnons eussent le même bonheur; mais en vain ils portèrent leurs regards sur la mer; ils n'aperçurent que les vagues encore écumantes, à la fureur desquelles ils venaient d'échapper.

Cependant la nuit approchait ; pour la passer avec moins de danger, il fallait s'éloigner du rivage ; ils gagnèrent un bouquet de bois qui n'en était qu'à peu de distance, et autant pour se garantir de l'approche des bêtes féroces que pour sécher leurs habits. Pompée s'occupa d'allumer un grand feu. Deux cailloux, qu'il frotta avec force, firent jaillir quelques étincelles sur un tas de feuilles sèches qu'il avait amassées ; des branches d'arbres, répandues çà et là, furent rassemblées, et bientôt une flamme ondoyante s'en éleva, et vint ranimer les membres engourdis des trois infortunés. Ils se couchèrent près du brasier, et un sommeil réparateur leur fit oublier pendant quelques heures, et les dangers passés et ceux qui les menaçaient encore.

Pompée fut éveillé dès le point du jour, et sentant les atteintes de la faim, il songea que les deux femmes allaient éprouver le même besoin; il se regardait comme chargé par la Providence, de pourvoir à leur subsistance. Il s'achemina vers le rivage pour chercher quelques coquillages, en attendant qu'il pût leur procurer une nourriture plus solide. Il trouva beaucoup d'huîtres que la mer, en se retirant, avait laissées sur le sable. Il se chargea de tout ce qu'il en put porter, et revola près de ses compagnes, qui étaient encore endormies. En ouvrant les yeux, elles virent avec reconnaissance que le bon nègre s'était occupé de leurs besoins; ils étaient pressans, la faim déchirait leurs entrailles, et les huîtres furent dévorées comme le mets le plus suc-

culent; la soif vint les tourmenter à son tour. Pompée leur dit qu'il allait tâcher de découvrir de l'eau douce, et leur promit d'être de retour avant une heure.

Laurence avait passé une partie de la nuit à réfléchir sur leur situation; elle ignorait dans quel lieu la tempête les avait jetés, les périls qu'ils pouvaient y courir, et s'ils auraient jamais les moyens d'en sortir. Mettant toute sa confiance en Dieu, en lui abandonnant son avenir, elle pensa seulement à tirer parti de leur malheur, pour l'avantage d'Élisa et la correction de ses défauts; elle se fit un plan de conduite à son égard, résolut de mettre Pompée dans ses intérêts, et de le faire concourir à l'amendement de son élève. Lorsqu'il se fut éloigné, elle parla ainsi à la jeune personne:

Vous savez, Élisa, à qui nous devons toutes deux la vie; mais nous la perdrions bientôt sans le secours de ce généreux mortel; lui seul nous défendra contre les animaux féroces qui peuvent infester ce pays; lui seul nous fournira des alimens, par son adresse pour la chasse et pour la pêche; son bon cœur nous répond de ce qu'il fera pour nous. J'aime à croire que vous sentez vivement ses bienfaits; mais ce n'est pas assez, il faut que toute votre conduite prouve votre reconnaissance; il faut que vous le respectiez comme un second père, et que vous exécutiez ses ordres avec la plus grande docilité. J'ai droit d'exiger de vous la même obéissance et les mêmes égards; je veux bien oublier le passé, mais, souvenez-vous, mon enfant, que les décrets

du ciel viennent de nous ramener à l'égalité de la nature ; qu'il n'existe entre nous d'autre différence que celle de l'âge et des forces, qui n'est pas en votre faveur, et que vous n'avez droit d'attendre de nous aucun service, si vous ne vous empressez aussi de nous en rendre.

Elisa sentit vivement la justesse de ce raisonnement ; le remords était entré dans son âme dès le commencement de la tempête ; lorsqu'elle avait vu Laurence plus occupée de sa conservation que de la sienne propre, elle se rappelait avec douleur ses mauvais procédés pour son excellente amie, et l'ingratitude dont elle avait payé son attachement. Elle se jeta dans ses bras, avoua tous ses torts et en implora le pardon. Laurence mêla ses larmes à celles qu'elle versait en abon-

dance, et goûta le plaisir de voir s'amollir un cœur que l'orgueil avait endurci, et plier un caractère que la prospérité avait rendu intraitable.

Pompée arriva peu d'instans après cette scène de tendresse; il apportait une noix de coco, et de l'eau dans la coque de ce fruit. Moi faire bonne découverte, dit-il, cocotiers beaucoup là-bas; moi trouver caverne pour vous dormir tranquilles. Demain, moi quitter vous pour quelques jours; moi parcourir le pays pour chercher endroit commode pour demeurer. — Quoi! mon ami, tu vas nous abandonner? — Rien ne manquera à vous, vous laisser beaucoup de cocos, œufs d'oiseaux que moi trouver sur grands arbres, faire grand feu, Elisa entretenir brasier et servir vous; Elisa jeune et forte,

vous mère à elle; elle travailler pour vous. Moi revenir bientôt et conduire vous en beau pays. Faire arc et flèches pour tuer oiseaux beaucoup; pêcher poisson et nous pas malheureux.

Malgré l'espérance que leur donnait le bon nègre, elles le voyaient s'éloigner avec bien du chagrin; il les mena à la caverne qu'il avait trouvée; elle n'était pas bien vaste, mais avec un peu de travail, on pouvait l'agrandir. Il leur montra la manière d'en boucher l'entrée avec de grosses branches d'arbres; il ordonna à Elisa d'aller ramasser des feuilles sèches pour leur composer des lits, et montra à Laurence un ruisseau voisin où elles pouvaient se désaltérer. Avant la nuit, il leur avait fait une ample provision de noix de cocos et d'œufs

de différens oiseaux. Le lendemain matin, il fit un grand feu dans un endroit de la caverne, où le roc, ouvert par le haut, donnait passage à la fumée. Il en recommanda le soin à Elisa, en ajoutant : Vous plus fière ici ; vous bien voir bon Dieu a fait noirs ; bon Dieu a fait blancs ; bon Dieu a fait pauvres ; bon Dieu a fait riches ; tout ça frères, pas plus l'un que l'autre.

Une leçon si bien appuyée par les circonstances fut très bien reçue de celle à qui elle s'adressait ; Pompée, après avoir pourvu à tout ce qui était nécessaire à ses compagnes, partit accompagné de leurs vœux les plus ardens. Le temps de son absence fut employé par Laurence à fortifier son élève dans ses bonnes dispositions ; elle avait résolu de s'armer de fermeté, et de se

défendre de la tendresse de son cœur, qui l'eût portée à lui épargner jusqu'aux moindres peines; elle se fit violence, pour exiger qu'elle fît tout ce que ses forces lui permettaient, et elle eut le plaisir de voir qu'elle s'y portait avec zèle et affection.

Cinq jours après son départ, Pompée arriva rayonnant de joie; Elisa courut au-devant de lui, s'empressa de le débarrasser de tout ce dont il était chargé, et de lui présenter de l'eau fraîche dans une noix de coco. Quand il fut un peu reposé, il fit la relation de son voyage. Il avait gravi une montagne très élevée, et, promenant sa vue de tous côtés, il s'était convaincu que le lieu qu'ils habitaient était une île, qui pouvait avoir 25 ou 30 lieues de circuit; il n'avait aperçu aucun

vestige d'hommes ni de bêtes sauvages, mais il avait découvert, à deux lieues environ de l'endroit où ils étaient, une belle plaine entourée de grands arbres, et coupée par une rivière extrêmement poissonneuse; il avait trouvé des patates en assez grande quantité, et une grotte creusée par la nature, plus spacieuse et plus commode que celle qu'ils occupaient. Pompée avait aussi tué, à coups de pierre, deux perroquets; ils furent rôtis; et les patates, cuites sous les cendres, leur tinrent lieu de pain. Il fut décidé que le lendemain on partirait pour la plaine, et l'on prendrait possession de la grotte où ils devaient s'établir; cependant Laurence observa qu'en s'éloignant du rivage de la mer, ils s'exposaient à manquer les occasions qui pouvaient s'offrir de quitter ce

lieu désert, et de retourner parmi les hommes; mais Pompée répondit à cette objection, en promettant de visiter tous les jours la côte, et en l'assurant qu'aucun bâtiment n'échapperait à sa vigilance.

On partit le jour suivant avant le lever du soleil; aucun fardeau ne gênait leur marche; chacun des trois portait sur lui toute sa garderobe; ce n'était pas une des moindres inquiétudes de Laurence; comment suppléer à leurs vêtemens quand ils seraient usés? le nègre la rassura encore sur cet article. Moi, dit-il, avoir vu daims et cerfs; prendre eux dans piéges, préparer les peaux comme dans pays à moi; vous faire habits pour nous. Comment, dit Elisa, pourrions-nous coudre sans fil et sans aiguilles? — Vous toujours embarrassée; moi faire ai-

guilles avec arêtes de poisson; avoir trouvé plantes filandreuses, vous filer elles pour coudre habits. Tout en causant on atteignit le lieu désigné par Pompée ; l'aspect du plus riant paysage surprit agréablement nos voyageuses ; des coteaux couverts de citronniers entouraient la plaine ; la rivière qui la traversait y entretenait la fraîcheur, et l'ombrage de plusieurs cocotiers offrait un abri contre les rayons du soleil.

La grotte qui allait devenir leur habitation, n'avait rien qui pût déplaire ; elle recevait le jour par plusieurs fentes du rocher ; elle n'était point humide, et sa hauteur était suffisante pour qu'on pût s'y tenir debout. Laurence ne manqua pas de faire sentir à sa jeune amie combien elles devaient de reconnaissance à l'Être suprême, qui leur avait mé-

nagé tant de ressources dans leur malheur ; Elisa versait souvent des larmes, en se rappelant le tendre père dont elle était séparée, et qu'elle ne devait peut-être jamais revoir ; Laurence était loin de condamner un sentiment si naturel, mais elle en adoucissait l'amertume par le charme de l'espérance, et par la résignation qu'elle tâchait de lui inspirer.

Les travaux qu'exigeait l'utilité commune, furent répartis entre eux, suivant l'âge et les forces ; Pompée s'occupait de la pêche et de la chasse, pour laquelle il était d'une extrême adresse ; il faisait de grandes excursions dans l'intérieur de l'île, et en rapportait toujours quelque chose de nouveau pour l'agrément du ménage ; il avait tant d'industrie qu'il le pourvut de plusieurs meu-

bles qu'il fabriqua avec un couteau et quelques pierres tranchantes. Laurence et Elisa apprêtaient les repas, allaient puiser l'eau et ramasser le bois ; la dernière avait oublié sa nonchalance et sa délicatesse. Pénétrée de reconnaissance pour le nègre bienfaisant à qui elle devait la vie, elle ne pouvait se rappeler, sans une vive douleur et une grande confusion, la manière dont elle traitait autrefois des êtres utiles et souvent respectables ; elle était enfin persuadée que la vertu est la première distinction de l'homme, et qu'elle a droit à nos hommages dans quelque classe qu'elle se rencontre.

L'été et une partie de l'automne se passèrent agréablement pour nos solitaires ; mais la saison des pluies, qui sont abondantes et continuelles

pendant trois mois dans cette partie du globe, les força de se renfermer dans la grotte. Pompée avait tout prévu ; des pièces de gibier boucannées, des poissons séchés au soleil et une ample provision de patates, leur ôtaient la crainte de manquer de subsistances. Le nègre avait aussi pensé à leur préparer des occupations qui pussent les sauver de l'ennui. Les peaux des animaux qu'il avait tués, étaient prêtes à mettre en œuvre, pour remplacer leurs habits qui tombaient en lambeaux. Laurence et sa compagne en composèrent des vêtemens, dont la façon n'était pas très recherchée, et qui cependant n'étaient pas sans agrémens. Elisa surtout ressemblait à Diane, avec un manteau de peau de daim, jeté avec grâce sur une épaule. Un petit jupon et des espèces

de brodequins composaient le reste de sa parure, et Laurence s'amusait à placer dans ses beaux cheveux un diadème de plumes de perroquets, que Pompée tressait artistement. La toilette d'une petite-maîtresse n'a jamais donné tant de plaisir; la gaieté la plus franche régnait dans ce petit cercle où l'envie et la discorde ne pénétrèrent jamais.

Ce bonheur fut cruellement troublé par une maladie violente dont Laurence fut attaquée; une fièvre brûlante la dévorait; le sommeil fuyait loin de ses paupières; à la plus extrême agitation succédaient de longues faiblesses, et l'anéantissement total de ses forces. Quelles furent les alarmes de ses amis! et quelle douleur pour eux d'avoir si peu de moyens de la soulager! Elisa passait les nuits entières noyée dans

ses larmes près de son lit de feuilles; chaque plainte de la malade retentissait dans son cœur, et le déchirait; souvent elle se prosternait pour implorer le secours du Tout-Puissant par les prières les plus ferventes. Le nègre, absorbé dans ses réflexions, observait les progrès du mal avec une attention dont rien ne pouvait le distraire. Le troisième jour de la maladie, ses idées parurent se fixer; il annonça à Elisa qu'il allait faire une longue course dans la campagne, et, malgré la pluie qui tombait par torrent, il prit son arc et ses flèches, et sortit. Il ne rentra que le soir, et, trouvant que la fièvre était sur son déclin, il fit infuser dans de l'eau des herbes qu'il avait apportées. Au bout d'une heure, il fit avaler ce breuvage à la malade, et la couvrit

d'un grand nombre de peaux. Une transpiration abondante s'établit, et vers deux heures du matin Laurence s'endormit d'un sommeil paisible. Pompée se livra alors à la joie la plus vive, et assura la triste Elisa que leur amie était sauvée, et qu'en renouvelant tous les jours le même remède, tous les accidens disparaîtraient bientôt; il regrettait de n'avoir aucun vase propre à faire du bouillon; pour y suppléer, il fit rôtir deux oiseaux qu'il avait tués, et en recueillit le jus dans une noix de coco : il en fit boire quelques gouttes à Laurence dès qu'elle fut éveillée. La fièvre fut beaucoup moins forte ce jour là, et la même infusion ayant été réitérée pendant trois jours, elle disparut entièrement. Pendant la convalescence de son amie, rien ne put empêcher

Pompée de sortir tous les jours, pour lui procurer des alimens frais, propres à rétablir sa santé.

Cependant le soleil commençait à dissiper les nuages qui, si long-temps, avaient couvert l'horizon; sa chaleur bienfaisante devait contribuer à ranimer les forces de Laurence; vers l'heure de midi, elle sortait appuyée sur Pompée, et faisait une promenade plus ou moins longue. Elisa restait dans la grotte, et préparait un repas restaurant pour le retour de son amie. Un jour, que leurs pas s'étaient dirigés du côté de la mer, ils virent venir à eux trois hommes armés de fusils, et vêtus à la française. Leur aspect causa autant de joie que de surprise aux deux infortunés. Ils s'étaient arrêtés pour les considérer, et le plus âgé, prenant la parole,

leur demanda par quel événement ils se trouvaient dans cette île deserte? depuis combien de temps ils l'habitaient, et s'ils avaient d'autres compagnons? Laurence répondit à toutes ces questions, par le récit de leur naufrage, et de tout ce qui leur était arrivé depuis. L'étranger leur apprit, à son tour, qu'il commandait un navire destiné pour l'Ile de France, que le besoin d'eau les avait obligés de relâcher dans ce lieu, et, qu'ayant envoyé une chaloupe à terre pour faire de l'eau, pendant que ses gens s'occupaient de ce soin, il lui avait pris envie de s'avancer dans l'ile avec deux de ses officiers pour tuer quelques pièces de gibier. Il ajouta qu'il s'en félicitait, puisque cette circonstance lui procurait le bonheur de leur être utile; qu'outre les motifs d'hu-

manité, il en avait un particulier dans son intime liaison avec M. de Saint-Léger. Je sais, dit encore cet honnête homme, qu'il est plongé dans la douleur pour la perte de sa fille unique ; je désirais le revoir pour partager ses peines, et j'aurai le bonheur de les faire cesser, et de remettre dans ses bras l'enfant dont il pleure la mort. Laurence fut vivement touchée des sentimens généreux du capitaine. « Monsieur, lui dit-elle, puisque vous êtes l'ami du père de mon Elisa, il faut lui rendre un service encore plus grand, en lui ramenant sa fille digne de lui. » Alors elle entra dans le détail de la mauvaise éducation qu'elle avait reçue, des défauts qu'elle avait contractés dans sa pension ; mais que les malheurs qu'ils avaient éprouvés semblaient avoir détruits.

Pour m'en assurer, continua-t-elle, j'imagine une épreuve à laquelle je vous supplie de vous prêter : si elle la supporte, je ne pourrai plus douter que son cœur ne soit entièrement changé, rien ne manquera à ma satisfaction, et au bonheur de son père. Laurence ayant développé son idée, le capitaine l'approuva ; et, pour la mettre à exécution, ils prirent tous ensemble le chemin de la grotte. On peut juger de l'étonnement d'Elisa quand elle aperçut les trois étrangers ; mais quand elle apprit que le vaisseau qu'ils montaient se rendait à l'Ile de France, persuadée qu'ils les emmeneraient tous, elle leva au ciel ses beaux yeux mouillés de larmes. « Grand Dieu ! s'écria-t-elle, vous daignez exaucer mes vœux ! je vais revoir mon père ! Oh ! combien

je suis heureuse! » Après cette exclamation, Elisa s'empressa de servir aux marins ce qu'elle avait de meilleur. Lorsqu'il se fut rafraîchi, le capitaine annonça qu'il fallait se hâter de gagner le rivage, où sans doute ses matelots l'attendaient pour retourner à bord. On se mit donc en marche; Laurence était soutenue par un officier et le fidèle Pompée; le capitaine donnait le bras à Elisa, et l'entretenait de son père, de l'amitié qui les unissait, et de l'état de langueur où il était tombé depuis qu'il croyait avoir perdu sa fille. Au milieu de cette intéressante conversation, on se trouva à la vue de la mer, et l'on aperçut le navire qui était à l'ancre dans une petite baie peu éloignée. Les matelots étaient dans la chaloupe, et n'attendaient que les

ordres de leur capitaine pour rejoindre le vaisseau. Celui-ci s'adressant à Elisa : « Mademoiselle, lui dit-il, embrassez votre amie, et embarquons-nous sur-le-champ. » — Que voulez-vous dire, monsieur, est-ce que vous ne nous emmenez pas tous trois? « Je le désirerais; mais voici ma situation : j'ai encore six semaines à tenir la mer, et ce temps peut être prolongé par les vents contraires; je manque de vivres, et je ne puis, sans la plus haute imprudence, me charger de deux bouches inutiles; j'emmène ce noir, parce qu'il est fort et vigoureux, et qu'il aidera à la manœuvre; j'ai perdu une grande partie de mon équipage par une épidémie qui s'est mise à bord, j'ai besoin de bras; mais des femmes!... Il faut un attachement comme celui que

j'ai pour votre père, pour me décider à vous emmener; mademoiselle Laurence ne restera pas toujours dans cette île, M. de Saint-Léger prendra sûrement des mesures pour l'en tirer. Enfin, mademoiselle, nécessité ne connaît point de lois; faites vos adieux, et partons. »

Élisa, pendant ce discours, était tombée dans une sombre rêverie; tout à coup elle se jette aux pieds du capitaine, et embrassant ses genoux: — « Oh! monsieur, ne rejetez pas ma prière, laissez-moi ici; je suis jeune, forte et d'une santé parfaite; ma chère Laurence relève d'une maladie cruelle, et ne pourrait rester en ce lieu désert, sans dangers pour ses jours. Me conseilleriez-vous d'abandonner ma mère? Eh bien! elle m'en a tenu lieu; elle en a pour moi les sentimens, et je

lui dois ceux d'une fille tendre et reconnaissante. » Laurence interrompit sa jeune amie pour s'opposer au sacrifice qu'elle voulait lui faire; elle représenta qu'elle n'avait point de père dont elle dût essuyer les larmes, et que son existence n'intéressait personne. — « Qu'osez-vous dire, chère et cruelle amie? elle m'intéresse plus que la mienne propre, que je ne dois qu'à votre tendresse. Le brave Pompée, qui n'avait aucun lieu de m'estimer ni de me chérir, n'eût pas sauvé ma vie sans vos ardentes prières. Quant à mon père, vous le consolerez en lui apprenant que j'existe pour l'aimer; il viendra me chercher, et nous serons tous réunis. Le capitaine voulut faire de nouvelles objections; mais il fallut se rendre aux pleurs et au déses-

poir d'Elisa. Elle serra Laurence sur son sein; tendit la main à Pompée, qu'elle remercia de tous ses bienfaits, et remit son amie au capitaine avec un courage qui surprit tous les spectateurs, et attendrit les plus durs matelots.

Laurence fut placée dans la chaloupe, et tous les hommes y étant entrés, elle s'éloigna à force de rames. Elisa la suivait des yeux le cœur serré d'une vive douleur; mais se rappelant qu'il lui restait un appui dans la bonté du ciel, elle se jeta à genoux, et s'écria: « Dieu puissant! je me jette dans tes bras paternels; non, je ne suis point abandonnée; tu veilleras sur moi, et tu me tiendras lieu du père que je refuse de rejoindre! »

En achevant cette prière, elle crut voir la chaloupe virer de bord, et

revenir vers le rivage; elle pensa d'abord que son imagination l'abusait; mais peu de momens après elle fut convaincue qu'elle ne se trompait pas; l'esquif avançait avec rapidité; il aborda à l'endroit même d'où il était parti. Elisa se trouva dans les bras de Laurence sans pouvoir deviner d'où venait ce changement. Pompée était à ses pieds. « Moi aimer vous, disait-il, moi servir vous toujours; plus voir pays à moi, toujours près de bonne blanche, dont cœur tendre et reconnaissant. » Le capitaine expliqua à Elisa une aventure qui lui paraissait si extraordinaire. « L'artifice dont je me suis servi, lui dit-il, ne pouvait tromper qu'une jeune personne sans expérience; il a eu un plein succès, puisqu'il nous a fait connaître que vous êtes capable de

tout sacrifier au devoir et à la vertu ; pardonnez-nous une épreuve si glorieuse pour vous, et livrez votre cœur à la joie, de revoir bientôt un père dont vous ferez la félicité. »

Elisa n'eut pas de peine à suivre ce conseil ; jamais elle n'avait éprouvé une satisfaction si pure : ce sentiment délicieux se soutint pendant toute la traversée, qui fut très heureuse. Le navire mouilla dans la rade du Port-Louis, le 28 février.

Le capitaine se fit mettre à terre pour prévenir M. de Saint-Léger, et le préparer à son bonheur. Ce tendre père n'eut pas plutôt appris l'existence et le retour de sa chère enfant, que rien ne put l'empêcher de voler auprès d'elle. Le moment où il la pressa sur son cœur effaça toutes ses peines passées ; mais lorsqu'ils se furent livrés aux caresses

les plus touchantes, Elisa s'empressa de présenter à M. de Saint-Léger son libérateur et son excellente amie; elle peignit avec force ce qu'elle devait à l'un et à l'autre, et ne craignit pas de montrer, par un aveu naïf de tous ses torts, combien elle avait peu mérité leur généreux dévouement. Elle supplia son père de ne jamais les séparer d'elle, et de leur faire le sort le plus heureux. Il s'y engagea volontiers, puisqu'il éprouvait pour eux la même reconnaissance que sa fille. Cette heureuse troupe se rendit à la demeure de M. de Saint-Léger. Les bizarres ajustemens d'Elisa et de sa compagne, attirant tous les regards, leur procurèrent un cortége de curieux.

L'héroïne de cette histoire, établie dans la maison de son père, se

vit entourée d'esclaves prêts à voler au moindre signe pour exécuter ses volontés; mais elle ne vit dans eux que des êtres ses égaux aux yeux de Dieu et de la nature; le malheur de leur condition les lui rendait plus chers; elle s'entremettait pour eux près de son père, soit pour leur obtenir des grâces, ou pour excuser leurs fautes. Elle s'en fit adorer; il n'en était pas un qui n'eût de bon cœur sacrifié sa vie pour elle.

Pompée coula des jours heureux, estimé et chéri de ses maîtres. Elisa eut toujours pour Laurence la confiance la plus parfaite; elle ne fit rien que par ses conseils, et perfectionna de jour en jour les qualités précieuses qu'elle devait aux leçons de l'adversité.

CONTE X.

LA BIENFAISANCE DÉLICATE.

Je crois qu'il existe beaucoup d'âmes bienfaisantes, sensibles au plaisir si doux de faire des heureux; mais combien peu possèdent cette délicatesse au-dessus du bienfait même, et qu'un auteur appelle, *le Génie de la sensibilité*. Que je voudrais, ma bonne Delphine, inspirer à ton jeune cœur les tendres égards que l'on doit aux infortunés! Le malheur fait à l'âme des blessures profondes; elles sont envenimées par le mépris qu'on témoigne à ce-

LA BIENFAISANCE DÉLICATE.



Une révérence gracieuse donnait un nouveau charme à ses attentions.

lui qui l'éprouve. La main qui se charge de panser ces plaies ; doit être bien légère et bien délicate. D'ailleurs, il faut en convenir, l'exagération est un des inconvéniens de l'adversité. Les moindres égratignures sont pour le malheureux des blessures cruelles ; il craint toujours qu'on ne manque à ce respect que lui doit toute âme sensible ; ce n'est donc qu'avec les plus grands ménagemens qu'on doit chercher à le secourir ; heureux qui, s'enveloppant des voiles du mystère, peut soulager quelques infortunés, et cacher la main qui répand sur eux ses bienfaits !

J'ai rassemblé pour toi, ma chère enfant, plusieurs traits de cette délicatesse que je désire te faire connaître et pratiquer ; ce sont de très jeunes personnes que je t'offre pour

modèles, et les faits que je vais te rapporter sont tout récens : puissent-ils se multiplier dans ce siècle, que l'on pourrait nommer heureux, s'il produisait beaucoup de véritables amis de l'humanité!

Une jeune et charmante demoiselle qu'on nommait Blanche de Limar, recevait dans la maison de ses parens, une très bonne éducation, et d'eux-mêmes l'exemple de toutes les vertus; mais des affaires indispensables les obligèrent de voyager pendant deux ans, et ne voulant point interrompre les études de leur fille, ils la mirent en pension chez madame P..., dont ils connaissaient les talens et la moralité; elle répondit parfaitement à leur confiance; ils retrouvèrent l'aimable Blanche telle qu'ils pouvaient la désirer, et joignant aux connaissances

utiles et agréables, les qualités précieuses du cœur, et la bonté du caractère.

Deux années s'écoulèrent depuis son retour dans la maison paternelle. M. et madame de Limar n'avaient à pourvoir leur fille que des choses essentielles à l'entretien d'une demoiselle; tout ce qui regardait la mode et le goût du jour, les chapeaux, les rubans, les garnitures, lui étaient fournis par les libéralités de parens riches et nombreux qui tous la chérissaient. Ses étrennes ne montaient jamais à moins de 600 fr.; aussi était-ce à l'époque du premier de l'an qu'elle renouvelait sa garde-robe, et se donnait ces jolis riens auxquels la fantaisie donne tant de prix. Mais si, sur cet article, Blanche se conformait à l'usage, c'était avec une

sage modération; le goût d'un vain luxe ne pouvait lui faire oublier qu'il existait beaucoup d'êtres souffrans qui avaient des droits sacrés à son superflu. Plus de la moitié de la somme qu'elle recevait était ordinairement employée à les secourir, et à l'approche de cette époque heureuse pour elle, elle s'informait adroitement de la situation de certaines familles qui souffrent sans se plaindre, et cherchent à dérober leur misère aux regards insultans du riche impitoyable et de l'insolent parvenu. Alors elle mettait en usage les moyens les plus ingénieux pour les obliger sans être connue. Je n'en citerai qu'un seul trait, qui donnera une idée des ressources qu'elle trouvait en ce genre dans son imagination, ou plutôt dans son cœur.

Madame P..., son ancienne institutrice, avait, depuis dix-huit mois, cédé sa pension. Son âge et ses infirmités l'avaient obligée de se retirer avec un petit revenu suffisant pour la faire exister avec beaucoup d'économie. A peine était-elle arrangée dans son petit ménage, qu'elle fut attaquée d'une maladie aussi extraordinaire que violente; les plus habiles médecins furent appelés, et se concertèrent pour le traitement : il eut un plein succès. Madame P... recouvra la santé; mais sa maladie avait été si dispendieuse, que tout le revenu de l'année et une partie de celui de la suivante, se trouva absorbé; ainsi, dans sa convalescence, elle manquait des choses les plus nécessaires, et son esprit était agité de mille inquiétudes propres à retarder son rétablisse-

ment. Blanche apprit tous ces détails de Pauline, jeune fille qui servait à la pension, et que madame P... avait gardée près d'elle. Comme le cœur de Blanche fut ému à ces tristes nouvelles! A la douce pitié qui l'intéressait pour tous les malheureux, se joignait la reconnaissance qu'elle conservait des soins de son institutrice. Elle venait de recevoir ses étrennes : dès ce moment, la somme entière fut destinée à madame P... Elle était assez forte pour la tirer d'un embarras qui n'était que momentané, mais il fallait se dérober à ses remercîmens; il fallait qu'elle ignorât toujours d'où serait parti le bienfait. Blanche en imagine aussitôt le moyen; elle engage Pauline à la seconder, et lui explique ce qu'elle a à faire. La jeune fille, en rentrant chez sa maî-

tresse, lui raconte qu'elle vient de rencontrer une de ses amies qui lui a donné des billets pour le spectacle d'un fameux physicien qui attire tout Paris à ses représentations. Elle témoigne un grand désir d'y aller ; madame P... ne lui en refuserait pas la permission, mais elle ne sait à qui la confier ; Pauline la supplie d'y venir avec elle, lui représente que ce spectacle n'est pas loin de sa demeure, et qu'un peu de dissipation ne peut que lui faire du bien : elle cède à ces raisons, ou plutôt au désir d'une enfant qu'elle aime, et le soir elles s'y rendent toutes deux.

L'assemblée était nombreuse ; Pauline parvient à faire placer sa maîtresse au premier rang des spectateurs. Le jongleur paraît ; il enchante tout le monde par son

adresse inconcevable ; ses tours sont aussi variés que surprenans : madame P... s'applaudit d'une complaisance qui lui procure un vrai plaisir. Le physicien emprunte de l'or, l'étale à tous les yeux, le compte et recompte ; il le donne à une jeune personne, en lui recommandant de bien serrer la main ; deux minutes après, il lui demande ses louis ; ils ont disparu, on les trouve dispersés dans les poches de plusieurs individus, dans les sacs de deux ou trois dames. Après deux heures passées agréablement, le spectacle finit. Madame P... retourne chez elle, très satisfaite, mais un peu fatiguée ; en se déshabillant elle laisse tomber ses poches, quelques louis se répandent sur le plancher ; surprise au dernier point, elle les visite et y trouve

trente louis. Que veut dire ceci? dit-elle à Pauline ; ce ne peut être qu'une erreur du physicien que nous venons de voir. Il avait glissé cette somme dans mes poches, et dans le feu qu'il met à ses exercices, il aura oublié de l'en retirer ; il doit être à présent dans de grandes inquiétudes ; dès demain matin, j'irai le tranquilliser et lui rapporter son or. Pauline eut l'air de trouver la chose très vraisemblable ; elle mit sa maîtresse au lit, et se retira fort contente du succès de l'artifice.

Le lendemain à dix heures, madame P... se rendit chez le physicien ; il la reçut poliment, mais elle s'étonnait de ne voir sur son visage aucune trace de chagrin. Monsieur, lui dit-elle, n'avez-vous pas fait hier au soir une perte assez

considérable ? — Moi, madame, non en vérité ; comment cela pourrait-il être? Ce n'est pas à moi que les filous s'adressent ; ils savent que je les surpasse en dextérité, et ne se joueraient pas à leur maître. — Aussi, monsieur, je pense que vous vous êtes volé vous-même ; sans doute vous n'avez pas encore eu le temps de vous en apercevoir ; veuillez compter votre argent, vous verrez qu'il vous manque 30 louis ; ils étaient dans mes poches, et je viens vous les rapporter ; avouez que voilà une distraction qui pouvait vous coûter cher. — Je pense, madame, que votre intention n'est pas de m'offenser ; vous me faites cependant une insulte ; apprenez que je n'ai point de distractions, et que je ne commets point d'erreurs. Si vous avez trouvé 30 louis, c'est

qu'ils vous appartiennent, c'est peut-être une restitution qu'on vous fait; au reste, cela ne me regarde pas, je suis seulement très fâché que vous ayez eu sur mon compte un pareil soupçon; j'espère que vous n'en ferez part à personne; ma réputation d'ailleurs est bien établie. Adieu, madame. Et il se retira en grondant entre ses dents : un homme comme moi, accusé d'une telle maladresse! c'est insoutenable.

Madame P... revint chez elle, ne concevant rien à son aventure, et ne pouvant s'empêcher de rire de la colère du physicien; il l'avait si bien jouée, qu'elle avait été complètement dupe; elle ne put jamais deviner d'où lui venait ce secours; elle en rendit grâce à la Providence : il la mit au-dessus de ses affaires,

et Blanche eut la satisfaction d'apprendre que sa bienfaisance avait rendu à son institutrice la santé et le repos.

Un homme de cinquante ans, de bonne mine et très bien vêtu, nommé M. S..., fréquentait journellement, depuis plusieurs années, le café de...., un de ceux qui sont le plus en réputation à Paris. Il y venait à cinq heures; prenait une demi-tasse et un petit verre de liqueur; lisait les papiers-nouvelles, et se retirait au bout d'une heure, après avoir payé au comptoir. Tout à coup il se fit un petit changement dans ses manières; il continua de venir tous les jours, mais il sortait sans payer. On n'y fit pas d'abord grande attention; les maîtres se persuadèrent qu'il s'acquitterait à la fin du mois, ou que du moins il

parlerait; mais il s'en écoula trois, pendant lesquels il tint la même conduite et garda le même silence. M. L.... en parlait un jour à sa femme, et tous deux projetaient de réclamer enfin ce qui leur était dû, ou du moins de cesser de faire crédit à cet individu. Leur fille, âgée de quatorze ans, et qu'on nommait Emilie, était présente à cet entretien. Elle s'approcha de ses parens, d'un air caressant, et prenant leurs mains : Cher papa, chère maman, dit-elle, accordez-moi la grâce que je vais vous demander; ne faites point de peine à ce monsieur, qui a l'air si respectable; il vous a payé exactement jusqu'ici; s'il s'en dispense à présent, c'est sans doute par une grande nécessité; peut-être ce qu'il prend chez vous est-il ce qui soutient sa malheureuse exis-

tence; vous vous apercevez bien peu d'une si légère perte, et votre bonté, pour cet infortuné, portera bonheur à notre maison; Dieu nous bénira, mon cœur me le dit; enfin ne refusez pas votre petite Emilie. — Mais, mon enfant, cet homme ne devrait-il pas s'expliquer et fixer un temps pour s'acquitter? — Papa, vous ignorez les raisons qu'il peut avoir de se taire. — Eh bien! je t'accorde encore trois mois; es-tu contente? — Pardon, si j'ose dire que je ne le suis pas. Faites-moi la faveur toute entière, ne limitez point le temps : pendant que ce monsieur viendra, qu'on le serve comme de coutume sans lui rien demander. Mais, cher papa, il me vient une idée : Vous avez la bonté de me donner six francs par mois, pour mes rubans et mes petites fan-

taisies; je n'en aurai plus, gardez cet argent et accordez-moi ma demande. Le père et la mère, charmés de trouver dans leur fille tant de sensibilité, refusèrent d'accepter ce sacrifice, et se rendirent à sa prière; elle les en remercia par les plus tendres caresses, et alla prendre sa place au comptoir.

Emilie, depuis ce jour, prit un intérêt encore plus vif à l'inconnu, dont la situation lui paraissait toujours plus malheureuse; on ne lui voyait plus que la même redingote, ses bijoux avaient disparu, et les noirs soucis étaient empreints sur sa physionomie. La jeune personne devina ce qu'il devait coûter à un homme délicat de contracter des obligations, et de craindre à chaque instant qu'on lui fît sentir son indiscrétion: pour lui ôter cette in-

quiétude, elle avait grand soin qu'il fût servi avec le même empressement que par le passé ; si un garçon le négligeait pour un homme mieux vêtu duquel il attendait quelque libéralité, d'un coup d'œil elle lui rappelait son devoir. Elle était empressée à lui présenter d'elle-même la soucoupe garnie de gros morceaux de sucre, et une révérence gracieuse donnait un nouveau charme à cette attention.

Il est temps d'expliquer la conduite singulière de M. S.... Il était veuf d'une femme qu'il avait tendrement aimée; elle avait fait sa fortune, l'avait rendu très heureux, et rien n'avait manqué à leur félicité que d'avoir des enfans. Madame S..., en mourant, laissa à son époux, par son testament, des biens considérables; mais cet héritage lui fut

disputé par des collatéraux qui, quoique fort riches, lui enviaient les dons que lui avait fait sa femme. Ils lui intentèrent un procès; il fut obligé de venir à Paris pour suivre cette affaire, et ce fut à cette époque qu'il devint un des habitués du café de.... Son procès se prolongea, ses parties employèrent tous les détours de la chicane pour opérer sa ruine. Ils prétendaient faire casser le contrat par lequel sa femme lui avait laissé tous ses biens, et le testament où cette disposition était confirmée. Ils obtinrent un arrêt qui mettait ses biens en séquestre jusqu'à la conclusion du procès. M. de S.... se vit bientôt dans le plus grand embarras. Ses moyens furent épuisés pour défendre ses droits, et il se vit forcé de se défaire successivement de ses effets les plus précieux,

de renvoyer son domestique, et de se restreindre, pour sa nourriture, au plus strict nécessaire. Il avait depuis son enfance contracté l'habitude du café; il ne pouvait s'en priver sans en ressentir les plus funestes effets pour sa santé. Cependant la pénurie où il se trouvait semblait devoir lui interdire une jouissance devenue un véritable besoin. Après bien des combats avec lui-même, il se détermina à continuer d'aller chez M. L..., et à remettre à s'acquitter après le gain de son procès, dont il était loin de désespérer. Il ne jugea pas à propos d'expliquer sa position, ni de fixer l'époque où il paierait, puisqu'elle était incertaine. Sa délicatesse était rassurée par la certitude de pouvoir satisfaire à cette dette, quelque chose qui arrivât.

Il lui restait un brillant de la valeur de deux mille écus; sa femme le lui avait donné en mourant, et l'avait prié de le conserver pour l'amour d'elle; il n'avait donc pu s'en détacher, mais dans le cas où il eût perdu son procès, il était décidé à s'en défaire pour s'acquitter avec M. L....

Pendant deux années entières, M. S... parut tous les jours au café de....; il y prit, selon sa coutume, la demi-tasse et le verre de liqueur; il remarquait avec sensibilité les égards dont il était l'objet, surtout les attentions flatteuses de la jeune Emilie; il surprenait quelquefois ses regards qu'elle fixait sur lui avec attendrissement, et qu'elle détournait dès qu'elle rencontrait les siens. Combien les douces émotions de la pitié embellissent une jeune

personne! Toutes les recherches de la parure, tous les prestiges de l'art ne prêteront jamais à ses traits cette expression touchante que leur donne la tendre humanité.

Un matin, M. L... vit s'arrêter à sa porte, une voiture chargée de vingt balles de café et de cinquante pains de sucre. Le conducteur le pria de faire prendre promptement ses marchandises, parce qu'il était fort pressé. M. L.... lui dit qu'il se trompait, que ces objets n'étaient pas pour lui, et qu'il n'avait fait aucune demande de ce genre. Cet homme lui fit voir une de ses adresses, assura que tout cela lui appartenait, et débarrassant en un moment sa voiture, déposant le tout à la porte du café, il finit par mettre entre les mains de M. L... une cassette de bois de rose; et, sans

vouloir répondre à ses questions, il fouetta ses chevaux et s'éloigna avec rapidité.

M. L... n'était pas encore revenu de sa surprise; sa femme et sa fille arrivèrent pour la partager. La cassette était à l'adresse de mademoiselle Emilie L...; elle renfermait une parure complète de corail, du goût le plus parfait. Ces trois personnes s'épuisèrent en conjectures, sans jamais pouvoir approcher de la vérité.

M. S.... arriva à l'heure accoutumée. Un habit du plus beau drap, du linge superbe et tous les accessoires d'une mise recherchée avaient remplacé la mauvaise redingote qui long-temps avait été son seul vêtement. Il demanda à M. L... un moment d'entretien; ils passèrent dans un salon, où il lui raconta tout

ce dont j'ai déjà fait part au lecteur. Il lui apprit qu'il venait de gagner son procès avec dépens, que sa fortune était désormais assurée, et qu'il avait de grosses sommes à recevoir. Je ne sais, ajouta-t-il, de combien je vous suis redevable pour ce que vous m'avez si généreusement fourni depuis plus de deux ans; mais rien ne pourra jamais m'acquitter de ce que je dois à votre délicatesse; vous avez respecté mon malheur, et votre bienfait ne m'a causé ni embarras ni confusion. Je soupçonne que vous n'avez pas tenu un compte fort exact de ce que je vous dois, je l'ai donc fait suivant ma conscience, et ayant acheté une partie de sucre et de café, j'ai pensé à m'acquitter avec des objets utiles à votre commerce. Quant à la parure que j'ai pris la liberté d'offrir à mademoi-

selle votre fille, c'est une faible marque de ma reconnaissance pour sa conduite admirable avec moi; les égards qu'elle m'a marqués, l'intérêt qu'elle a pris à mes peines en ont adouci les rigueurs. Je pars demain pour ma province; j'emporte pour votre famille une estime parfaite, et je ne perdrai jamais le souvenir d'un désintéressement dont le siècle où nous sommes offre bien peu d'exemples.

A ces mots, M. S... fit une profonde révérence, et se dérobant aux remercîmens, il disparut.

Adèle de Courcy et Julie Monglas, élevées dans la même pension, s'étaient liées d'une étroite amitié. La première fut rappelée près de ses parens, et ce ne fut pas sans de vifs regrets qu'elle se sépara de sa compagne chérie; les deux jeunes

personnes se promirent de s'écrire, et pendant une année entière leur correspondance ne souffrit pas la moindre interruption. Au bout de ce temps, Adèle ne reçut plus de nouvelles de son amie, et son inquiétude égala l'attachement qu'elle avait pour elle. Après trois mois d'attente et de craintes, elle prit le parti d'écrire à la maîtresse de pension, qui demeurait à dix lieues de Paris, pour s'informer de ce qu'était devenue mademoiselle Monglas. Voici la réponse qu'elle en reçut :

Mademoiselle,

« Je suis extrêmement sensible aux choses obligeantes que vous m'adressez, et très flattée du souvenir que vous voulez bien me conserver. Je reconnais votre cœur dans les inquiétudes que vous éprou-

vez sur le sort de votre amie; elles ne sont que trop bien fondées; elle nous a quittées, il y a trois mois, pour aller recevoir les derniers soupirs de son père et de sa mère, qui sont morts à quinze jours de distance l'un de l'autre. Leurs affaires étaient très dérangées, et leurs dettes surpassaient de beaucoup leur avoir, de manière que leur malheureuse fille s'est trouvée sans aucune ressource. Elle a accepté un asile chez une vieille parente qu'elle a à Paris, seulement jusqu'au moment où elle trouvera une place convenable. Celle de sous-maîtresse, dans une pension de demoiselles, lui conviendrait parfaitement; elle a si bien profité de son éducation, qu'elle est en état de donner des leçons de grammaire, d'histoire et de géographie. J'ai écrit à Paris en sa faveur;

et on me fait espérer que dans quatre ou cinq mois elle entrera dans une maison très en vogue, où il se trouvera une place vacante à cette époque. J'y vois cependant une difficulté; notre chère Julie est très mal vêtue, et l'on ne peut entrer dans ces maisons qu'avec une mise décente et une certaine quantité de linge. Je crains que cet inconvénient ne lui fasse manquer une occasion qu'elle retrouverait difficilement. Elle demeure chez madame Dubois, sa tante, rue Serpente, n°. 10, faubourg Saint Germain.

» Je suis, etc. »

Ces nouvelles causèrent une vive douleur à la sensible Adèle; elle porta la lettre à sa mère, qui était la confidente de tous les sentimens de son cœur. Madame de Courcy avait la plus belle âme; elle avait

toujours inspiré à sa fille l'humanité et la bienfaisance qui la caractérisaient; elle s'attendrit avec elle sur les malheurs de mademoiselle Monglas; mais lorsqu'Adèle lui témoigna le désir de venir à son secours, elle lui représenta que la médiocrité de sa fortune s'opposait à ce qu'elle désirerait de faire pour son amie. Vous savez, lui dit-elle, que votre père et moi nous avons décidé de vous présenter cette année dans le monde; il faut nécessairement renouveler votre garde-robe et l'augmenter de beaucoup; j'ai fait le relevé de tout ce qu'il vous faut, cela monte à une somme assez considérable, et ce sacrifice nous gênera un peu; mais que ne ferions-nous pas pour notre enfant?

Adèle garda un moment le silence; puis, prenant les mains de sa mère et

les serrant tendrement : Chère maman, dit-elle, combien je suis reconnaissante de tant de bontés! mettez-y le comble en écoutant votre fille avec indulgence. Je n'ai encore que quinze ans, une année de plus passée dans la retraite et dans la société d'une mère adorable, ne peut que m'être avantageuse; j'aurai assez le temps de connaître le monde, et ce qu'on appelle les plaisirs; je trouve les miens au sein de ma famille, et je n'ai aucun empressement pour un changement de situation; si vous voulez me rendre heureuse, disposez, pour ma chère Julie, d'une partie de l'argent que vous destiniez à ma parure; faisons-lui faire un trousseau complet, afin qu'elle puisse accepter la place qu'on lui propose. Madame de Courcy jouissait délicieusement des géné-

reux sentimens qu'elle trouvait dans sa fille; elle lui avait enseigné, par ses leçons et par son exemple, que la véritable bienfaisance est celle qu'on exerce en s'imposant quelques sacrifices. Je consens à ce que vous désirez, répondit-elle; il faut à présent vous occuper de rendre ce service à votre amie sans blesser sa délicatesse. — Maman, j'aurai pour cela besoin de vos conseils. — Je n'en ai aucun à vous donner; consultez votre cœur, j'espère qu'il vous inspirera bien. Je vous laisse y penser; vous me ferez part de ce que vous aurez décidé.

Mademoiselle de Courcy, abandonnée à elle-même, ne cessa de s'occuper d'un objet si intéressant que lorsqu'elle se fut fixée à un projet qui la satisfit; elle le développa à sa mère, qui l'approuva, et

pour le mettre à exécution, madame de Courcy la fit conduire par une femme de confiance chez madame Dubois, dont la maison était peu éloignéé de la sienne. Adèle demanda mademoiselle Monglas; à peine parut-elle, qu'elle vola dans ses bras, et la pressa sur son cœur avec la plus vive affection; Julie lui rendait ses caresses, et un rayon de joie vint éclaircir le nuage de tristesse répandu sur son visage. Elle était en grand deuil; ses yeux abattus et la pâleur de ses joues attestaient combien elle avait souffert. Adèle rompit la première le silence. Vous vous attendez sans doute, mon amie, aux reproches que vous méritez pour m'avoir laissé ignorer vos malheurs, pour m'avoir donné lieu de soupçonner que vous ne m'aimiez plus; mais l'état où je

vous vois me désarme. J'ai appris par notre ancienne institutrice les pertes que vous avez faites, les ressources que la Providence vous a ménagées, et qu'enfin on vous offre une place avantageuse que vos talens et votre instruction vous mettent en état de remplir ; votre intention est-elle de l'accepter? — Oui, ma chère Adèle, je ne puis rester à la charge d'une parente sans fortune, et l'espoir de fournir à ma subsistance par mon travail est ce qui me soutient ; mais je n'entrerai dans cette maison que dans quatre mois ; il y a même encore quelques obstacles, mais j'espère les lever. — Ce que vous m'apprenez, ma bonne amie, est bien heureux pour moi ; j'attends de votre amitié un important service : j'ai été retirée trop tôt de notre pension ;

vous savez d'ailleurs combien j'étais étourdie et dissipée, et combien ces défauts nuisaient à mes progrès; depuis mon retour chez mes parens, j'ai négligé de travailler pour continuer mes études; j'ai donc grand besoin de me rappeler tout ce que j'ai appris et de m'y perfectionner. Si vous m'aimez assez, ma chère Julie, pour me sacrifier tous les jours quelques heures de votre temps, les leçons de l'amitié me seront aussi avantageuses qu'agréables, et avec l'application que je vous promets d'avoir, quatre mois suffiront pour achever de m'instruire. — Je serais très heureuse de pouvoir vous être utile, mais madame votre mère ne pourrait-elle pas vous donner un maître plus en état que moi de vous perfectionner? — Ce maître, ma bonne amie, aurait une marche

toute différente de celle qu'on a suivie pour notre instruction, ce serait à recommencer, et je n'en ai pas le courage. Maman approuve mes idées, et c'est de sa part que je vous engage, au nom de notre amitié, à vous charger d'achever mon éducation; ce sera un apprentissage que vous ferez de la manière d'enseigner; acceptez-moi pour votre première écolière. Mademoiselle de Courcy ajouta tant de choses aimables, que Julie se rendit à ses instances, et promit de se rendre chez elle tous les matins à onze heures, et de commencer dès le lendemain. Elle fut reçue de madame de Courcy avec mille marques d'affection; elle la remercia de la complaisance qu'elle avait pour sa fille, exhorta celle-ci à profiter des leçons de son amie, et à ne pas per-

dre un moment du temps précieux qu'elle avait à lui donner.

Pendant quatre mois, Julie fut exacte à venir donner ses leçons, et quoique mademoiselle de Courcy n'en eût pas autant de besoin qu'elle avait voulu le faire croire, elles ne lui furent pas inutiles, et la remirent au courant de ce qu'elle avait appris. On s'était occupé, pendant ce temps, de tout ce qui était nécessaire à la jeune personne pour paraître avec décence dans la pension où elle devait entrer; rien ne manquait au trousseau; tout était simple, mais élégant, et les broderies étaient l'ouvrage de la tendre Adèle, qui avait trouvé un grand plaisir à travailler pour son amie.

Lorsque le moment fut arrivé d'aller occuper la place qui lui était destinée, Julie Monglas vint faire

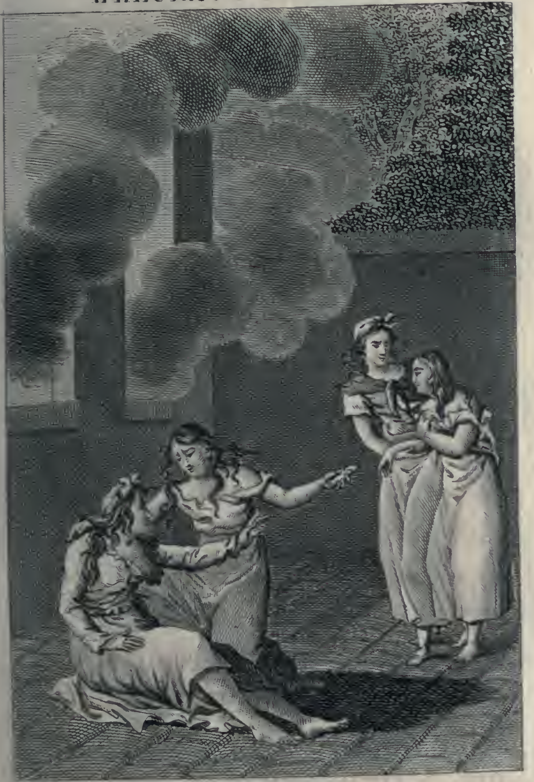
ses adieux à madame de Courcy et à sa fille. La première lui renouvela ses remercîmens, et ajouta qu'elle ne lui avait point parlé d'honoraires, parce qu'elle savait que la seule amitié l'avait décidée à se donner tant de peines pour l'instruction d'Adèle; mais qu'elle ne refuserait pas une légère marque de sa reconnaissance; qu'elle avait pris la liberté d'ajouter quelque chose à sa garde-robe, et qu'elle la priait de l'accepter comme un présent d'une sœur. Elle conduisit elle-même Julie à la pension, et fit mettre derrière la voiture une petite malle qui contenait tous les objets qu'elle lui avait destinés.

CONTE XI.

L'HEUREUX INCENDIE.

Madame Dulude, unie à un homme du plus grand mérite, possédant son cœur et toute sa confiance, n'avait rien à désirer que d'avoir des enfans. Ce ne fut qu'après six ans de mariage, que ses vœux furent comblés par la naissance d'une fille; Flore, en voyant le jour, s'empara de toutes les affections de sa mère, qui, cependant, fut privée de la nourrir à cause de son extrême délicatesse; on jugea d'ailleurs que l'enfant, qui paraissait n'avoir qu'un souffle, avait be-

L'HEUREUX INCENDIE.



Elle lui montrait sa sœur qui revenue de sa faiblesse s'avançait soutenue par madame Dutour.

soin d'un lait plus fortifiant que celui de sa mère. On fit venir à grands frais une excellente nourrice : madame Dulude partageait avec elle tous les soins qu'exigeait sa fille, et semblait ne plus exister que pour elle. Un an après, elle eut une seconde fille beaucoup plus forte que la première, mais elle n'éprouva aucune reconnaissance pour ce nouveau bienfait du ciel ; il ne se trouva plus de place dans son cœur pour la pauvre Natalie. Elle fut envoyée à la campagne, à dix lieues de Paris, et, malgré les représentations de M. Dulude, on l'y laissa jusqu'à l'âge de trois ans.

Madame Dulude avait été extrêmement jolie ; elle était petite, mais faite à peindre ; ses traits étaient fins et délicats, et son teint d'une blancheur éblouissante. On

la nommait, dans sa jeunesse, une charmante miniature, l'abrégé de toutes les grâces. Flore annonçait le même genre d'agrémens; je ne sais si ce fut cette conformité qui fit naître dans le cœur de sa mère, le sentiment exclusif qu'elle eut pour elle; il prenait tous les jours de nouvelles forces, et, lorsque Natalie fut ramenée dans la maison paternelle, à peine madame Dulude jeta-t-elle un regard sur cette enfant qui pleurait amèrement sa nourrice; ce fut un prétexte pour la faire emporter, et l'abandonner aux soins des domestiques.

M. Dulude s'aperçut avec douleur de la prédilection de sa femme pour son aînée; il chercha à en dédommager Natalie par ses caresses et par les plus tendres soins. Les deux sœurs n'avaient pas le moindre

rapport, ni au physique, ni au moral. Flore, gâtée par sa mère et par tous les gens de la maison, était volontaire, indocile et ne montrait aucune sensibilité. Elle aimait déjà la parure avec excès; ne vivait que de bonbons et de sucreries, et loin de se fortifier, sa santé était toujours très délicate et sa pâleur extrême. Les plus vives couleurs brillaient sur le visage animé de Natalie; elle était beaucoup plus grande que sa sœur, et forte à proportion. Ses traits, sans être réguliers, formaient un ensemble agréable; sa physionomie ouverte et franche, son air de gaieté et ses petites manières caressantes lui gagnaient tous les cœurs.

Le temps vint de s'occuper de leur éducation; Flore ne montrait de goût que pour la musique et la

danse, où elle fit de rapides progrès, qui flattèrent vivement l'amour-propre de sa mère. Natalie n'avait aucune aptitude pour ces deux arts, mais elle apprit en très peu de temps à lire et à écrire, et son goût se développa pour les études sérieuses qui demandent de la réflexion et du raisonnement. Son père se fit un plaisir de cultiver ses heureuses dispositions, et forcé, par l'amour de la paix, d'abandonner à sa femme l'éducation de sa fille aînée, il s'occupa uniquement de seconder la nature, en donnant tous ses soins à Natalie. Elle y répondit si bien, qu'à l'âge de douze ans, elle avait acquis des connaissances qui sont ordinairement le fruit de beaucoup plus longues études. Il est vrai qu'elle pouvait se livrer sans distractions à son goût pour le travail; tandis

que Flore faisait, au salon, l'admiration d'un cercle brillant, et s'enivrait de l'encens qu'on lui prodiguait. Natalie, livrée à elle-même, n'avait de ressource que ses livres, ses globes, et les entretiens de son père. Combien elle eût été heureuse si cette situation eût duré plus long-temps! mais une maladie violente enleva, dans quelques jours, M. Dulude, et plongea toute sa famille dans la plus cruelle affliction. Natalie sentit bien vivement son malheur, elle perdait un ami, un protecteur, et ne pouvait espérer de dédommagement dans le cœur d'une mère qui lui avait toujours montré la plus parfaite indifférence; elle l'adorait cependant, cette mère injuste : elle avait vainement cherché à l'attendrir par les attentions les plus touchantes, par son em-

pressement à exécuter ses ordres, quand elle daignait lui en donner, enfin par toutes les marques de respect et de tendresse qu'elle pouvait imaginer. Elle redoubla de soins après la mort de son père, et le deuil de madame Dulude, éloignant de sa maison une société nombreuse, Natalie eut plus d'accès auprès d'elle, et employa tout ce que l'esprit et le sentiment peuvent offrir de moyens pour adoucir la douleur de sa mère. Quel fut son chagrin, quand elle s'aperçut qu'un regard, ou la moindre caresse de sa sœur, avaient plus de succès que tous les efforts de sa tendresse, et que madame Dulude paraissait souvent fatiguée de ses soins et de son empressement !

Toute la famille alla passer l'été suivant à une jolie maison de cam-

pagne, à trois lieues de Paris. Les connaissances de madame Dulude vinrent égayer sa solitude ; insensiblement sa tristesse se dissipa, et les plaisirs commencèrent à renaître autour d'elle. Natalie ne tarda pas à s'apercevoir qu'elle était de trop dans cette société, et que sa mère même désirait qu'elle n'y parût pas. La simplicité de ses manières, et celle de sa mise, lui déplaisaient également ; Natalie n'avait jamais pu s'assujettir à donner beaucoup de soin à sa toilette ; elle était parée de ses seize ans, de l'incarnat de la santé et d'une propreté exquise ; mais les recherches du luxe, et les bizarreries de la mode, lui avaient toujours semblé aussi inutiles qu'ennuyeuses ; elle ne pouvait donc soutenir la comparaison avec la brillante Flore, qui joignait aux agré-

mens de la nature, tout ce que l'art de la toilette peut y ajouter de séduisant. De tous les succès de sa sœur, Natalie n'enviait que la tendresse de sa mère. Pour se conformer à ses désirs, elle s'éloigna de la compagnie rassemblée au château, et se livra à son goût pour les champs. Elle avait étudié avec fruit la botanique; elle faisait de longues promenades en herborisant; elle se faisait accompagner de la femme de charge, qui l'aimait beaucoup. Le grand air et l'exercice favorisèrent le développement de ses forces; elle devint d'une taille fort au-dessus de la moyenne, et d'un embonpoint proportionné : ce changement acheva de lui attirer la disgrace de madame Dulude, qui ne cessait de répéter que sa fille cadette était une vraie paysanne.

Lorsque l'approche de l'hiver la décida à retourner à Paris, elle conseilla à Natalie de rester à la campagne. Ce serait dommage, lui dit-elle, d'interrompre vos études ; vous pouvez demeurer ici sous la surveillance de madame Dutour, qui mérite toute ma confiance. La ville n'offre pour vous aucuns plaisirs comparables à ceux que vous trouvez ici, et puisque votre goût est si prononcé pour les occupations champêtres, je me ferais un scrupule de vous contrarier. Natalie prit ce conseil pour un ordre ; elle s'y soumit avec sa douceur ordinaire, et ne vit de fâcheux que l'indifférence dont il était la preuve, et la douleur d'être éloignée d'une mère qu'elle chérissait de toute son âme. Elle soupirait profondément en voyant faire les apprêts du dé-

part. Lorsque madame Dulude fut prête à monter en carrosse, elle s'avança timidement pour lui baiser la main ; elle embrassa sa sœur, qui lui souhaita beaucoup de plaisir dans sa solitude. Je te charge, Natalie, ajouta-t-elle, d'arranger mon secrétaire, que j'ai laissé fort en désordre, et dont tu retireras la clef, que tu garderas jusqu'à mon retour.

La triste Natalie suivit des yeux le carrosse tant qu'elle put l'apercevoir ; et le cœur plein d'amertume, elle se retira dans sa chambre pour se livrer en liberté à sa mélancolie. Elle trouva cependant quelque consolation dans le témoignage qu'elle pouvait se rendre, qu'elle n'avait point mérité le malheur qu'elle éprouvait, et qu'elle avait rempli, dans toute leur étendue, les devoirs d'une fille tendre et respectueuse.

Enfin, se rappelant la commission que Flore lui avait donnée, elle passa dans son appartement, où elle s'occupa de rassembler ses papiers et sa musique épars sur une table, elle les rangea avec beaucoup d'ordre dans les tiroirs du secrétaire; mais le dernier qu'elle ouvrit offrit à ses yeux un objet qui suspendit toute autre idée, c'était le portrait de sa mère. Il y avait deux ans que madame Dulude s'était fait peindre pour sa chère Flore. A cette époque, on portait beaucoup de portraits en médaillon; la jeune personne avait témoigné le plus vif désir d'avoir celui de sa mère; celle-ci, abusée par son cœur, n'avait vu dans ses instances qu'une preuve de sa tendresse; tandis que le goût de la mode était le secret motif de sa demande. Elle s'empressa de satis-

faire les désirs de sa fille. L'artiste saisit parfaitement la ressemblance; le médaillon fut entouré de brillans et suspendu au cou de l'heureuse Flore par une superbe chaîne d'or. La joie qu'elle en témoigna fut attribuée à un sentiment bien différent du véritable; elle ne pouvait se détacher de ce nouveau bijou, et ce goût se soutint aussi long-temps que la mode; mais lorsque les médaillons eurent fait place aux petites montres, le portrait de madame Dulude fut relégué dans le secrétaire, et il devint indispensable d'avoir une montre pour régler les heures que l'on devait donner à la musique, au piano et aux autres occupations.

Natalie éprouva un vif attendrissement à la vue de ce portrait; elle le couvrit de baisers et de larmes;

il semblait lui sourire, et elle trouvait dans les yeux une expression de tendresse qu'ils n'avaient jamais eue en se fixant sur elle; elle le cacha dans son sein, et depuis ce moment sa plus douce occupation fut de contempler les traits chéris de sa mère.

Six mois se passèrent sans ennui pour Natalie; l'étude et le travail remplissaient presque tous ses momens, et malgré la neige et les gelées, il n'était guère de jours où elle ne fît quelques excursions dans les campagnes environnantes; plus rarement encore manquait-elle d'occasions de satisfaire la bonté de son cœur, en essuyant quelques larmes ou en soulageant quelques douleurs; aussi était-elle adorée dans le canton, où on ne l'appelait que l'ange.

Vers la fin d'avril, madame Dulude

annonça son retour à sa femme de charge, et on s'occupa de préparer les appartemens pour la recevoir. Le cœur de Natalie palpitait de joie à l'idée de revoir sa mère; mais la crainte de lui retrouver la même indifférence l'agitait en même temps. Lorsque le carrosse s'arrêta, elle se présenta pour lui rendre ses respects; madame Dulude la regarda de la tête aux pieds, et s'écria: Elle est encore grandie! Aurais-je jamais pensé que je pusse avoir une fille aussi robuste! Après des mots si durs, elle détourna les yeux et les fixa avec complaisance sur la jolie poupée assise à ses côtés. Natalie s'était retirée la mort dans le cœur, et désespérant de jamais triompher de l'aversion de sa mère. Aussi pieuse que sensible, elle se jeta dans les bras de Dieu, le conso-

lateur des affligés, et lui demanda avec larmes d'attendrir en sa faveur celle qui lui avait donné la vie.

L'arrivée de la maîtresse avait occasionné un grand tumulte dans la maison; une partie des gens l'avait célébrée en buvant plus que de coutume; c'est sans doute à ce désordre qu'il faut attribuer l'événement affreux de la nuit suivante, dont on n'a jamais bien connu la cause. Entre une et deux heures du matin, plusieurs domestiques furent éveillés par l'odeur de la fumée dont le château était rempli; le feu avait pris au rez-de-chaussée; déjà des tourbillons de flammes sortaient par les croisées, et l'incendie gagnait le grand escalier. Les appartemens des dames étant éloignés, elles dormaient profondément sans se douter du péril qui les environnait.

Madame Dutour, une des premières réveillées, songea d'abord à la sûreté de ses maîtresses; elle ordonna à trois domestiques des plus vigoureux de voler à leur secours. Germain, dit-elle, va monter à la chambre de madame et la sauvera; Jasmin frappera au cabinet attenant où couche mademoiselle Flore et l'emportera, et Lafrance va monter au second pour sauver mademoiselle Natalie. Ces trois hommes partirent sur-le-champ pour exécuter ces ordres. Jasmin reparut en peu de minutes, portant dans ses bras Flore évanouie; il la déposa dans la cour près de madame Dutour, qui mourait de frayeur et d'inquiétude. Lafrance avait heureusement gagné la chambre de Natalie, mais il avait eu beaucoup de peine à la décider à se sauver; elle voulait descendre

chez sa mère pour s'assurer qu'elle était en sûreté, quoiqu'il lui protestât que Germain était allé à son secours, et que certainement elle était hors du château. Quelle fut sa douleur, en arrivant dans la cour, de ne pas apercevoir sa mère! Madame Dutour ne répond à ses questions que par des larmes et des gémissemens; Natalie veut s'élancer vers le château; c'est en vain qu'on essaye de l'arrêter, elle échappe aux bras qui la retenaient et traverse comme un trait le vestibule; elle avait gagné le grand escalier, mais il était déjà la proie des flammes; plusieurs marches étaient brûlées, et l'on ne pouvait espérer de le franchir qu'en s'accrochant à la rampe et montant par dehors. Il restait l'escalier dérobé, qui était éloigné du foyer de l'incendie, mais pour le

gagner, Natalie eût perdu un temps précieux; elle ne balance pas, elle se suspend à la rampe, et malgré les flammes qui l'environnent et la fumée qui lui ôte la respiration, elle parvient à la chambre de sa mère, qu'elle trouve étendue sur le parquet et privée de l'usage de ses sens; elle l'enlève dans ses bras, prend le chemin de l'escalier dérobé, et avec autant de bonheur que de courage, elle atteint le vestibule, et enfin la cour, où elle dépose son précieux fardeau. Le mouvement et la fraicheur de l'air avaient rendu la connaissance à madame Dulude; ses premiers regards tombent sur sa libératrice, qui, à genoux près d'elle, les cheveux brûlés, le visage noirci par la fumée, ne s'occupait que de la secourir et lui faisait respirer des sels. Qui pourrait

rendre ce qui se passa dans le cœur de cette mère injuste! Les mouvemens passionnés d'une vive reconnaissance le remplirent d'abord, mais le remords de sa conduite passée lui causa une telle douleur, qu'elle ne put s'exprimer que par un torrent de larmes; Natalie, qui n'en pénétrait pas la cause, les attribuait à un reste de frayeur; et en couvrant ses mains de baisers, elle la rassurait et la priait de se consoler, puisque tout ce qui lui était cher était en sûreté; en disant ces mots, elle lui montrait sa sœur, qui, revenue de sa faiblesse, s'avançait soutenue par madame Dutour, et vint embrasser sa mère; celle-ci lui ouvrit les bras, mais y attirant aussi Natalie, elles les serra toutes deux sur son cœur oppressé.

Cependant on travaillait avec suc-

cès à arrêter les progrès de l'incendie; Germain ne reparaissait point, et l'on se doutait que quelque accident l'avait empêché de secourir sa maîtresse : on le trouva à moitié enseveli sous un tas de décombres; il était évanoui et avait une jambe cassée; il fut transporté dans la partie du château que les flammes avaient respectée.

Le lendemain madame Dulude partit pour Paris avec ses filles; sa maison avait trop besoin de réparation pour qu'elle pût l'habiter cette année. Lorsque la tranquillité fut rétablie, elle songea à réparer les torts qu'elle se reprochait si vivement; elle en fit d'abord l'aveu naïf à ses deux enfans, et s'adressant à Natalie : Mon indifférence et ma dureté, lui dit-elle, n'ont pu effacer de ton cœur les sentimens de la nature; tu

viens de sauver mes jours en exposant les tiens, et c'est peu du reste de ma vie pour te prouver ma tendresse; nous serons désormais inséparables; tu seras mon amie autant que ma fille, et mon étude sera de te faire oublier les malheureuses années où je ne payais ton amour que d'ingratitude. Natalie, transportée de joie, se livrait en liberté aux mouvemens de tendresse qu'elle avait renfermés si long-temps; elle accablait sa mère de caresses; mais elle jouissait de son bonheur avec tant de simplicité et de modestie, qu'elle n'inspira point de jalousie à sa sœur.

Ces trois personnes, depuis cet heureux moment, vivent dans la plus touchante union; l'exemple et les conseils de Natalie ont corrigé Flore de plusieurs défauts et d'une partie

de sa frivolité. Il est question pour les deux sœurs de mariages avantageux; mais la cadette déclare hautement qu'elle refuserait tout engagement qui la séparerait de sa mère.

LE BILLET DE LOTERIE.



Voyez, mes belles demoiselles, voici les bons Numéros.

CONTE IX.

LE

BILLET DE LOTERIE.

Sophie Launay était élevée dans la première pension de Bordeaux, et s'y distinguait non-seulement par son application et ses talens précoces, mais par mille qualités aimables qui lui conciliaient l'estime et l'affection de ses compagnes. Son père était un excellent marin; il commandait les vaisseaux des plus forts armateurs; et passant presque toute sa vie en mer, il n'a-

vait eu de meilleur parti à prendre à l'égard de sa fille unique, privée de sa mère dès le berceau, que de la placer dans une maison où elle ne pouvait manquer de recevoir la meilleure éducation. Il comptait se préparer des jouissances pour le temps où il aurait, par ses travaux, assuré la fortune de sa chère Sophie, et où il pourrait se reposer près d'elle des fatigues de son pénible état. Cependant il manqua de prudence; car au lieu de placer quelques fonds, pour ménager une ressource à sa fille s'il venait à lui manquer, il ne consulta que le désir d'augmenter en peu de temps son capital, et de faire une fortune rapide. Plein de cette idée, il emportait à chacun de ses voyages tout ce qu'il possédait, et se contentait avant son dé-

part de déposer, chez un banquier, deux années d'avance de la pension de sa fille.

Elle avait douze ans lorsqu'elle vit son père pour la dernière fois; trois ans s'écoulèrent sans qu'on entendît parler du vaisseau qu'il commandait; mais enfin un navire de Bordeaux, égaré de sa route, recueillit, sur une île déserte, trois matelots qui avaient seuls survécu au naufrage de leur bâtiment, et qui annoncèrent le désastre et la mort du capitaine Launay. Cette nouvelle parvenue à Bordeaux, le banquier, qui était déjà en avance d'une année de la pension de Sophie, songea à se débarrasser de ce qu'il regardait comme un fardeau; il annonça à la maîtresse de pension cette triste nouvelle, et lui déclara que mademoiselle Launay

devait penser à prendre un parti, et pourvoir elle-même à sa subsistance. Cette dame, quoique très touchée du malheur de son élève, n'avait pas assez de générosité pour se charger de son sort; elle se contenta de lui apprendre, avec beaucoup de ménagemens, la perte qu'elle avait faite; et comme elle était encore payée d'avance pour un mois, elle lui conseilla d'employer ce temps à chercher une place qui lui convînt, et lui promit d'intéresser en sa faveur ses nombreuses connaissances. Sophie, uniquement occupée de la mort funeste de son père, en avait le cœur trop pénétré pour être sensible à sa propre situation. Les premiers quinze jours se passèrent dans les larmes; il fallut lui rappeler le dénûment où elle se trouvait, et les démarches de sa

maîtresse n'ayant abouti qu'à lui procurer la place de lectrice près d'une dame de qualité, elle accepta ce parti avec une indifférence pour elle-même qui avait sa source dans sa profonde douleur.

Cécile, Eulalie et Caroline étaient les plus intimes amies de mademoiselle Launay. Elles lui prodiguèrent les plus tendres consolations, et poussèrent les égards qu'elles devaient à son malheur jusqu'à éviter de se livrer en sa présence à la gaieté de leur âge; tous jeux étaient suspendus dès qu'elle paraissait, et le soin de partager et d'adoucir ses peines tenait lieu à ces aimables enfans des amusemens qu'elles lui sacrifiaient; elles ne pensaient qu'avec beaucoup de chagrin qu'elles allaient perdre une amie si chère, et surtout qu'en les quittant, elle

allait être réduite à l'état de servitude pour lequel elle était si peu faite.

Un jour que ces trois jeunes personnes prenaient l'air sur un balcon, un de ces hommes qui colportent des billets de loterie, s'arrêta devant elles, et les pressa d'en acheter un. — Voyez, mes belles demoiselles; voici les bons numéros, 15, 60 et 82, trente-trois mille livres pour six francs : allons, je vais vous porter ce billet, c'est de l'argent sûr. Nos trois amies se consultent un moment, et se décident à prendre entre elles le billet. L'homme est payé, et l'espoir de gagner s'empare si bien de ces jeunes têtes, qu'elles forment mille projets pour l'emploi de leur argent. C'est, disait Cécile, onze mille fr. pour chacune de nous; cette somme

doit être suffisante pour me monter en bijoux. Je veux avoir une parure en corail, avec une autre en perles fines, de beaux diamans à tous mes doigts ; une petite montre garnie en brillans, et bien d'autres choses que mes parens ne veulent me donner que lorsque je serai sortie de pension, et que je meurs d'envie d'avoir. Mais toi, Eulalie, qui ne te soucies pas de parures, que feras-tu de tant d'argent? —Oh! sois tranquille, je n'en serai pas embarrassée ; je crains seulement de n'en pas avoir assez pour la collection de livres et d'estampes que je veux me donner. Je louerai une chambre dans cette maison ; j'y ferai faire une jolie bibliothèque, et j'aurai les plus belles éditions des ouvrages les plus estimés, reliés en maroquin et dorés sur tranches ;

entre chaque châssis je ferai placer des gravures des meilleurs maîtres. Je veux que mon petit musée fasse l'admiration des connaisseurs. C'est à toi, Caroline, à nous faire part de tes projets? — Je crois, mes amies, qu'ils sont moins dispendieux que les vôtres, mais aussi les jouissances que je me promets peuvent se renouveler souvent. Si nous gagnons le terne de 33,000 francs, je donnerai une fête à toute la pension; les tables seront dressées sous le grand berceau du jardin, et servies avec autant de délicatesse que d'abondance. Une musique douce sera placée au fond du bosquet d'accacias, et fera entendre, pendant le repas, les airs les plus tendres. Chacune de mes compagnes trouvera sous sa serviette un témoignage de mon amitié. Je ferai placer dans la

chambre de notre maîtresse, un beau service de porcelaine de Sèvres; les sous-maîtresses ne seront pas oubliées, et j'offrirai à chacune d'elles ce que je croirai lui être le plus agréable. La journée sera remplie par les plaisirs les plus variés; j'aurai fait venir des marionnettes, des joueurs de gobelets et des danseurs de corde, et si mes compagnes sont satisfaites de mes soins, pour leur amusement, je sens que je serai vraiment heureuse. Ces jeunes filles n'eurent pas d'autre entretien pendant les trois jours qui précédèrent l'arrivée de la loterie. Cécile, surtout, ne rêvait que de diamans et de bijoux de tous genres. Enfin, elles voient paraître le colporteur qui leur présente d'un air triomphant la liste des numéros sortis de la roue de fortune. — Hé bien! mes-

demoiselles, ne vous l'avais-je pas dit? 15, 60, 82, 17 et 40. Le terne est sorti, et je me recommande à votre générosité. Les trois amies ne peuvent croire cette nouvelle, mais cet homme les engage à envoyer au premier bureau demander les numéros gagnans. On dépêche un domestique qui confirme la vérité du fait. Chaque jeune personne donne un louis au colporteur, qui se retire fort satisfait. Elles s'embrassent en sautant de joie, et se promettent bien de réaliser au plutôt les divers projets qu'elles ont formés.

Ce jour était celui où la triste Sophie devait quitter la pension, et faire l'essai de l'état de dépendance auquel elle était destinée; elle venait de prendre congé de la maîtresse de la maison; une des

sous-maîtresses était chargée de la conduire et de la présenter à madame de.... Elle vint faire ses adieux à ses meilleures amies ; le mince paquet dont elle était chargée, sa démarche tremblante et les larmes qu'elle s'efforçait de dévorer, excitèrent puissamment leur sensibilité ; la joie immodérée à laquelle elles se livraient, fit place au sentiment d'une tendre compassion ; toutes trois pensent en même temps que d'un mot elles pourraient changer le sort de l'infortunée Sophie et assurer le bonheur de toute sa vie ; elles se regardent, se serrent la main, et leurs regards expriment ce qui se passe dans leur âme : Cécile, cependant, balance un moment, son goût pour la parure combat la pitié qui la presse ; mais bientôt triomphant de cette passion,

9*

et entraînée par l'exemple de ses compagnes, elle se jette dans les bras de Sophie, et lui présentant le billet qu'elle tenait à la main : Félicitez vos amies, lui dit-elle, la Providence leur donne le moyen de finir vos peines; jugez combien elles sont heureuses! Mademoiselle Launay ne comprenait rien à ce discours, et ses pleurs, qu'elle ne pouvait plus retenir, inondaient son visage. Eulalie et Caroline prirent la parole à leur tour pour lui expliquer ce que leur cœur venait de leur suggérer : Vous resterez parmi nous, lui disaient-elles en l'embrassant; cette somme que nous aurions dissipée en extravagances vous assurera un sort indépendant, et nous aurons vengé le mérite des injustices de la fortune. Sophie, quoique extrêmement sensible au

bon cœur de ses amies, refusait absolument d'accepter ce bienfait; lorsqu'elles virent qu'elle résistait à leurs vives instances, elles allèrent chercher la maîtresse de pension et la prièrent d'être leur juge; après quelques réflexions, elle se rangea de leur parti. Elle représenta à mademoiselle Launay que ces trois jeunes personnes appartenant à des familles fort riches, pouvaient disposer, sans l'aveu de leurs parens, de ce que le hasard leur avait fait gagner; que l'usage que chacune d'elles avait d'abord projeté d'en faire ne lui donnerait pas la satisfaction réelle et pure qu'elles éprouveraient en réparant ses malheurs, et qu'une fausse délicatesse pourrait seule l'empêcher de recevoir ce don d'une véritable amitié. Sophie fut obligée de se rendre à ces

raisons; sa reconnaissance ne se répandit pas en vaines paroles; mais son cœur en devint le sanctuaire, et toute sa vie fut consacrée à ce sentiment. Les trente-trois mille livres furent placées sûrement par les soins du banquier de M. Launay; Sophie continua son éducation, et s'appliqua d'autant plus que son goût la portait à l'instruction de la jeunesse, et qu'elle se destinait à cette fonction respectable. Tant que ses bienfaitrices restèrent dans la maison, elles furent les objets de ses plus tendres soins; elle leur facilitait toutes leurs études et leur servait de répétiteur; leurs talens se perfectionnèrent par le secours de cette tendre amie. Cécile et Caroline eurent la fièvre putride, Sophie fut leur garde assidue; elles lui durent le rétablissement de leur

santé; ses attentions ne se démentirent pas un moment.

Cinq ou six ans après, ces trois jeunes personnes furent retirées de la pension et mariées successivement; Sophie y resta jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans. A cette époque elle retira ses fonds et établit une maison d'éducation qui jouit bientôt d'une réputation bien méritée: elle voyait fréquemment les amies à qui elle devait son bonheur: mais le plus grand qu'elle éprouva fut d'être chargée de l'éducation de leurs filles. Elle leur donna tous ses soins, eut le bonheur d'en faire des sujets rares, et d'acquitter ainsi la dette sacrée de la reconnaissance.

CONTE XIII.

LA

FILLE SANS CARACTÈRE.

Henriette à douze ans était, pour ainsi dire, indépendante; son père, M. Delmas, gentilhomme campagnard, et veuf depuis dix ans, avait fixé son séjour dans son antique manoir. Grand chasseur, buveur déterminé, il était uniquement occupé de ses chiens et de ses chevaux; je dois cependant lui rendre la justice de dire qu'après ces animaux chéris et son excellent vin de Bordeaux, sa fille était ce qu'il ai-

LA FILLE SANS CARACTÈRE.



Aglaé poussa un cri perçant et s'évanouit.

mait le mieux au monde. Comme la liberté lui semblait le premier des biens, il la laissait jouir de la sienne dans toute son étendue. Le magister du village avait appris à Henriette à lire couramment, à griffonner sans style et sans orthographe, et à faire une addition qui ne pouvait pas toujours soutenir la preuve. Cette belle éducation achevée, elle se trouva maîtresse absolue de son temps; elle l'employait ordinairement à courir et à folâtrer avec les enfans des paysans ses voisins; elle les suivait dans les champs sous l'ardeur du soleil, sans aucun égard pour son teint, dont elle ne faisait pas le moindre cas. Familière avec eux tous, elle partageait quelquefois leurs travaux, non pour les obliger, mais pour se divertir. Ses nobles mains ne dédaignaient pas

de rouler une brouette, d'arracher des racines, ou de ramasser du bois mort; elle grimpait sur les arbres comme un écureuil, défiait à la course le petit pâtre le plus agile, n'avait peur de rien, avait enfin les manières et la rudesse des compagnons de ses plaisirs.

M. Delmas trouvait tout cela charmant, entretenait les chasseurs ses amis des gentillesses de sa fille, qu'il appelait son petit garçon manqué, et ne lui faisait jamais entendre un mot de désapprobation.

Dans la capitale de la province, à quarante lieues de la campagne de M. Delmas, vivait une de ses sœurs, dont le mari tenait un des premiers rangs dans la ville. L'aînée de ses filles, qu'on nommait Aglaé, avait une santé très délicate; à la suite d'un rhume, sa poitrine pa-

rut s'attaquer, et les médecins, après avoir épuisé les remèdes ordinaires, ordonnèrent l'air de la campagne et le lait d'ânesse. M. Dulude, son père, ne pouvait quitter la ville, où une place honorable le retenait; sa femme lui était absolument nécessaire, il ne voulait point consentir à son éloignement. Elle prit le parti d'écrire à son frère pour l'engager à recevoir sa fille pour trois ou quatre mois, et à permettre qu'une femme de confiance l'accompagnât pour veiller sur sa santé et lui faire observer le régime qui lui était nécessaire. Elle ajoutait que trouvant dans sa cousine une compagne à peu près de son âge, elle pensait que ces deux jeunes personnes seraient fort agréables l'une à l'autre et vivraient en bonne intelligence. M. Delmas fit part de cette lettre à

Henriette, qui sauta de joie et pria son père de répondre sur-le-champ à sa tante, afin que rien ne retardât le départ de sa cousine. Puis elle courut annoncer cette nouvelle dans tout le village, et fit mille projets de jeux auxquels elle associait celle qu'elle attendait avec tant d'impatience.

Huit jours après, une voiture aussi élégante que commode arriva chez M. Delmas; une demoiselle d'une taille mince et délicate, d'une figure charmante, quoique un peu pâle, en descendit accompagnée d'une femme de chambre, et fut reçue par madame Dubois, le factotum de son maître; celui-ci était à la chasse, et Henriette s'occupait à dépouiller un cerisier dans le verger de son père : mais de cet observatoire elle avait aperçu la voiture;

elle se précipita du haut de son arbre, et en trois sauts elle fut à la maison. Elle entra dans le salon toute hâletante et le visage couvert de sueur. Aglaé s'était jetée dans un fauteuil; Henriette lui sauta au cou et la serra si fortement qu'il lui échappa un cri; elle se débarrassa de ses bras et lui fit un compliment très bien arrangé, auquel mademoiselle Delmas ne comprit rien, et ne répondit que par une révérence bien gauche. Ses premiers transports un peu calmés, elle considéra sa cousine; et sa toilette de voyage, où le goût le plus exquis avait présidé, excita son admiration. Elle rougit pour la première fois en comparant le désordre de ses habits et leur forme peu agréable, avec l'élégance et l'éblouissante propreté de tout ce qui servait à la parure de sa cou-

sine. Le contraste était frappant; la redingote à l'anglaise de drap bleu barbot, le chapeau de castor orné de trois belles plumes noires, tel était le costume d'Aglaé. Une glaneuse garnie d'un ruban jadis vert, mais dont on distinguait à peine la couleur, une robe de toile peinte où les ronces avaient fait plus d'un accroc, c'était la toilette de la petite campagnarde; elle fut si mortifiée de la comparaison, qu'elle demeura droite sur sa chaise sans oser ouvrir la bouche, et regardant sa cousine avec une surprise mêlée d'une sorte de respect. L'arrivée de son père la tira de cette situation embarrassante; il fit mille caresses à sa nièce; lui demanda son amitié pour sa fille, de laquelle il lui fit le plus grand éloge. Aglaé lui répondait poliment; mais elle ne pou-

vait s'empêcher de jeter quelquefois un regard dédaigneux sur sa cousine.

Après le repas, Henriette conduisit mademoiselle Dulude dans la chambre qui lui était destinée. Le femme de chambre s'occupa de défaire les malles et de ranger dans les armoires la garde-robe de sa maîtresse; une douzaine de cartons furent ouverts; on en tira les chapeaux les plus élégans, les bonnets les plus frais, et un assortiment des plus jolis chiffons. Nouveau sujet d'admiration pour Henriette; elle essayait successivement toutes les coiffures, et jetait sur la glace un regard satisfait; mais Aglaé lui observa en souriant que lorsqu'elle aurait lavé son visage couvert de poussière, elle se trouverait encore infiniment mieux; ce conseil fut

aussitôt suivi, et la jeune demoiselle se divertit à parer sa cousine d'une de ses plus jolies robes et d'un chapeau du meilleur goût. Henriette était enchantée de sa métamorphose, et ne s'apercevait pas qu'une parure aussi peu assortie à ses manières, la rendait complétement ridicule.

Elle courut trouver son père, et lui dit avec vivacité : Mon papa, puisque je suis d'aussi bonne maison que ma cousine, pourquoi ne suis-je pas vêtue comme elle? — Parce que jusqu'ici tu n'en as pas témoigné le désir; d'ailleurs pour courir les halliers et sauter les fossés, il me semble qu'une robe de crêpe ou de tulle aurait plus d'un inconvénient. — Aussi vais-je renoncer à tous ces amusemens, qui ne conviennent ni à mon rang ni à mon âge. Je veux comme Aglaé avoir l'air

d'une demoiselle de condition, et me faire respecter de tous ces petits paysans qui me traitaient comme leur égale. Je vous supplie, papa, d'envoyer à la ville prochaine acheter des étoffes et d'en faire venir une couturière pour m'habiller, ma cousine lui donnera le goût et dirigera tout l'ouvrage.—C'est bon, ma fille, donne tes ordres comme tu l'entendras, et ne m'étourdis pas davantage; je paierai tout ce qu'il faudra.

Mademoiselle Dulude, excédée de son voyage, eut besoin de quelques jours de repos; Henriette lui tint compagnie; elle n'avait nulle envie de sortir dans son costume ordinaire, et ce temps fut employé à la transformer en élégante citadine. Deux couturières travaillèrent jour et nuit pour satisfaire son nou-

veau goût, et lorsque rien ne manqua à sa toilette, elle invita sa cousine à faire avec elle une promenade dans le village et aux environs. Elle passa son bras robuste sous le sien, et modérant son pas pour s'accommoder à sa faiblesse, elle traversa toutes les rues, jetant un regard de protection sur les petits villageois, et se donnant des airs de hauteur qu'elle prenait pour de la noblesse. Ses anciens compagnons, la bouche béante et les yeux fixés sur elle, avaient peine à la reconnaître; les garçons lui ôtaient leur chapeau et les filles lui faisaient une courte révérence. Enchantée de ces marques de respect, elle aurait voulu leur sourire, mais elle se le défendait pour ne pas compromettre sa dignité.

Aglaé ne sortait jamais qu'après

le soleil couché pour ménager la délicatesse de son teint; la soirée était fort avancée, lorsque se trouvant très fatiguée, elle dit à sa cousine qu'elle voulait se reposer; mais il n'y avait pas moyen de s'asseoir sur l'herbe, cela donne des courbatures, et l'humidité gâterait les belles robes. Henriette fit entrer sa compagne dans un terrain environné d'un petit mur et fermé d'une barrière; de grandes pierres de taille de la forme d'un carré long offraient des siéges commodes; les deux jeunes personnes s'y assirent. Aglaé continua la conversation qui roulait depuis long-temps sur les plaisirs de la ville; tout à coup elle s'avisa de demander à sa cousine ce que c'était que l'endroit où elles se trouvaient? C'est, dit celle-ci, le cimetière du village. A ces terribles

mots, Aglaé poussa un cri perçant et s'évanouit. Henriette se trouva fort embarrassée; les paysans avaient quitté leur travail et regagné leurs chaumières; point de secours à espérer, et un demi-quart de lieue de distance jusqu'à la maison. Après avoir essayé inutilement de lui faire reprendre ses sens, elle prend le parti de la charger sur ses épaules, et de la porter jusqu'au château.

Les forces d'Henriette si longtemps exercées, étaient fort au-dessus de son âge; cependant cette entreprise les surpassait; heureusement elle rencontra un domestique qui les cherchait, et qui la débarrassa de son fardeau. Mademoiselle Dulude fut mise au lit et inondée d'essences; elle ouvrit les yeux, mais une violente attaque de nerfs succéda, et surprit autant qu'elle

effraya la pauvre Henriette, qui n'avait pas d'idée de cette espèce de maladie.

Le lendemain, Aglaé passa la journée sur une chaise longue; Henriette, honteuse de sa maladresse, n'osait lui parler; mais la première lui dit d'un air languissant : Comment se peut-il, ma bonne petite, que vous m'ayez fait entrer hier dans un lieu si funeste? Sans l'heureux accident qui m'a privé de mes sens, que d'objets terribles n'eussé-je pas vus? J'en serais morte de terreur, et la seule idée m'en fait frémir. — En vérité, ma cousine, je ne sais ce que vous voulez dire. Je me suis arrêtée vingt fois dans ce lieu, et je n'y ai jamais vu ni entendu rien qui pût m'effrayer. — On voit assez, Henriette, que vous n'aimez pas la lecture, et que

vous êtes bien ignorante. Approchez, Justine, c'était sa femme de chambre; lisez-nous ce roman nouveau, le chef-d'œuvre d'Anne Radcliffe, ma cousine verra si mes frayeurs sont bien fondées. Justine commença la lecture d'Eléonore de Rosalba. Henriette écoutait avec avidité, de temps en temps elle frémissait et se serrait contre la lectrice; bientôt les scènes de terreur devinrent si fortes que ses cheveux se dressaient sur sa tête, et qu'elle tremblait de tout son corps. Elle adopta, dès ce moment, toutes ces images fantastiques, et son imagination ne fut remplie que de fantômes, de voix sépulcrales, et de toutes les extravagances dont sont farcis ces ouvrages, qui ont cependant été, pendant quelques années, la lecture favorite des femmes.

On voit quel changement avait produit sur Henriette la société de mademoiselle Dulude. Elle était devenue fière de sa naissance, et d'une parure qui était loin de l'embellir ; elle vivait dans des craintes perpétuelles, son ombre même l'épouvantait. Le départ de sa cousine lui fit éprouver un grand vide ; avec qui parlerait-elle de modes et de chiffons ? C'était pourtant la seule conversation qui fut à sa portée. Elle rechercha la connaissance de quelques demoiselles, filles des gentilshommes qui habitaient les campagnes voisines ; mais comme elle était très changeante dans ses goûts, elle eut d'abord une amie, puis une seconde et une troisième ; et, comme elle n'avait aucune tenue dans les idées, et qu'elle était incapable de raisonner, elle adopta successive-

ment la manière d'être et de penser de chacune d'elles. Elle fut tour à tour prodigue jusqu'à l'imprudence, dévote jusqu'à la bigoterie, légère et inconséquente jusqu'à nuire à sa réputation. Elle se faisait une étude d'imiter l'air et les manières de l'amie du moment; mais comme c'était très maladroitement, elle devenait la risée de tout le monde; elle seule ne s'en apercevait pas.

Mademoiselle Euphémie de Saint-Far, âgée de vingt-quatre ans, et douée de toutes les qualités qui font le mérite d'une femme, fut touchée d'une tendre pitié pour une jeune personne, que le défaut d'un bon guide pouvait entraîner dans les plus grands malheurs. Qu'elle était à plaindre en effet, l'infortunée Henriette! Privée de sa mère, dès le berceau, elle avait un père insou-

ciant, qui ne veillait sur aucune de ses démarches ; elle venait d'atteindre seize ans, et ses étourderies n'étaient plus sans conséquence.

La dernière amie de mademoiselle Delmas venait de partir pour Paris ; Euphémie, désirant la remplacer, ne craignit pas de faire à Henriette des avances très marquées. Dans le désœuvrement où elle se trouvait, elle saisit volontiers l'occasion de former une nouvelle société ; elle accepta l'invitation que lui fit mademoiselle de Saint-Far, de passer quelques jours chez ses parens. Elle mit tous ses soins à lui rendre ce séjour agréable ; la pipée, les parties de pêche, tout ce qui peut, à la campagne, distraire et amuser, fut mis en usage. Mais le grand secret d'Euphémie, ce fut de montrer à sa jeune

amie un intérêt si tendre qu'elle en fut vivement touchée. Elle n'avait formé jusqu'alors que ces liaisons de plaisir, où le cœur n'entre pour rien; le sien goûta avec transport le bonheur d'être aimée; elle n'en fut que plus disposée à suivre aveuglément les conseils d'Euphémie, et à se rendre à toutes ses idées. Ce n'était pas ce que désirait celle-ci; elle voulait accoutumer sa jeune amie à penser par elle-même, et à se servir de ce flambeau céleste qui a été donné à chacun de nous pour diriger notre conduite, et dont la lumière nous suffirait si elle n'était trop souvent obscurcie par nos passions. Lorsque Henriette paraissait convaincue des vérités que lui présentait son aimable institutrice, par la seule confiance qu'elle lui inspirait : Ma chère petite, lui disait-

elle, examinez bien ce que je viens de vous dire; voyez si votre raison peut l'approuver. — Il me suffit, mademoiselle, que ce soit votre opinion pour qu'elle devienne la mienne. — Mais si je vous trompais? — Oh! vous en êtes incapable. — Mais ne puis-je pas me tromper moi-même? — Vous avez tant d'instruction, tant de connaissances, que moi, qui ne sais rien, je ne puis rien faire de mieux que de vous écouter et de vous croire. — Voilà, chère Henriette, un principe bien faux. Je lis tous les jours les ouvrages d'auteurs justement estimés, qui ont cent fois plus d'esprit que moi; ils prétendent enseigner de grandes vérités, et s'appuient de raisonnemens spécieux ornés de toutes les grâces d'un style enchanteur; ils séduisent ainsi l'imagina-

tion, mais leurs principes, souvent erronés, ne soutiennent pas un froid examen. Les simples lumières de la raison suffisent pour en démontrer la fausseté; ils ne peuvent entraîner que ceux qui ne veulent pas se donner la peine de s'en servir. Henriette s'attachait tous les jours davantage à mademoiselle Saint-Far, qui mettait dans ses instructions tant de douceur et de condescendance, qu'elles lui étaient aussi agréables qu'utiles. Peu à peu elle corrigeait en elle les défauts qu'elle avait contractés avec chacune de ses connaissances, et qui ne tenant point à son propre fond, en étaient plus faciles à détruire.

Après six mois de persévérance, Euphémie voyait son amie à peu près telle qu'elle l'avait désirée; mais elle n'était pas guérie de la

crainte que d'autres circonstances ou un changement de société ne la fît retomber dans cette faiblesse de caractère si dangereuse pour la jeunesse; elle mit tout en usage pour la prémunir contre les exemples qu'elle pourrait rencontrer dans le monde. Ma chère amie, lui disait-elle, dans peu d'années votre père songera à vous établir, votre époux vous conduira sans doute dans une grande ville où vous serez répandue dans la société; vous y verrez des femmes qui pensent que leur rang et leur fortune suffisent pour leur attirer le respect et la considération; elles n'ont aucun soin de leur réputation, négligent leurs maris et leurs enfans, et sont pour ainsi dire étrangères à leurs propres familles; d'autres remplissent exactement les devoirs d'épouse et de

mère; elles ont dans le monde le ton le plus réservé et pas l'ombre de la coquetterie; mais elles font payer bien cher à leurs maris la régularité de leur conduite; elles tirent vanité d'une sagesse, la plus stricte obligation d'une femme; il faut que celui dont elles prétendent honorer le nom, supporte leurs airs hautains, leur humeur altière, et se soumette à tous leurs caprices. N'est-il pas trop heureux d'avoir une femme si respectable et si au-dessus des autres! Mon Henriette n'imitera jamais de tels exemples; elle remplira ses devoirs sans songer à s'en faire un mérite; elle fera le bonheur de son mari et de ses enfans; elle jouira de l'estime publique et de la satisfaction intérieure, le premier de tous les biens.

Ces leçons de l'amitié ne furent

pas perdues pour mademoiselle Delmas ; elle vécut encore trois ans près de son amie, ensuite elle fut mariée, et le nouveau ménage alla s'établir à Bordeaux. Henriette, dont le jugement s'était formé, qui se livrait difficilement et n'agissait plus avant de penser, devint une mère de famille vraiment estimable. Elle entrétint une correspondance suivie avec mademoiselle de Saint-Far, à qui elle avouait être redevable de tout le bonheur de sa vie.

CONTE XIV.

LA

CURIOSITÉ PUNIE.

Le quinze de mai était une époque bien intéressante pour madame Lisbelle ; c'était l'anniversaire de la naissance de deux filles chéries, Léonore et Delphine. La tendre mère allait, pour la quatorzième fois, célébrer ce beau jour; dès la fin d'avril, elle s'occupait de préparer une fête qu'elle voulait rendre d'autant plus brillante, que les deux sœurs entrant dans leur adolescence, devaient en mieux sentir tout le prix. Elle se faisait un plai-

sir de leur ménager les plus agréables surprises ; une partie abandonnée de son parc lui parut propre à son dessein ; ses enfans ne tournaient jamais leurs pas de ce côté, qui, tout à fait inculte, n'offrait rien d'attrayant ; il était donc facile de leur dérober les préparatifs qu'exigeait la fête projetée. Madame Lisbelle fit secrètement venir de Paris d'habiles ouvriers et toutes les décorations nécessaires à l'embellissement d'un pavillon qu'elle fit construire en cet endroit. Elle prit les précautions les plus minutieuses pour ne pas éveiller la curiosité de Léonore. Cette jeune personne, douée d'ailleurs de mille qualités aimables, avait la fureur de vouloir pénétrer tout ce qu'on cherchait à lui cacher, et, par une suite ordinaire, dès qu'elle avait surpris

un secret, elle le disait en confidence à qui voulait l'entendre, espérant faire admirer la finesse de son esprit qui lui faisait tout deviner. La bonne mère s'était toujours flattée que la raison corrigerait ce défaut; mais son indulgence avait laissé enraciner une habitude qui pouvait devenir funeste à sa fille; elle le sentit enfin, et se décida à lui imposer la plus forte punition la première fois qu'elle tomberait dans une faute dont elle l'avait si souvent réprimandée.

Il y avait à peine quatre jours que, sous les ordres et d'après les dessins d'un artiste célèbre, on travaillait au pavillon, que la curieuse Léonore soupçonna qu'il se passait dans la maison quelque chose d'extraordinaire et de très mystérieux. Madame Lisbelle disparaissait de

temps en temps, sans qu'on sût le motif de ses absences; les ouvriers que l'on voulait cacher à tous les yeux, prenaient leur repas au lieu même de leur travail, mais ce repas s'apprêtait dans la cuisine, et la jeune demoiselle, qui ne manquait jamais de prétextes pour y entrer, s'était aperçue de la quantité des viandes que l'on y préparait, et en avait conclu qu'il y avait à nourrir des personnes étrangères. Tourmentée du désir d'en apprendre davantage, elle y pensait tout le jour, elle y rêvait la nuit; elle accablait de questions les domestiques, mais ils avaient appris à s'en défier; ils ne l'aimaient point, parce qu'elle les espionnait sans cesse; ils gardèrent donc fidèlement le secret de leur maîtresse.

Léonore était au désespoir de ne

pouvoir rien découvrir, lorsqu'en parcourant le jardin elle aperçut le petit Lubin, le fils du jardinier; il courait de toutes ses forces du côté du parc, tenant quelque chose à la main, qu'il mit dans sa poche dès qu'il vit la jeune personne. Ce mouvement lui donna l'envie de savoir ce que c'était; elle appela Lubin, qui courut encore plus vite pour l'éviter; mais Léonore, prenant une allée de traverse, arriva avant lui à la porte, et la lui barra en étendant les bras. Le petit garçon se trouva fort embarrassé; il n'osait faire usage de ses forces avec la demoiselle de la maison, et il n'avait pas un moment à perdre. La femme de chambre de madame Lisbelle, qui avait suivi sa maîtresse au pavillon, venait de se trouver mal, et l'on avait envoyé Lubin chercher un

flacon de sels pour la faire revenir. — Laissez-moi donc aller, mamselle Léonore, disait-il avec impatience ; mon père me battra si je tardons, et puis si je n'arrivons pas vite, peut-être bien qu'on aurait le temps de mourir. — Ah! mon Dieu, tu me fais trembler! Qui est-ce donc qui se meurt? Où vas-tu? Qu'as-tu caché dans ta poche? Réponds à cela, et je te laisserai passer tout de suite. — Non, non, vous ne saurez rien, j'ons trop peur des coups de rotin que mon père m'a promis si je disons un seul mot. Léonore, dont tant de résistance redoublait la curiosité, tira de son sac une pièce de vingt sols et la proposa à l'enfant s'il voulait lui tout dire. — Non, mamselle, dit Lubin en repoussant sa main, je ferions du chagrin à mon père, que j'aimons

bien, quoiqu'il me corrige souvent, toute riche que vous êtes, vous ne pouvez pas payer le mal que ça me ferait. — Eh bien! puisque tu ne veux pas parler, tu resteras mon prisonnier. — En vérité, mamselle, vous êtes bien méchante, sauf vote respect, mais si vous avez tant d'envie de savoir ce que madame veut vous cacher, vous n'avez qu'à me suivre sans faire semblant de rien; je ne pouvons pas vous en empêcher, mais je pourrons soutenir que je n'ons rien dit. Allez, vous verrez de bien belles choses.

Léonore, riant de la simplicité du petit garçon, lui rendit la liberté; mais celui-ci se mit à fuir avec une telle vitesse qu'en un moment elle le perdit de vue; contrariée au dernier point, elle s'avança dans le parc du côté où il avait disparu, et

qui était justement cet endroit sauvage dont elle ne s'était jamais approchée. Elle ne trouva point le sentier qu'on avait tracé depuis peu, et ne voyant qu'un fourré de ronces et d'épines, elle balançait à s'y engager; sa curiosité plus forte que tous les obstacles, l'y détermine. A chaque pas elle déchirait sa robe ou s'égratignait les mains en écartant les épines; elle tomba plusieurs fois sur de vieilles souches et se mit les jambes en sang, mais elle avançait toujours; enfin elle découvrit, à travers les branches, un joli pavillon octogone dont le dehors était peint et doré, et les huit croisées vitrées en verres de couleurs. Elle approche doucement, marchant sur la pointe du pied et retenant son haleine, se cache derrière un gros chêne, et voit, par une fenêtre ou-

verte, madame Lisbelle donnant ses ordres pour que rien ne manquât à une fête qui devait réunir tous les genres de plaisirs. La femme de chambre, revenue de son évanouissement, écrivait, sous la dictée de sa maîtresse, la liste des demoiselles et des jeunes messieurs qui devaient être invités; le maître d'hôtel faisait le détail de tout ce qui composerait l'ambigu, et un laquais, qui venait de Paris, assurait que les musiciens arriveraient deux heures avant celle du bal. Léonore ne se possédait pas de joie d'avoir découvert un secret si intéressant, et mourait d'envie d'en faire part à sa sœur et à ses jeunes amies. Quand elle crut n'avoir plus rien à apprendre, elle reprit avec beaucoup de précautions le chemin de la maison; en arrivant, elle se lava

le visage et les mains, et changea de robe; puis elle alla chercher Delphine. — Ma bonne petite, lui dit-elle, j'ai de charmantes nouvelles à t'annoncer; tu ne devinerais jamais le mystère que maman nous cache avec tant de soin; mais je sais tout, et je vais te le raconter dans le plus grand détail. — Comment, ma sœur, tu ne respectes pas les secrets de maman! C'est un tort que je serais bien fâchée de partager; si elle nous cache quelque chose, nous devons penser qu'elle a pour cela de bonnes raisons; si tu as surpris son secret, sois du moins assez discrète pour ne le dire à personne. — C'est bien mon intention; toi seule le sauras, parce que je te regarde comme ma meilleure amie. — Et moi je ne veux rien entendre, je te le déclare positivement. Léo-

nore s'obstinait à vouloir conter son aventure du parc, et Delphine fut forcée de la quitter et de s'enfermer dans sa chambre.

Léonore s'impatientait d'être forcée de se taire, lorsque trois jeunes demoiselles arrivèrent avec leur maman qui habitait une campagne voisine. L'indiscrète trouva moyen de les instruire, chacune en particulier, de la jolie fête qu'on préparait, et les assura qu'elles en seraient invitées, puisque leurs noms étaient sur la liste; mais elle eut grand soin de leur demander le secret; elles le gardèrent tout aussi bien qu'elle, et dès le lendemain, on sut dans tous les environs qu'il y aurait chez madame Lisbelle une soirée charmante, un bal, une illumination, un feu d'artifice et mille autres divertissemens : on connut avec

détail les ornemens qui embellissaient le nouveau pavillon, et l'espérance de causer des surprises fut absolument détruite.

Madame Lisbelle apprit bientôt que son secret était divulgué; elle fut beaucoup moins sensible à la légère contradiction qu'elle éprouvait qu'au chagrin de voir sa fille persévérer dans un défaut si choquant.

On était enfin à la veille du beau jour qui promettait tant de plaisir; Léonore se coucha avec des idées couleur de rose, mais en regrettant qu'il fallut donner tant d'heures au sommeil. La femme de chambre de sa mère entra chez elle à six heures du matin, et lui dit d'un ton grave: Levez-vous, mademoiselle, et hâtez-vous de vous habiller; je vais, par ordre de madame votre mère, vous

conduire chez votre tante Derlac, où vous passerez la journée; le carrosse nous attend; j'ai quatre lieues à faire pour aller et revenir; vous voyez qu'il n'y a pas un moment à perdre. La pauvre Léonore fut si saisie à ce discours qu'elle n'eut pas la force d'y répondre; sa conscience lui disait quels reproches elle avait à se faire, lui rappelait toutes les occasions où elle avait abusé de la patience de sa mère, les bassesses dont elle s'était rendue coupable pour satisfaire sa curiosité; elle convenait donc avec elle-même qu'elle était justement punie, mais elle n'en était pas moins affligée. Mademoiselle Victoire fut touchée des larmes qu'elle versait en abondance. — Je suis fâchée, dit-elle, d'être forcée de vous causer un si grand chagrin, mais les ordres de

madame sont positifs. — Ah! ma bonne amie, ne puis-je obtenir mon pardon? Je veux me jeter aux pieds de maman, lui montrer mes regrets et implorer sa pitié; le jour de ma naissance, elle ne me chassera pas de sa maison. — Hélas! mademoiselle, c'est ce que j'ai osé dire à ma maîtresse en demandant grâce pour vous, et voici sa réponse : « Il n'est aucun jour dans l'année où cette fille ingrate craigne de m'offenser, il n'en est pas non plus où je ne doive l'en punir. Faites ce que je vous commande, et qu'à sept heures elle ne soit plus ici. »

Léonore, accablée de ces terribles paroles, se laissa coiffer et habiller par Victoire, qui la porta plutôt qu'elle ne la conduisit jusqu'au carrosse qu'elles trouvèrent prêt à

partir. On juge que la route fut fort triste; Léonore était suffoquée par les sanglots, et la femme de chambre ne la voyait pas sans peine dans cet état. Cette fille était chargée d'une lettre de sa maîtresse pour madame Derlac; elle la lui remit en arrivant : cette dame, après l'avoir lue, jeta sur sa nièce un regard méprisant, et s'adressant à Victoire : — Partez sur-le-champ, mademoiselle; on a encore grand besoin de vous chez ma sœur; dites-lui que je partage son chagrin, que je l'engage à ne pas songer aujourd'hui à celle qui le cause, et à ne s'occuper que de la fille qui lui reste, dont la naissance fut un bienfait du ciel.

Léonore, aussi humiliée que chagrine, était noyée dans ses larmes; mais au milieu de sa douleur, elle ne murmura point contre sa mère;

elle sentait trop qu'elle avait mérité toute son indignation ; ce fut sa tante qu'au fond du cœur elle accusa de dureté. Madame Derlac n'avait jamais eu d'enfans, elle ne connaissait pas ces puissans mouvemens de tendresse maternelle qui rendent une mère adorable jusque dans ses rigueurs, parce qu'ils en tempèrent la sévérité, et qu'en punissant, son cœur souffre encore plus que celui qu'elle est forcée d'affliger. Etrangère à ces sentimens, madame Derlac s'étudia à redoubler la peine de la pauvre Léonore par ses manières dures, le dédain le plus marqué et le soin qu'elle eut de lui rappeler tout ce qui pouvait l'affliger. Les heures les moins fâcheuses de cette cruelle journée furent celles où sa tante étant occupée, la jeune personne

eut la liberté de se promener au jardin et de s'y livrer à ses tristes pensées. Son esprit, naturellement juste, lui en suggéra de si salutaires qu'elles influèrent sur tout le reste de sa vie. A quoi me sert, se disait-elle à elle-même, de m'affliger sans mesure et de tourmenter mon imagination par le tableau que je me fais des plaisirs que goûtent en ce moment ma sœur et mes amies? Songeons, songeons plutôt à réparer le passé, et à prendre de si fortes résolutions pour l'avenir, que je ne retombe plus dans de pareilles fautes; ce jour passera comme un autre, mais l'impression qu'il m'a faite ne s'effacera jamais. Ce fut ce qui arriva; Léonore, de retour près de sa mère, lui montra un repentir si vrai qu'il lui mérita son pardon et l'entier oubli de sa faute. Delphine, qui

avait partagé le chagrin d'une sœur qu'elle aimait tendrement, l'accabla de caresses ; il ne fut point question de la fête, qui avait perdu tout son charme par l'absence d'une de celles pour qui on la donnait.

Léonore, par une continuelle attention sur elle-même, parvint à se corriger : c'est l'heureux privilége de la jeunesse de détruire facilement les mauvais penchans, qui deviennent indomptables quand nous les avons laissé croître avec nous. Lorsqu'elle se sentait pressée d'un désir curieux, elle s'enfuyait dans sa chambre, et une lecture agréable, un beau morceau de musique, ou quelque autre distraction, éloignait l'idée qu'elle voulait chasser. Voyait-elle deux personnes s'entretenir à voix basse, elle s'éloignait aussitôt, et quand le hasard lui découvrait un

secret, elle le renfermait dans son cœur comme une chose sacrée. Cette conduite lui mérita l'estime de tout le monde, et une admiration d'autant plus juste, que ce changement lui avait coûté plus d'efforts.

CONTE XV.

LE RETOUR DE PENSION.

C'EST avec raison que l'éducation est regardée comme le plus grand avantage qu'on puisse procurer à la jeunesse; mais il serait à désirer qu'elle fût toujours adaptée à la position du sujet qui la reçoit, jamais au-dessus ni au-dessous de l'état où le sort l'a placée.

Une femme d'un mérite rare, après avoir éprouvé de grands revers de fortune, avait vu combler ses malheurs par la mort d'un époux chéri, qui la laissa chargée de trois

enfans en bas âge; elle allaitait encore son petit Frédéric : Hortense, sa fille aînée, avait cinq ans et Antonie, la cadette, en avait trois.

Après avoir passé sa jeunesse dans une douce aisance, il est sans doute pénible de se voir réduit au simple nécessaire, d'être forcé de compter sans cesse avec soi-même, et de se refuser les moindres jouissances, dès qu'elles coûtent un peu d'argent. Telle était la situation de madame Bévil; mais rien ne l'affectait plus vivement, que le peu de moyens qui lui restaient de donner à ses enfans une éducation digne de leur naissance et de l'état que leurs parens avaient tenu dans le monde. Comme elle était douée de beaucoup de bon sens, elle réfléchit que, dans leur position actuelle, il devait lui suffire de leur donner les connaissances

nécessaires, pour se conduire sagement, et ne pas être déplacés en bonne compagnie. Obligée d'être leur seule maîtresse, elle consacra à l'étude les années qui devaient s'écouler jusqu'au moment où ils seraient susceptibles de recevoir ses instructions; et ce fut par un travail assidu qu'elle se mit en état de remplir la tâche que les circonstances lui imposaient.

La marquise de L.... avait été liée avec la famille Bévil dans un temps plus heureux; elle était la marraine d'Hortense; et lorsqu'elle apprit la mort du père de cette enfant, elle écrivit à sa veuve, qui habitait Auxerre, et lui demanda sa filleule pour la faire élever dans une des premières pensions de Paris. Il s'éleva un rude combat dans le cœur de la tendre mère. L'idée de se sé-

parer d'un de ses enfans le déchirait; mais elle ne se crut pas en droit de refuser une proposition si avantageuse pour sa fille, et comme l'amour maternel est le plus désintéressé de tous les sentimens, il fallut finir par sacrifier ses répugnances, et accepter les offres de la marquise.

Les deux enfans qui lui restaient lui donnaient toute la consolation qu'elle en pouvait attendre. Le petit Frédéric était fort et d'une santé parfaite; un teint frais et vermeil, une physionomie heureuse, animée par une joie naïve, le faisaient aimer de tout le monde. Antonie, non moins bien partagée, joignait aux grâces de l'enfance des traits fins et doux, qui formaient un ensemble charmant. Tous deux adoraient leur mère, et se trouvaient heureux,

parce qu'elle ne les quittait jamais. Elevés dans la frugalité et dans la retraite, rien n'excitait leurs désirs que les caresses maternelles, qui leur étaient prodiguées.

Vint le moment des premières instructions. A cinq ans, Antonie commençait à connaître ses lettres; quoique la leçon fût fort courte, Frédéric accoutumé à jouer avec sa sœur, se trouva désœuvré, et voulut essayer de ce qu'il regardait comme un amusement. Il tournait et retournait les cartes où les lettres étaient imprimées, et bientôt elles lui furent aussi familières qu'à sa sœur; il apprit de même, sans s'en douter, à épeler les syllabes et puis à les assembler. Ce fut alors que le cadeau d'un joli livre plein de gravures combla de joie les enfans. On voulait savoir le sujet de chaque es-

tampe : une petite conversation bien simple, ou un conte fort court en donnaient l'explication. On les relisait vingt fois : bientôt le frère et la sœur surent le livre par cœur, et leur mère fut convaincue qu'ils auraient autant de mémoire que d'intelligence. Elle eut soin d'exercer l'un et l'autre sans les fatiguer, et les enfans, en prenant le goût de l'occupation, sentirent tout naturellement qu'elle est le meilleur assaisonnement des plaisirs.

Au défaut des talens d'agrémens, qui ne s'acquièrent qu'au prix de l'or, et qui ne conviennent qu'à ceux que la fortune dispense du travail, madame Bévil songea à en donner à ses enfans, d'un genre à devenir pour eux une ressource contre le besoin. Frédéric fut instruit dans plusieurs arts mécaniques : dès l'âge

de dix ans il tournait de jolies boîtes en ébène ou en ivoire; le produit de ces petits ouvrages aidait sa mère à soutenir la dépense de son ménage, qui augmentait à mesure que ses enfans grandissaient. Antonie avait appris de madame Bévil à coudre parfaitement en linge, et même à faire ses robes, de sorte qu'on n'avait pas besoin d'ouvrières et que tout se faisait dans la maison. Quelle joie pour ces bons enfans de sentir qu'ils étaient utiles à leur mère! Cette douce pensée leur rendait le travail si cher, qu'il fallait souvent modérer leur zèle et leur activité.

Pendant que cette intéressante famille goûtait le bonheur que procure une vie innocente, et les charmes d'une mutuelle tendresse, Hortense, placée dans une pension où l'on n'admettait ordinairement que

des filles de qualité, ou de riches héritières, recevait une éducation plus brillante que solide. Tout, dans cette maison, annonçait l'opulence et la grandeur : c'était par ces dehors brillans qu'elle avait acquis une célébrité qui promettait à la maîtresse une fortune rapide... La nourriture était délicate, les meubles somptueux; les élèves apprenaient à faire les honneurs d'un salon ou ceux d'un repas; les usages du grand monde leur étaient familiers; mais on dédaignait de les instruire des détails du ménage, des ressources d'une sage économie; il semblait qu'on avait parole du destin qu'elles n'éprouveraient jamais ces vicissitudes si communes dans la vie.

La marquise de L..., dans les lettres qu'elle écrivait à madame Bévil, ne l'entretenait que des progrès

d'Hortense dans le dessin, la danse et la musique. La harpe était l'instrument qu'elle avait choisi : elle y excellait et surpassait sur ce point toutes les autres élèves. Sa mère aurait voulu s'en réjouir ; mais quelque chose lui disait que l'éducation que l'on donnait à sa fille n'était pas propre à la rendre heureuse. Elle en recevait des lettres aux époques du premier jour de l'an et de sa fête ; c'était le protocole d'usage dans ces occasions ; on n'y trouvait point le langage du cœur, mais le désir de montrer de l'esprit : madame Bévil s'étonnait aussi des fautes d'orthographe qui échappaient à Hortense, tandis que ses plus jeunes enfans, qui n'avaient eu d'autres maîtres qu'elle, écrivaient très correctement ; elle craignit, avec raison, que dans

cette maison si vantée, on ne sacrifiât souvent l'utile à l'agréable.

L'espoir de madame Bévil était que la marquise de L..., riche et sans enfans, ferait un sort à sa fille; elle était trop délicate pour lui en jamais parler; mais ses premiers bienfaits semblaient lui donner le droit d'y compter. C'était sans doute l'intention de cette dame, qui aimait véritablement sa filleule : malheureusement elle crut avoir tout le temps de s'en occuper. Dans la force de l'âge et dans tout l'éclat de la jeunesse, on ne s'avise guère de songer qu'on peut être enlevé inopinément de ce monde. C'est ce qui arriva à la marquise. Elle fut attaquée d'une fièvre maligne si violente, que sa tête s'embarrassa dès le premier jour, et qu'elle fut hors d'état de régler au-

cune affaire : sa maison se remplit de parens, qui sous prétexte de lui rendre des soins, veillaient sur tous ses mouvemens, afin de conserver toute entière une succession qu'ils dévoraient d'avance.

Les héritiers de madame de L.... signalèrent leurs regrets par la magnificence de sa pompe funèbre, après laquelle un de leurs premiers soins fut d'écrire à madame Bévil la mort de son amie et de la prévenir qu'après les deux mois qui restaient du quartier de la pension d'Hortense, et qui étaient payés d'avance, elle eût à retirer sa fille, ou qu'elle resterait chargée du payement. L'institutrice fut chargée d'apprendre à la jeune personne la perte qu'elle venait de faire et les suites qu'elle devait avoir. La malheureuse enfant s'affligea sans me-

sure : outre l'attachement qu'elle avait pour sa bienfaitrice, elle voyait évanouir les brillantes chimères dont on avait bercé son imagination. On la regardait dans la maison comme devant être la principale héritière de madame de L.... On ne cessait de lui offrir cette perspective ou celle d'un riche établissement, que sa marraine lui destinait sans doute; on en jugeait par la dépense que cette dame faisait pour son éducation et son entretien. A quinze ans, il est difficile de perdre de telles espérances sans un violent chagrin ; Hortense d'ailleurs n'avait guère de consolations; les sentimens de la nature lui étaient pour ainsi dire inconnus : indifférente pour sa mère qu'elle ne connaissait pas et dont on ne l'entretenait jamais, elle n'éprou-

vait aucun désir de vivre auprès d'elle, ni de connaître son frère et sa sœur. La manière dont elle avait été élevée semblait avoir étouffé sa sensibilité; accoutumée à rapporter tout à elle-même, elle s'était peu inquiétée du sort de sa famille, parce que le sien lui semblait assuré; elle savait, en général, que sa mère n'était pas dans l'aisance, et l'idée des privations qu'elle allait éprouver augmentait ses regrets; ils ne furent point partagés : le caractère d'Hortense n'était pas propre à lui faire des amies; ses compagnes, dont elle avait souvent excité l'envie, l'abandonnèrent dans son malheur, dont elle supporta seule tout le poids.

Madame Bévil avait donné des larmes à la perte de son amie; mais sa tendre sollicitude pour sa fille

avait bientôt banni toute autre idée; elle lui avait écrit une lettre, où son âme maternelle se montrait à chaque ligne; elle la prévenait qu'une dame de ses amies, actuellement à Paris, en partirait précisément à la fin de son quartier, qu'elle se chargeait de la ramener dans ses bras, qui lui seraient ouverts aussi bien que son cœur. Ton frère et ta sœur, ajoutait-elle, attendent ce moment avec une impatience presque égale à la mienne; ils brûlent de te mettre en tiers dans leur amitié, et chaque jour enfante de nouveaux projets pour donner à leur chère Hortense des marques de leur affection. Jusqu'ici ces aimables enfans ont fait ma consolation, mais je ne pouvais être heureuse qu'en vous réunissant tous trois dans mon sein.

La lecture de cette lettre ne pouvait manquer d'attendrir Hortense, ses larmes coulèrent avec moins d'amertume : elle pensa un moment que le bonheur d'être aimée pourrait la dédommager de bien d'autres jouissances ; mais ce mouvement ne fut que passager, elle retomba dans la tristesse et le découragement. Son retour dans la maison paternelle combla de joie toute la famille ; elle reçut les plus tendres témoignages de l'affection de sa mère ; et les soins empressés, les aimables attentions de son frère et de sa sœur, durent lui prouver combien elle leur était chère. Ces prévenances de l'amitié furent reçues avec froideur ; madame Bévil, elle-même, eut le chagrin de trouver dans sa fille une indifférence à laquelle elle ne s'était pas atten-

due. Le spectacle d'une demeure simple et dénuée de toute espèce d'ornemens; la frugalité de la table; le costume modeste de la mère et des enfans, frappaient désagréablement des yeux accoutumés à la magnificence ; et la vanité mortifiée étouffait tout autre sentiment.

L'élégante garde-robe qu'Hortense tenait de la libéralité de sa marraine ne pouvait plus lui convenir, elle le sentait et en était désespérée. Sa harpe, qu'on avait placée dans le cabinet où elle devait coucher, contrastait avec l'extrême simplicité de l'ameublement, composé d'un lit blanc sans rideaux, d'une commode et d'un secrétaire de bois de noyer; l'instrument, tout brillant de dorures, paraissait déplacé dans ce réduit de la médio-

crité. Hortense avait étalé devant sa jeune sœur ses belles robes, ses chapeaux et ses bijoux, elle voyait avec surprise le peu d'effet qu'ils faisaient sur elle ; son indifférence, à cet égard, lui paraissait de la stupidité. Elle la regardait en pitié, ainsi que Frédéric, et les jugeait tous deux fort ignorans, parce que toutes leurs expressions étaient naturelles, qu'ils ne faisaient jamais parade de leur instruction, et qu'ils s'occupaient d'acquérir de nouvelles connaissances plutôt que de faire briller celles qu'ils avaient déjà.

Madame Bévil s'était fait avec sa fille un système d'indulgence dont elle espérait beaucoup : elle voulait d'abord gagner son cœur; et ses autres enfans, à qui elle ne cachait point ses projets, n'en conçurent

aucune jalousie, ils s'empressèrent même de seconder leur mère par leurs égards et par leurs complaisances pour leur sœur. S'apercevant qu'Hortense ne savait rien faire d'utile, et craignant pour elle le désœuvrement, madame Bévil l'engagea à cultiver les talens qu'elle avait acquis. La musique et le dessin partagèrent tout son temps; sa mère se plaisait à l'entendre chanter en s'accompagnant, souvent même elle lui faisait répéter les pas qu'elle avait appris d'un fameux maître de danse. Frédéric la pria instamment de lui apprendre le dessin, et les dispositions de l'enfant, son application soutenue lui rendirent cette tâche agréable.

Quant à Hortense, elle ne recevait que des leçons indirectes; témoin des instructions que sa mère

donnait à ses plus jeunes enfans, l'excellence d'une morale aussi douce que sage, et soutenue d'exemples frappans, s'insinuait peu à peu dans son esprit ; mais son extrême frivolité en détruisait souvent l'effet.

Cependant Hortense ne contribuait en rien au bien-être de la maison, dont la dépense était fort augmentée depuis son retour ; elle n'en éprouvait pas le moindre reproche. Sa mère et sa sœur avaient pris le parti de travailler pour le dehors, afin de subvenir aux besoins du ménage ; l'une et l'autre étaient très assidues à leur ouvrage, et Frédéric, non moins laborieux, tournait de jolis bijoux qui se vendaient avantageusement. Hortense rougissait quelquefois de devoir sa subsistance au travail de sa famille ; la vie sédentaire qu'elle menait lui

causait beaucoup d'ennui, et elle n'avait pas le bon sens de penser que l'occupation était le seul moyen de le bannir.

Livrée à une mélancolie habituelle, l'esprit et le cœur également vides, Hortense tomba dans une langueur dont madame Bévil fut effrayée : après avoir été, pendant deux mois, tourmentée d'une fièvre lente qui résista à tous les remèdes, la petite vérole se déclara avec les symptômes les plus alarmans. Le plus habile médecin d'Auxerre ayant été appelé, ne donna que très peu d'espérance. Heureusement Antonie et Frédéric avaient eu cette cruelle maladie, ils purent donc partager les fatigues de leur mère, qui ne quittait ni jour ni nuit le chevet de sa fille. Elle n'interrompait les soins qu'elle lui donnait que

pour se prosterner au pied d'un crucifix, et demander à Dieu de la lui conserver. Celle-ci paraissait privée de connaissance ; mais, quoiqu'elle ne pût articuler un seul mot, elle voyait et entendait tout ce qui se passait. Les plaintes touchantes de sa mère pénétraient son cœur ; elle y était d'autant plus sensible, qu'elle sentait ne pas mériter une si tendre affection.

Une maladie est une cruelle calamité pour les personnes dans l'infortune ; les travaux sont suspendus ; il devient impossible de régler sa dépense sur ses moyens, la mère de famille la plus économe ne calcule plus, et prodigue l'argent pour soulager ce qu'elle aime. C'était la position de madame Bévil. Au bout de quelques jours, l'argent lui manqua absolument; elle ne trouva point

de crédit chez les marchands, le boulanger seul consentit à lui donner du pain à la coche, et elle dut à son humanité de ne pas voir ses plus jeunes enfans succomber au besoin. Une nuit qu'Antonie veillait avec sa mère, qu'elle voyait plongée dans une profonde douleur : Maman, lui dit-elle, cessez de vous affliger; nous n'avons rien à vendre, sans quoi rien ne nous coûterait pour sauver notre chère sœur ; mais elle a de fort belles robes, une chaine d'or, une petite montre et un beau peigne garni en perles fines : ne pourriez-vous point vous défaire de quelqu'un de ces effets? Madame Bévil répondit en soupirant : Sans doute, mon enfant, je sens qu'il faut en venir à cette extrémité, mais elle est affreuse pour moi. Pour conserver la vie de ma fille, il faut

donc que je la prive de ce qui lui appartient, dont elle fait tant de cas, et dont la perte lui sera si sensible ! O mon Dieu ! vous le savez, je donnerais dix années de ma vie pour lui épargner ce chagrin. Madame Bévil, en prononçant ces mots, tenait la main d'Hortense ; elle la serra avec un mouvement passionné. Quelle fut sa joie lorsqu'elle sentit la pression de cette main depuis long-temps immobile, et qu'elle vit s'échapper une larme à travers les paupières de la malade, entièrement fermées par le venin qui les couvrait ! Ces signes de connaissance ranimèrent l'espoir de la tendre mère ; elle courut chercher le peu qui restait de la dernière potion, et la versa dans une cuillère. Antonie et Frédéric soulevèrent doucement leur sœur, et madame Bévil

essaya de faire couler entre ses dents quelques gouttes du breuvage salutaire. Elle les avala avec assez de facilité, et, saisissant la main de sa mère, elle la porta à sa bouche, et y colla ses lèvres brûlantes. Le médecin entra dans cet instant : il parut surpris du changement qui s'était fait dans l'état de la malade; il lui tâta le pouls, examina ses boutons, et annonça qu'avant peu elle recouvrerait la parole. Il ordonna une nouvelle potion, et recommanda de faire un bouillon de poulet, et de lui en donner deux ou trois dans la journée. Oh! qui pourrait exprimer ce qui se passait dans l'âme de madame Bévil? Le tout-puissant, qu'elle avait invoqué dans son affliction, lui rendait sa fille, et la lui rendait sensible à sa tendresse.

Il fallait exécuter promptement l'ordonnance du docteur, la bonne mère, en soupirant, prit le peigne d'Hortense et le porta chez un bijoutier, son voisin; mais, ne pouvant se déterminer à le vendre, elle pria cet homme de lui prêter deux louis sur cet effet, qu'il venait d'estimer cent cinquante francs. Il y consentit de fort bonne grâce. Madame Bévil courut chez l'apothicaire, où elle prit la potion commandée; elle acheta, chemin faisant, une belle volaille, et revola près de sa chère malade, qu'elle avait laissée aux soins de son frère et de sa sœur. En approchant de la porte entr'ouverte, à cause de la chaleur, elle aperçut Hortense, assise sur son lit et soutenue par des oreillers; son étonnement augmenta quand elle vit une conversation engagée entre ses trois enfans. Elle s'arrêta pour

l'écouter : voici ce qu'elle entendit.

HORTENSE.

Oui, mes bons amis, lorsque je paraissais dans un état de mort, rien ne m'échappait de tout ce qui se passait autour de moi. J'ai vu vos tendres soins ; j'ai compté tous les soupirs de maman, ses larmes tombaient sur mon cœur ; long-temps coupable d'ingratitude, mes remords ont augmenté mon mal, mais la résolution que j'ai prise va hâter ma guérison.

ANTONIE.

N'en dis pas davantage, chère sœur, il est peut-être dangereux que tu t'animes et que tu parles si long-temps.

FRÉDÉRIC.

Sans doute, et je t'ordonne, de la part du médecin, de garder le silence.

Madame Bévil se montra dans ce moment et s'approcha du lit : Hortense ayant entendu le bruit de ses pas, jeta ses bras autour de son cou, et lui dit des choses si tendres, que la bonne mère répandit un torrent de larmes, les plus douces qu'elle eût versées de sa vie. Dès ce moment tous les accidens cessèrent ; au bout de trois jours, les yeux d'Hortense s'ouvrirent : ce fut pour se fixer avec délices sur l'objet à qui elle avait voué toutes les affections de son cœur ; sa convalescence fut plus rapide qu'on n'aurait osé l'espérer ; elle fut bientôt en état de se lever et de passer dans un fauteuil une grande partie de la journée. Un soir qu'elle était entourée de la famille, qui cherchait à la dissiper par une conversation amusante, elle pria sa mère de lui apporter un miroir. Mme. Bévil

frémit à cette demande; Hortense avait perdu tous ses agrémens, son visage devait porter des traces ineffaçables de sa maladie, tous ses traits étaient grossis, elle était vraiment méconnaissable. Voyant qu'on hésitait à la satisfaire : Chère maman, dit-elle d'une voix assurée, je vois ce qui vous arrête; mais ne craignez rien, je suis préparée au changement de ma figure, et, très loin de m'en affliger, il doit contribuer à la réussite de mon projet le plus cher. Madame Bévil céda au désir de sa fille, qui, en jetant les yeux sur la glace, dit avec un sourire : Bon, me voilà telle que je me voulais, aucun homme ne recherchera une fille si laide, je serai toute ma vie la compagne inséparable de ma chére maman! Ce discours augmenta la joie de la tendre mère : il était

aussi doux que nouveau pour elle, d'être si chérie de son enfant ; elle savouraitce plaisir, le plus vif qu'elle pût goûter.

Hortense étant tout à fait rétablie, madame Bévil la conduisit, le dimanche suivant, à une messe basse : l'une et l'autre avaient bien des actions de grâces à rendre à Dieu, elles furent aussi ferventes que le bienfait était grand ; de retour à la maison, la jeune personne pria sa mère d'écouter sans l'interrompre ce qu'elle avait à lui dire, ajoutant que son bonheur serait au comble, si elle obtenait son approbation pour le dessein qu'elle avait formé. Voici comment elle s'exprima :

Vos ressources, chère maman, se sont épuisées pour ma maladie, je sais à quelles extrémités vous

avez été réduite ; une longue misère doit être la suite de tous vos sacrifices, c'est à moi de la prévenir et j'en ai trouvé les moyens. La vente des bijoux que je tiens de ma marraine, de ces robes brillantes qui me sont devenues aussi indifférentes qu'inutiles, paiera le peu de dettes que vous avez contractées, et suffira pour les besoins du moment; quant à l'avenir, voici les ressources qui nous sont offertes : nous ouvrirons une classe pour l'instruction des jeunes demoiselles, je leur enseignerai la musique et le dessin ; vous, chère maman, vous donnerez des leçons de grammaire, d'histoire et de géographie ; vous avez fait de mon frère et de ma sœur de si bons élèves, qu'on ne peut douter de vos talens. Je crains que cette occupation ne soit

trop fatigante pour vous, mais notre chère Antonie est très en état de vous seconder, et je vous conjure de prendre une jeune fille de la campagne, qui fera le travail du ménage, et que vous mettrez au fait de la cuisine. Nous ferons un forfait avec le meilleur maître d'écriture, pour qu'il enseigne nos élèves. Frédéric passera par-dessus le marché, il perfectionnera son caractère, et dans peu d'années il nous épargnera la dépense de ce maître. Oh! oui, bonne petite sœur, s'écria le petit garçon en frappant dans ses mains, combien je vais m'appliquer pour contribuer au bien-être de la maison!

Madame Bévil était muette de surprise, de voir un projet si sage, où toutes les difficultés étaient prévues et détruites, conçu par une si

jeune tête et jusqu'alors si frivole; mais c'était l'ouvrage du cœur et le fruit des réflexions qu'Hortense avait faites pendant sa longue maladie. Son plan fut adopté sans aucun changement. Les bijoux et tous les objets de luxe furent vendus; les vêtemens analogues à la situation de la famille furent partagés entre les deux sœurs, ainsi que le linge. La maison fut pourvue des meubles essentiels pour monter une classe, et la nouvelle pension fut annoncée par des imprimés.

Le caractère bien connu de madame Bévil, ses vertus et sa conduite obtinrent la confiance qu'elles méritaient. La nouvelle du parti qu'elle allait prendre, répandit la joie dans toute la ville, les mères de la classe la plus distinguée vinrent avec empressement lui amener

leurs filles ; on trouvait chez elle tous les genres d'instruction qui conviennent à une demoiselle, et les jeunes personnes, sans s'éloigner de leurs parens, pouvaient acquérir les talens et les connaissances qu'il est rare de réunir au fond d'une province.

L'expérience de quelques mois fit sentir encore plus vivement aux pères et mères le bonheur de posséder au milieu d'eux une telle institutrice. Le caractère des enfans adouci, leurs manières devenues polies et agréables, leur maintien décent, et leur langage purgé de toute expression basse et triviale, parut un avantage encore plus grand que les progrès qu'ils faisaient dans leurs études. Ce n'était pas sans peine que madame Bévil obtenait ces succès, elle et ses filles rem-

plissaient avec un zèle égal la tâche qu'elles s'étaient imposée; toutes leurs pensées, toutes leurs actions tendaient au même but, l'avantage de leurs élèves. Après une journée pénible, elles se trouvaient, à sept heures du soir, rendues à elles-mêmes. Comment exprimer le charme de ce temps donné à la nature et à l'amitié, les caresses touchantes de la mère et des enfans, les élans de reconnaissance envers cette Providence divine qui bénissait leurs travaux, les félicitations données, rendues et reçues avec joie, parce qu'elles étaient méritées? La plus heureuse de ces quatre personnes était sans doute Hortense; elle était regardée comme le premier auteur du bonheur de la famille, et sa conscience ne démentait pas ce témoignage : elle

ne connaissait plus l'ennui, ses jours s'écoulaient avec rapidité, et l'utilité de ses occupations les lui rendait chères et agréables.

Deux ans se passèrent dans cette situation. Les bénéfices considérables et l'ordre admirable qui régnait dans le ménage, avaient mis madame Bévil en état de louer une maison plus vaste et d'en meubler plusieurs chambres. Dès qu'on en fut instruit, on vint de tous côtés lui proposer des pensionnaires à des conditions très avantageuses. Elle fut obligée d'en recevoir autant qu'elle en pouvait loger, et l'on faisait inscrire sa fille pour la première place qui serait vacante. De cette manière, son établissement augmenta chaque année. Elle se vit en état d'envoyer son fils à Paris pour y faire son droit, il se con-

duisit suivant les principes qu'il avait sucés avec le lait, et devint par la suite un célèbre avocat.

A l'âge de vingt ans, Antonie trouva un parti convenable sous tous les rapports, et sa mère eut la satisfaction de la voir bien établie dans la ville même qu'elle habitait. Hortense, comme elle le désirait, fut la compagne et l'amie de sa mère, qu'elle ne quitta jamais, et les travaux de sa jeunesse lui donnèrent les moyens de fournir à tous les besoins de madame Bévil, qui parvint à un âge très avancé. Toutes deux fournirent leur carrière, environnées de l'estime publique et jouissant de la reconnaissance de leurs concitoyens.

CONTE XVI.

LA VERTUEUSE ORPHELINE.

Orpheline dès le berceau, Marianne fut élevée par sa grand'mère, qui, privée de tous ses enfans, ne trouva d'autre consolation que de donner ses soins maternels à l'unique rejeton de sa famille. La bonne Brigitte, âgée de soixante ans, au sein de la plus profonde indigence, n'avait que ses bras pour fournir à sa subsistance et à celle de sa petite-fille. Elle se livrait avec courage aux travaux les plus pénibles; levée avant le jour, elle allait, au prin-

temps, arracher les herbes parasites dans les champs des riches maraichers ; après la moisson, elle se mêlait à la troupe des glaneuses, et, dans l'automne, elle vendangeait dans tous les villages des environs. Dès que la petite Marianne put marcher, elle suivait partout sa grand'-mère ; assise sur un sillon, elle arrachait quelques brins d'herbe, et le désir de se rendre utile se montrait déjà dans ses yeux vifs et animés. Quand elle voyait la sueur couler sur le front de son aïeule, elle l'essuyait avec son tablier, portait à sa bouche le vase d'eau fraîche posé près d'elle, et accompagnait ces attentions de caresses si touchantes, que les yeux de la bonne femme se mouillaient de larmes de tendresse.

Quand les rigueurs de l'hiver venaient interrompre les travaux

champêtres, Brigitte, renfermée dans sa chaumière, filait de la laine; elle en faisait faire l'étoffe grossière dont elle et sa petite-fille étaient habillées. Toutes deux vivaient, dans cette saison, de ce qu'avait épargné la bonne femme sur les gains de l'été. Tous les jours, elle mettait dans un petit sac une pièce de deux sous, ce qui produisait neuf francs tous les trois mois; c'était le montant de son loyer : quand le terme était arrivé, elle portait cet argent à son propriétaire avec une grande satisfaction, bénissant Dieu de ce qu'il lui donnait les moyens de remplir ses obligations. Elle élevait Marianne avec la plus grande douceur, et cette aimable enfant était née si aimante, que la seule crainte d'affliger sa grand'mère lui inspirait une extrême docilité; elle apprit à lire

dans une Bible que Brigitte possédait et qu'elle regardait comme le plus précieux héritage que ses parens lui eussent laissé. Les leçons de sa grand'mère, l'exemple de ses vertus germèrent dans son jeune cœur, et si la Providence lui préparait de rudes épreuves, elle lui donna des armes pour les soutenir, dans les principes religieux et la piété sincère qui furent la base de son éducation.

Marianne avait dix ans; déjà elle commençait à rendre à la bonne Brigitte mille petits services. Celle-ci vieillissait; ses forces diminuaient à vue d'œil, le repos et de bons alimens eussent pu les rétablir; mais le travail était indispensable, et tout ce qu'il produisait était précisement ce qu'il fallait pour ne pas mourir de faim. L'infortunée eut une atta-

que de paralysie, qui se fixa sur ses jambes et la cloua sur son lit sans espoir d'en jamais sortir. Qu'on juge de la position de cette bonne femme et de sa petite-fille. Dans les premiers instans de l'accident de sa grand'-mère, Marianne, la voyant sans connaissance et près d'expirer, avait eu recours au petit sac, dont elle n'ignorait pas la destination; mais la nécessité de secourir la malade ne lui permit pas de balancer à se servir de cet argent, quoiqu'elle fût accoutumée à le regarder comme sacré. Lorsque le danger fut passé, mais qu'il fut décidé que Brigitte serait infirme le reste de ses jours, la paroisse lui accorda le pain des indigens; c'était le temps de la moisson: Marianne était en état de glaner, elle s'en acquittait avec ardeur; ainsi que Ruth, elle intéressait si

fort les bons laboureurs, qu'ils lui indiquaient les endroits les plus favorables et ajoutaient souvent de grosses poignées d'épis à ceux qu'elle avait amassés, de sorte qu'elle revenait le soir courbée sous le poids du grain qu'elle apportait. La grand'-mère joignait les mains en la voyant entrer : Viens, ma bonne nourrice, lui disait-elle, viens recevoir les remercîmens de celle qui te doit son existence. Qui m'eût dit que l'enfant que j'élevais serait, à dix ans, le soutien de ma vie ; que, loin de pouvoir rien faire pour cette chère petite, je serais pour elle un fardeau bien au dessus de ses forces? — Bonne maman, Dieu l'a voulu ainsi, vous êtes trop pieuse pour ne pas vous soumettre à sa volonté. Il n'y a que vous qui souffrez ; car, moi, je suis si con-

tente de travailler pour vous, que je ne sens pas la fatigue. — Et moi, mon enfant, ton bon cœur me fait oublier tous mes maux. Mais le terme de notre loyer arrive dans deux jours, apporte-moi le sac, que je compte l'argent, il doit manquer quelque chose des neuf francs; mais M. Grapillard ne refusera pas de nous donner un peu de temps pour nous acquitter. La pauvre Marianne fut bien embarrassée à cette demande, elle savait que le sac était vide et n'osait l'annoncer à sa grand'-mère. La bonne femme fut fort affligée quand elle l'apprit : comme elle était sans connaissance lors de son accident, elle ne s'était aperçue ni de la présence du médecin, ni des remèdes qu'on lui avait faits. Sa tête tomba sur sa poitrine, et de grosses larmes coulèrent sur ses

joues vénérables; Marianne se jeta dans ses bras.—Au nom de Dieu, bonne maman, ne vous chagrinez pas; j'irai demain trouver M. Grapillard, il aura pitié de nous; il sait que vous l'avez toujours bien payé jusqu'à présent, il ne refusera pas d'attendre. Brigitte soupira et ne put dormir de toute la nuit, tant elle était inquiète. Le lendemain, Marianne alla chez le propriétaire. C'était un homme riche, qui faisait un grand commerce de bestiaux. Bonjour, petite, dit-il en l'apercevant; tu m'apportes de l'argent, sois la bien venue, cela m'arrive à propos, car j'en ai grand besoin. Ce début déconcerta bien fort la pauvre enfant. Monsieur, dit-elle en tremblant, vous n'ignorez sûrement pas que ma grand'mère est devenue paralytique, qu'elle ne peut

plus faire usage de ses jambes, et....
—Oui, oui, je sais tout cela; mais la mère Brigitte a eu le temps de ramasser de l'argent, c'est une femme économe et qui travaillait beaucoup. Depuis trente ans qu'elle occupe ma maison, elle m'a toujours payé avec une exactitude! oh! j'estime infiniment la mère Brigitte!
—C'est pour cela, monsieur, que vous voudrez bien nous excuser si nous ne pouvons nous acquitter dans ce moment. Vous êtes bien sûr de ne rien perdre, mes forces augmentent tous les jours, et le désir de vous payer me donnera encore plus de courage, je travaillerai tant, que, dans trois mois, j'espère acquitter les deux termes. — Voilà une belle sûreté que tu me donnes là, je ne suis pas assez sot pour m'en contenter; mais comme je veux

bien agir avec vous, je vous donne huit jours pour trouver de l'argent, sinon vous sortirez de ma maison et je ferai jeter vos meubles à la porte. Marianne, baignée de pleurs, se mit aux genoux de l'inhumain propriétaire et implora sa pitié avec les expressions les plus touchantes. Que deviendra ma pauvre mère? disait-elle en sanglotant. On la mettra à l'hôpital, répondit Grapillard, et toi, débarrassée d'elle, tu pourras entrer en service; moi-même je te prendrais volontiers, car tu ne manques pas d'intelligence. Mais, parbleu! il me vient une idée : veux-tu me servir? Je te nourrirai et je te donnerai, au lieu de gages, le loyer de ta grand'mère et même le terme qu'elle me doit. Marianne réfléchit un moment : Monsieur, dit-elle, je ne puis accepter votre proposition

qu'à deux conditions. Comme je ne veux pas abandonner ma mère toute la journée, vous me donnerez le pain de mon dîner et j'irai le manger auprès d'elle; je vous demande aussi la permission de coucher à la maison. Cela ne vous fera aucun tort, je serai chez vous avant le jour, je ferai tout ce que vous me commanderez et que mes forces me permettront. Grapillard avait un grand désir d'avoir cette enfant à son service; il avait, presque tous les jours, des commissions à faire à une petite ville, distante de deux lieues, elles demandaient de l'intelligence et de la fidélité. Grapillard était très défiant, mais il connaissait l'exacte probité de Brigitte et de sa petite-fille; il savait qu'il pouvait lui confier le soin de ses emplettes et qu'elle ne lui ferait pas

tort d'un centime. Il en passa donc par tout ce qu'elle voulut, non sans faire valoir son excessive bonté, et laisser entrevoir combien il exigerait de la reconnaissance de Marianne. Celle-ci vint rejoindre sa grand'mère et lui annoncer l'accord qu'elle venait de faire. Elle lui représenta que, la moisson étant finie, elle eût été fort embarrassée de trouver de l'ouvrage; que, pendant l'hiver, elle n'eût pu soutenir deux personnes et payer un loyer. Par cet arrangement, ajouta-t-elle, vous restez tranquille chez vous; j'aurai la liberté de partager avec ma chère bonne maman ce qu'on me donnera pour mon dîner, et la nuit je serai près d'elle pour la soigner, si elle en a besoin. Je sais bien qu'il me faudrait quelque argent pour vous acheter du bois et vous donner un

peu de vin, mais j'ai un projet pour en gagner, et je sais que le bon Dieu m'aidera. — Qu'il te bénisse mille et mille fois, mon enfant, pour les soins que tu prends de moi! Je m'ennuierai beaucoup, le long de la journée, de ne pas te voir; mais je ne suis prise que par les jambes, je puis encore filer sur mon lit, en priant Dieu pour ma chère fille.

Dès le lendemain, Marianne entra chez son maître : elle passa la matinée à faire de l'herbe pour les vaches, essuya l'ardeur d'un soleil brûlant, et revint à deux heures chargée d'un lourd fardeau. On lui donna dans un pot de terre une soupe au beurre et aux choux, et encore un gros morceau de pain. Elle courut chez elle si vite, que le potage n'eut pas le temps de se refroidir; elle le servit à sa grand'-

mère et mordit de grand appétit dans le pain bis qu'elle avait apporté. Pendant la demi-heure qui lui était accordée pour son déjeuner, elle prépara tout ce qui pouvait être nécessaire à Brigitte, avec une prévoyance au-dessus de son âge. Elle soupira en plaçant un pot d'eau fraîche près de son lit, et ne se consola que dans l'espoir de lui procurer bientôt du vin.

En rentrant chez son maître, il la prévint que, le jour suivant, elle partirait de grand matin pour la ville, lui recommanda d'être diligente, et lui donna ses ordres pour des commissions verbales et divers achats chez les épiciers, puis il l'envoya à son ouvrage. En passant dans le village, Marianne rencontra plusieurs voisines. Elle leur souhaita poliment le bonjour et leur dit

qu'elle irait le lendemain à L....., que, si elles avaient besoin de quelque chose, elle le leur apporterait. L'une la chargea de lui acheter du sucre et du café, l'autre une livre de tabac, une troisième un abécédaire pour son enfant. On lui donna de l'argent, qu'elle enveloppa séparément. Arrivée à la ville, son premier soin fut de remplir les ordres de Grapillard; elle s'en acquitta à merveille, écouta avec la plus grande attention les réponses qu'on lui fit, pour les rapporter à son maître; de là elle courut chez les marchands, fit toutes ses emplettes et fut très bien servie, parce qu'elle promit à chacun d'eux que, s'il lui donnait de bonnes marchandises, elle viendrait toujours chez lui pour toutes les commissions dont elle serait chargée. Elle obtint même

quelques sous de diminution sur plusieurs objets ; mais, loin de penser à se les approprier, elle ne s'en réjouit que dans l'idée de les remettre à celles à qui ils appartenaient. C'est ce qu'elle fit en arrivant : ces femmes, charmées de son bon sens et surtout de sa délicatesse, la payèrent libéralement. Elle leur disait en recevant leur argent : Mes bonnes voisines, je ne devrais pas être payée des petits services que je vous rends, car j'ai bien du plaisir à vous obliger : si j'accepte ce que vous avez la bonté de me donner, c'est pour ma pauvre grand'-mère, qui, comme vous savez, en a grand besoin.

Grapillard était enchanté de sa petite servante ; mais il avait pour principe de paraître toujours mécontent, de peur de gâter ses domes-

tiques. Ainsi, lorsque Marianne lui rendait un compte clair et précis de ses commissions, il y trouvait toujours quelque chose à redire; il la grondait et la brusquait sans cesse. La petite supportait tout cela avec une patience d'ange; pourvu que sa mère ne manquât de rien, elle se trouvait assez heureuse.

Cette excellente fille ne démentit pas un instant une conduite si digne d'éloges. Brigitte, tendrement soignée, ayant toutes les douceurs que son âge et son état exigeaient, voyait prolonger ses jours et tenait encore à la vie, par son extrême affection pour Marianne. Il y avait déjà six ans que cette jeune personne trouvait son bonheur dans l'accomplissement de ses devoirs, lorsque le jeune Louis, fils unique

de M. Grapillard, revint de Paris, où il étudiait en droit. Avant d'être reçu avocat, il devait passer six mois chez son père. Quoique leurs caractères différassent entièrement, que le jeune homme fût aussi généreux et aussi sensible que le vieillard était avare et dur, il remplissait à son égard tous les devoirs d'un fils, et ne s'écartait jamais du respect et de la soumission que la nature nous impose à l'égard de nos parens. Louis eut souvent occasion d'examiner Marianne. Sa figure n'avait rien de remarquable qu'un grand air de douceur et de sérénité, qui annonce une belle âme, mais le son de sa voix était enchanteur; sa bouche ne s'ouvrait que pour prononcer des paroles agréables, son regard était modeste, elle fuyait les propos flatteurs des jeunes gens, et son ex-

trême réserve les tenait dans le respect. Tant de qualités firent naître dans le cœur du jeune homme la plus haute estime pour Marianne. Instruit de tout ce qu'elle faisait pour sa grand'mère, témoin de ce qu'elle avait à souffrir dans la maison, il sentit le plus vif désir d'améliorer son sort. Il alla voir la vieille Brigitte, il la trouva sur son lit, filant et chantant des cantiques d'une voix cassée. La joie rayonnait sur le visage de la pauvre infirme; l'ordre et la propreté régnaient dans la cabane, qui paraissait le séjour de la paix et du bonheur. Louis, qui s'attendait au spectacle douloureux de la misère et de la souffrance, fut extrêmement surpris. Je venais, dit-il à la bonne femme, vous offrir des secours; mais il me semble que vous n'êtes pas malheureuse? — Malheu-

reuse, mon bon monsieur! je serais bien ingrate envers la Providence si je me plaignais de mon sort. J'éprouve quelquefois de vives douleurs; mais ne faut-il pas souffrir quelque chose quand Dieu le veut? Il m'a donné un ange pour me secourir et me consoler; je ne sais comment fait cette chère fille pour me fournir de bons alimens, du linge blanc, et souvent des friandises dont je me passerais très bien. Croiriez-vous que, tous les dimanches, elle m'apporte une tasse de café? Elle sait que je l'aime beaucoup, et elle est si contente de me le voir prendre, que je n'ai pas le courage de la refuser. Ce n'est pourtant qu'à force de travail et en se privant de tout, qu'elle peut me donner ces douceurs : car je suis bien sûre qu'elle ne voudrait pas

faire tort d'un sou à qui que ce soit. Brigitte eût pu parler plus longtemps sans craindre d'ennuyer le jeune homme : il était si touché de l'attachement mutuel de ces deux personnes, du dévouement de Marianne et de la reconnaissance de sa mère, qu'il écoutait ces détails avec le plus vif intérêt. Il prolongea tant qu'il put cet entretien, et promit à la bonne femme de venir quelquefois lui tenir compagnie. En retournant chez lui, il rencontra la jeune fille, qui venait apporter à dîner à son aïeule ; il n'aurait pas salué une reine avec plus de respect. Les traits de Marianne lui parurent embellis ; il croyait voir sa belle âme se réfléchir sur sa figure, et dans ce moment il se promit de devenir son époux, ou de ne jamais songer au mariage.

Pendant les six mois qu'il resta chez son père, Louis visita, deux ou trois fois la semaine, la bonne Brigitte; il passait quelques heures avec elle, lui lisait quelques chapitres de la Bible ou de l'Imitation, et avait le plaisir de l'entendre parler de sa petite-fille et de trouver dans ses discours de nouveaux sujets de l'admirer. Sur le point de partir pour Paris, le jeune homme se rendit un soir à la chaumière à l'heure où Marianne y rentrait: Je viens, dit-il à Brigitte, vous faire mes adieux et surtout vous ouvrir mon cœur; votre aimable fille ignore les sentimens que j'ai pour elle, et c'est devant vous que je veux les lui déclarer; elle sera ma femme ou je n'en aurai jamais. Je ne puis fixer le temps où je pourrai disposer de moi-même; mais, si Marianne

veut m'attendre, elle peut compter sur la sincérité de mes promesses. Je connais la façon de penser de mon père : s'il songe jamais à me marier, ce sera avec quelque riche héritière; je n'encourrai point son indignation en m'engageant contre son gré, mais je saurai me conserver à celle que mon cœur a choisie. Parlez librement, mademoiselle, que pensez-vous de ma proposition? qu'ai-je à craindre ou à espérer? — Monseiur, répondit la jeune fille, je suis sensible à l'honneur que vous me faites, et j'en aurai toujours une vive reconnaissance; mais il me semble que je vous ferais grand tort en acceptant vos offres généreuses : je suis pauvre et dans la servitude, je n'ai ni beauté ni talens, et vous pouvez trouver tous ces avantages réunis

dans une fille de votre condition. Laissez-moi remplir ma destinée, qui est de vivre dans l'obscurité, de soigner ma mère et d'adoucir ses souffrances. Je suis encore bien jeune, je n'ai jamais pensé au mariage, et je refuserais tout établissement qui m'empêcherait de rendre des soins à celle qui m'a nourrie de son travail, et élevée avec tant de tendresse. — J'approuve tous vos sentimens : plût à Dieu que je pusse dès ce moment m'associer à vous pour payer cette dette sacrée ! Mais notre bonne mère peut déjà compter qu'elle a deux enfans qui se partageront le soin de la rendre heureuse. J'ai déposé chez le notaire du village le contrat d'une rente de trois cents liv., qui lui sera payée exactement tous les trois mois et dont je vous apporte le pre-

mier quartier; je jouis du bien de ma mère et je n'en puis faire un plus digne usage; mais, ma chère Marianne, si vous croyez me devoir quelque reconnaissance, j'ose en exiger une preuve, veillez sur la santé et sur les jours de mon père. Le désir d'augmenter sa fortune le porte à travailler plus que son âge et ses forces ne le permettent. Forcé de vivre à soixante lieues de lui, je suis toujours dans l'inquiétude, je n'en aurai plus quand vous m'aurez promis de le soigner s'il tombait malade, et, s'il était en danger, de m'en donner avis. Marianne fit de grand cœur cette promesse, Brigitte voulut s'opposer aux intentions du jeune homme; mais il n'écouta ni refus ni remercîmens : le chagrin de la séparation fut adouci par la certitude du bonheur qu'il procurait à

deux personnes si chères : il partit, le lendemain, l'esprit tranquille et le cœur satisfait.

Il semblait que ce bon fils avait quelque pressentiment de ce qui menaçait son père. Deux mois après, la goutte dont Grapillard était depuis long-temps attaqué, remonta dans l'estomac et le réduisit à l'extrémité. Marianne, fidèle à sa parole, devint sa garde assidue. Une voisine la remplaça près de sa grand'-mère, elle la pria de coucher auprès de Brigitte, et lui payait par jour le double de ce qu'elle pouvait gagner, pour qu'elle ne fût occupée que de la servir. Pour elle, toute entière au père de son amant, elle le veillait toutes les nuits, et faisait exécuter avec la plus grande exactitude les ordres du médecin. Grapillard ne prenait que de sa main les

tisanes et les potions dont il avait besoin. Marianne semblait deviner ce qui pouvait le soulager et lui être agréable. Elle avait écrit à Louis la situation de son père; le viellard montrait le plus grand désir de voir son fils et disait de temps en temps : Il arrivera trop tard! Son cœur, jusqu'alors si dur, attendri par les soins pleins d'affection que lui rendait Marianne, brûlait de l'en récompenser, et c'était Louis qu'il voulait charger de remplir ses intentions à cet égard. Il arriva le troisième jour de la maladie de son père. Il le trouva sans espérance, mais résigné à son sort. Les discours pleins d'onction de la jeune fille avaient ranimé dans son cœur les sentimens de religion que l'intérêt et l'amour du gain avaient long-temps étouffés; des restitutions

avaient remis le calme dans son âme, et il avait reçu avec de grands sentimens de piété les sacremens de l'église. Dès qu'il aperçut son fils, il lui tendit ses faibles bras et bénit le ciel de ce qu'il lui fermerait les yeux. Mon ami, lui dit-il, je te laisse un bien clair et dont la possession ne te causera aucun remords. J'ai mis ordre à mes affaires, et réparé tout ce qui pouvait troubler ma conscience. Une seule dette me reste à acquitter. Cette enfant que tu vois me sert depuis sept ans avec un zèle et une fidélité bien rares; je n'ai jamais rendu son sort heureux, elle n'a reçu de ma part que des injustices et des brutalités; cependant elle m'a soigné dans ma maladie avec une tendresse filiale; je lui dois le soulagement de mes maux et le salut de mon âme : voyons, mon

fils, que feras-tu pour lui marquer ta reconnaissance et la mienne? Louis, baigné de pleurs, baisait la main de son père et ne pouvait prononcer une seule parole. Le vieillard soupira : Je vois, ajouta-t-il, que j'ai conçu un vain espoir, l'ambition règne sans doute dans ton âme comme autrefois dans la mienne; en m'acquittant avec Marianne, tu pouvais assurer le bonheur de ta vie; des récompenses pécuniaires sont bien au-dessous de son mérite, ta main me paraissait le seul prix digne de ses vertus. Mais à Dieu ne plaise que je termine ma vie par un acte de tyrannie! dispose de ton sort, mon cher fils; mais assure celui de cette excellente fille; qu'elle et sa grand'mère soient pour toute leur vie au-dessus du besoin : c'est à ce prix que je mets ma

bénédiction paternelle. — Donnez-la, mon père, à vos deux enfans, dit Louis en se saisissant de la main de Marianne et en se jetant à genoux au bord du lit; je remplirai vos vœux dans toute leur étendue. Depuis long-temps je désire d'être son époux, le respect pour vos volontés pouvait seul me retenir : j'ai le bonheur de la recevoir de vous, puisse le ciel conserver vos jours pour vous rendre témoin de notre félicité! Un léger sourire vint animer les traits du vieillard. Il fit sur-le-champ mander le notaire, qui dressa sous ses yeux le contrat de mariage : il y fut stipulé que, si Louis mourait sans enfans, sa femme jouirait, sa vie durant, d'un revenu de dix-huit cents francs. Il fit ensuite son testament, qui contenait plusieurs legs à d'anciens domestiques et aux pau-

vres de la paroisse; le dernier article enjoignait à son fils de ne pas tarder d'accomplir son mariage plus de trois mois après son décès; il le lui fit jurer un quart-d'heure avant d'expirer. Sa mort fut paisible, parce que sa conversion était sincère; le curé qui l'exhortait et la consolante Marianne lui rappelaient sans cesse la miséricorde de Dieu, toujours prête à accueillir le pécheur pénitent. La douleur de Louis fut partagée et adoucie par les soins de sa future épouse. Quand ils eurent rendu à leur père les derniers devoirs, Marianne retourna habiter la cabane de sa grand'mère : elle l'avait bien peu vue depuis la maladie de son maître, et ce fut pour elle une grande satisfaction de reprendre son emploi auprès de cette mère chérie. Louis venait tous les soirs se délasser avec

elles des affaires qui l'occupaient pendant la journé. Au bout de trois mois, le mariage se fit sans cérémonie, ainsi que l'exigeait le deuil des époux. Brigitte fut transportée dans leur maison, où elle vécut encore dix ans, également aimée et respectée du mari et de la femme. Elle vit naître leurs enfans, et le spectacle de leur heureuse union fit la joie de ses derniers jours. Louis, par complaisance pour son épouse, avait quitté le barreau et s'était fixé au village. La connaissance des lois, qu'il avait acquise par huit années d'étude, lui donnait les moyens de prévenir les différends qui s'élevaient entre ses concitoyens; il accommodait toutes leurs querelles en leur faisant envisager les inconvéniens de la chicane, et en réglant leurs intérêts avec impartialité. De son côté,

Marianne satisfaisait ses inclinations bienfaisantes en secourant les vieillards, les malades et les orphelins : dès que ses enfans pouvaient marcher, elle les conduisait dans les asiles de l'indigence, et c'était par leurs mains qu'elle distribuait ses abondantes aumônes. La vie des deux époux s'écoula dans l'exercice de toutes les vertus, et leur mémoire est encore en vénération dans le lieu qu'ils habitaient.

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages.

L'Esprit et le bon Sens. 5

Aux grands Maux les grands Remèdes. 63

La Bienfaisance délicate. 118

L'heureux Incendie. 154

Le Billet de Loterie. 177

La Fille sans caractère. 192

La Curiosité punie. 216

Le Retour de pension. 235

La vertueuse Orpheline. 271

FIN DE LA TABLE.





PQ
2345
M47C6
1820
t.2

Mallès de Beaulieu
Contes d'une mère a sa fille

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY